

Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer, ... ([Reprod.]

La Mothe Le Vayer, François de (1588-1672). Oeuvres de François de La Mothe Le Vayer,... ([Reprod.]). 1756-1759.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

2193
A-12.

9

OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE
LEVAYER,

CONSEILLER D'ÉTAT, &c.
Nouvelle Edition revue & augmentée.

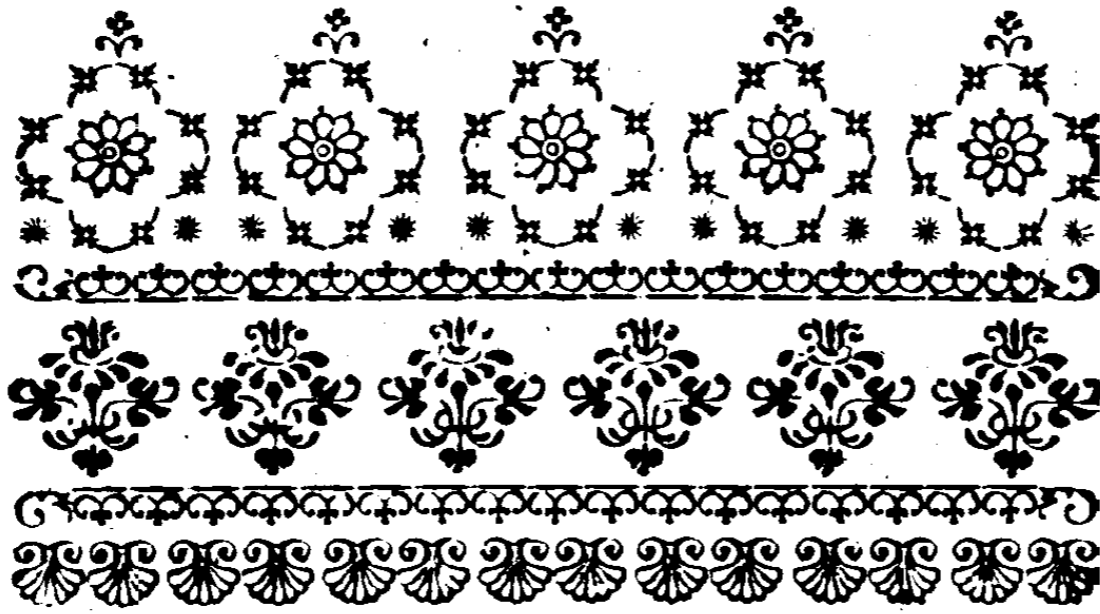
Tome VI. Partie II.




avec Privilèges.

imprimé à Pforten,
& se trouve à Dresde
chez MICHEL GROELL.

MDCCLVIII.



AVERTISSEMENT.

 Pour nous maintenir dans l'ordre, que nous nous sommes prescrits, nous commençons la seconde Partie de ce Volume par les lettres, dans lesquelles Monsieur le Vayer a donné le plus des Remarques sur la langue Françoise.

AVERTISSEMENT.

Ces quatre lettres furent écrites à Monsieur Naudé, Bibliothécaire du Cardinal Mazarin, & ami intime de l'Auteur, à l'occasion des Remarques de Monsieur de Vaugelas sur la langue Françoise, qui par la suite sont devenues si célèbres. L'Auteur de la vie de Monsieur le Vayer, placée à la tête de cette Edition, a déjà allégué à la page 34. plusieurs motifs qui avoient aigri Monsieur le Vayer, qui étoit aussi bien que Monsieur de Vaugelas, Membre de l'Académie. A cela nous pouvons ajouter, que dans la Préface de son livre, Monsieur de Vaugelas avoit pour ainsi dire affecté de critiquer le Traité de Monsieur le Vayer, qui a pour titre, Considérations sur l'Eloquence Françoise de ce Tems, & que nous avons donné dans la première Partie de cette Edition. Monsieur le Vayer ne s'étoit que trop déclaré dans ses ouvra-

AVERTISSEMENT.

ges, que les recherches Grammaticales n'étoient point son objet; qu'il s'occupoit plus de la matiere qu'il traitoit, que des expressions, & même des tours de phrases figurés. D'ailleurs il étoit si porté pour les richesses de sa langue, qu'il cherchoit toujours à montrer, que rien n'y est si nuisible, que l'abolissement des anciens mots ou des anciens phrases. Il ne nous seroit pas mal aisé d'étayer sa façon de penser, si c'étoit ici le lieu de nous étendre sur les richesses de la langue Angloise, ou peut-être encore de la langue Russe, qui ont de grands avantages, dèsqu'il est question de traiter des arts & des sciences.

Toutes ces raisons, & peut-être d'autres encore, engagèrent nôtre auteur à écrire ces quatre lettres contre les Remarques de Vaugelas. Il est assez décidé, que toutes ces criti-

AVERTISSEMENT.

*ques Grammaticales sont en elles mêmes d'une grande aridité, & pour l'ordinaire d'un ennui bien à charge à la plus grande partie des lecteurs. Et c'est sans doute, pour obvier à cet inconvénient, que nôtre auteur a inséré dans ces lettres nombre de reflexions solides, & mêmes amusantes, sur tout dans la dernière, qui peut véritablement servir de Supplement à son *Traité de l'Eloquence Françoisé.**

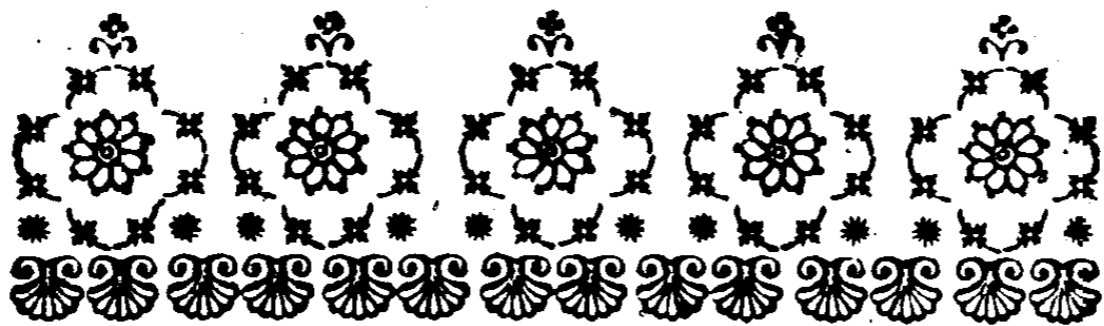
Nous ne laisserons pas d'observer en passant, que malgré toutes les critiques, qui ont attaqué les Remarques de Vaugelas, il n'a pas laissé de se maintenir jusqu'ici dans un grand crédit; A bien des égards elles sont d'un grand poids, la plupart des auteurs encore de nos jours souvent s'étaient sur ces Remarques. Il est aussi très décidé, que depuis le tems de Mon-

AVERTISSEMENT.

ſieur le Vayer le Style de la langue Françoife, & je dirois presque le Genie de la Nation, eſt tellement changé, que ſi Monsieur le Vayer revenoit parmi nous, il ne reconnoitroit ſûrement plus ni ſa Langue, ni ſa Patrie.

Les autres lettres qui ſuivent ſont dans le même goût que celles que nous avons données dans la premiere Partie de ce Volume; elles roulent ſur différens ſujets de Philoſophie & de Littérature.





DES
NOUVELLES REMARQUES
SUR LA LANGUE
FRANÇOISE.

LETTRE LVII.

MONSIEUR,

J'ai vû le Livre des Remarques sur
notre Langue, dont vous voulés que
je vous parle, le mérite de son Auteur ne
m'ayant pas permis d'en négliger la lecture.
Encore qu'on vous ait dit, qu'il y a bien des
non-valeurs; & quoiqu'il ressemble en ef-
fet à l'Egypte d'Homere, dont toutes les
plantes ne sont pas de même bonté, tenés
pour assuré néanmoins, qu'il contient de très
belles observations, & qu'on en peut retirer

Tome VI. Part. II.

A

beaucoup de profit. Mais dispensés-moi, je vous supplie, de vous entretenir sur un sujet, pour lequel je commence à ressentir, je ne sçai quelle aversion. Mon ame se fait accroire, qu'il est tems de s'occuper plus serieusement, & qu'il y a de la honte à s'amuser encore à des questions de Grammaire. Certes Platon, tout éloquent qu'il est, ne laisse pas de declamer en plus d'un lieu contre le trop grand soin des mots, & l'excessive affectation du langage. *Si verborum*, dit-il dans son Politique, *curiositatem vitaveris, evades in senectute admodum sapientior.* Et dans son Theætetus, qui est le Dialogue de la Science, il declare, qu'une certaine négligence au choix des paroles a souvent bonne grace, tant s'en faut, qu'elle soit indigne d'un honnête homme: *Nominum & verborum facilitas, & non nimis accurata examinatio ut plurimum non est sordida & illiberalis, sed ejus potius contrarium: est autem nonnunquam etiam necessaria.* Je ne m'amuse pas à vous transcrire le Grec, que vous pouvés voir vous même. J'aime mieux vous ajoûter, que Clement Alexandrin, qui rapporte ces deux passages de Platon au premier livre de ses Tapisseries, les trouve fort conformes au texte de l'Ecriture Sainte. *Ne multum verseris.*

in verbis, jugeant, que de contrevenir à ce précepte, c'est commettre la faute de ceux, qui ont plus de curiosité pour leurs habits, que pour leur propre personne, & qui ne se soucient pas tant d'avoir le corps net & à son aise, que d'être vêtus superbement & à la mode. Enfin, quand je me représente cette sévère sentence que Seneque a prononcée dans une de ses Epitres. *Turpis & ridicula res est elementarius senex*, mon esprit se revolte tellement contre toutes les loix de Donat & de Priscien, qu'en vérité ce me seroit une trop grande contrainte, d'y faire la moindre reflexion. J'avouë néanmoins que c'est prendre les choses un peu trop à la rigueur: Aussi serois-je très fâché de trouver à redire là dessus aux divertissemens des autres, quoique le mien ne s'y rencontre pas. Et j'honore d'ailleurs à un tel point celui, qui a pris la peine de nous donner ces belles Remarques, qu'il n'y a rien que je ne pense à son avantage, au même tems que je veux être si austere en mon propre fait. Trouvés bon que je le vous témoigne, en vous représentant en sa faveur, que ce grand Chancelier du Roi Theodoric ne dédaigna pas à l'âge de *Cass.* quatre-vint treize ans; comme il le confesse dans son Avant-propos, d'écrire le livre que

nous avons de lui, touchant l'Orthographe, sans parler de ceux, qu'il a faits de la Grammaire & de la Rhétorique. L'exemple de Socrate nous apprend aussi, qu'il n'y a point de tems si avancé dans la vie, auquel il ne soit bienfeant de s'instruire des choses mêmes, qui semblent les plus legeres. Et si ce fameux Domteur de tant de monstres ne crût pas se faire tort de purger une étable de toutes ses ordures, peut-on blâmer celui, qui s'applique à mettre nôtre Langue dans la plus grande pureté dont elle est capable, & qui tâche d'en ôter tous les defauts, que le barbarisme ou le solœcisme y ont introduits?

Ne vous imaginés donc pas, que la part que je puis prendre dans toutes ses censures me touche très sensiblement; ni que ce qu'il a couché en caracteres différens dans sa Préface, me donne le moindre ressentiment, qui lui puisse être préjudiciable. Tant s'en faut, j'ai été très aisé qu'il se soit déchargé de ce qu'il avoit sur le cœur, & qui le devoit sans doute incommoder depuis un si long tems. Car vous savés bien, qu'il y a dix ans que le livre dont il rapporte les textes fut imprimé; & je m'étonne seulement que le mal, qu'il pouvoit faire, & qui demandoit, dit-il, un fort prompt remede, lui ait permis de nous

laisser durant ce terme dans le peril. Mais comme son zèle pour le public est toujours louïable, nonobstant ce retardement, il ne trouvera pas mauvais, que par un même motif je vous donne avis, qu'il ne faut pas prendre ses sentimens particuliers pour ceux d'une Compagnie, qui ne peut être jamais trop estimée. Je vous le dis sans flaterie, & vous proteste, que depuis son établissement, j'ai vû fort peu de personnes, qui en parlassent avec mépris, puisque rien ne l'évite aujourd'hui, qui ne fussent infiniment au dessous du mérite de ceux, qui la composent, pour ce qui touche le bel usage de nôtre Langue. Si les regles de cet Auteur venoient donc de si bonne part, je vous exhorterois à les respecter comme des Oracles, & pour moi je ferois gloire d'y déferer en me retraçant, encore que je ne crusse pas faire en cela une action héroïque comme il la nomme. J'ai bien appris de la Morale, qu'il y avoit quelque chose d'héroïque à surmonter les grandes passions, comme sont celles de la colere; mais pour ce qui touche une simple déference en des choses légères, telles que sont celles-ci, il me semble que cela s'appelle docilité, qui est une vertu dont les moindres enfans sont capables, & que je crois

n'avoir été mise que cette seule fois au rang des Héroïques. Quoiqu'il en soit, je ne veux pas dire, qu'une infinité de belles choses, qui se voient dans ces Remarques, ne viennent de ce lieu de respect dont nous parlons: mais je vous assure, qu'il n'est pas de même du reste où vous trouvez tant à redire, & que ce seroit une grande injustice, d'attribuer à tout un Corps des opinions singulieres, qui ne doivent être considerées que comme le sont celles des particuliers.

Après ce petit avis, je vous en donnerai deux ou trois autres (aucunement pour vous contenter) qui regardent principalement cette Préface, quoiqu'ils ne laissent pas d'être importans pour la lecture de tout l'Ouvrage. En premier lieu, elle accuse ces Messieurs dont elle se plaint, les nommant toujours de la sorte, d'avoir fort declamé contre la pureté du langage, & contre ses partisans; à quoi je me doute, qu'ils n'ont jamais pensé: pour le moins ne voit-on rien qui aille là, ni dans le livre dont il cite les Textes en grosse lettre, ni dans tous ceux, dont j'ai pû prendre quelque connoissance. Comme ils ne parlent que du mérite de l'Eloquence, ils n'avoient garde d'être pour l'impureté des mots, ni pour celle des phrases, puisque

tout le monde sait qu'il n'y a rien qui lui soit
 si contraire. Mais comment peut-on écrire,
*que dans tous ces beaux raisonnemens qu'ils
 font de la Langue, ils ne parlent jamais de
 l'Usage? semblables à ceux, qui traiteroient
 de l'Architecture sans parler du Niveau ni de
 l'Equierre, ou de la Géometrie pratique, sans
 dire un seul mot de la Regle ni du Compas.*
 Vraiment c'est une chose étrange, qu'à l'ou-
 verture du même livre, dont je viens de par-
 ler, & qui semble être l'objet principal de
 cette Préface, l'on ne manque jamais à ren-
 contrer de quoi prouver la fausseté de cette
 imputation, & qu'on la puisse même con-
 vaincre de mauvaise foi, vû qu'un des ar-
 ticles dont on se plaint, commence par ces
 propres termes: *Il y a aussi la considération
 du mauvais son, & du peu de satisfaction que
 reçoit l'oreille, quand elle est touchée de quelque
 mot que l'Usage n'a pas encore poli ni approu-
 vé.* Je vous prie que je vous rapporte enco-
 re ce que je trouve au feuillet précédent. *Il
 faut que ceux, qui prétendent à l'Eloquence, fas-
 sent leur première étude de la valeur des mots,
 & de la pureté des dictions, pour savoir celles,
 dont ils se peuvent servir, & celles, qui doivent
 être rejetées comme n'étant plus en usage. Car
 c'est une des premières regles que donnent les*

8 L E T T R E L V I I .

Maitres de cette profession, d'éviter comme un écueil toutes les paroles inusitées, & de les considérer pour être de la nature des pièces de monnoie, dont il ne se faut jamais charger, si elles n'ont cours, & que le peuple ne les reçoive. Avec quel front ose-t-on dire après celui & assez d'autres endroits du même livre, que ces Messieurs qu'on prend si fort à parti, ne parlent jamais de l'Usage? Ils en publient l'importance dans leurs ouvrages. Ils tombent d'accord de toutes les définitions qu'en donne l'Auteur des Remarques. Ils condamnent le mauvais aussi rigoureusement qu'il se peut. Et ils conviennent encore avec lui sur ce point, que quand le bon est reconnu, l'on ne sauroit mieux faire que de le suivre. Mais ils soutiennent, qu'il s'équivoque après cela: Qu'il prend le douteux & l'inconnu, ce sont les termes, pour le bon, le déclaré, ou le véritable: Et qu'il n'y a rien de si contraire à ce dernier, que le jugement qu'il fait de beaucoup de paroles, & d'un grand nombre de façons de parler condamnées par son livre, fût-il, comme il le déclare dans cette Préface, beaucoup plus savant que lui.

Vous rirés, je crois, de lui voir refuter tous les Auteurs dont il s'est servi, & qui cho-

quent les sentimens, par ces termes généraux, qu'ils ne disent rien moins que ce qu'on leur fait dire. Des réponses si indefinies ne s'emploient jamais qu'au défaut de raisons, qui satisfassent dans le particulier. Et quand il choisit entre tant de passages qu'il avoit à combattre, celui de Pomponius Marcellus, il montre assez ce qu'il pouvoit faire au reste. *Ces Messieurs*, dit-il, *en font leur épée & leur bouclier.* J'ai pris la peine de revoir l'endroit, où l'on a parlé de ce Marcellus, ce qui s'est fait tellement en passant au sujet de Tibere, que ç'a été sans y joindre la moindre réflexion, tant s'en faut, qu'on ait pris cela pour principal fondement. Il s'écrie qu'on a grand tort d'avoir écrit, que ce Grammairien s'étoit rendu extrêmement importun, & même ridicule, à force d'être exact observateur de la pureté de la Langue; ajoutant, que Suetone ne l'a pas dit ainsi, & qu'il faut que par surprise, ou par negligence l'on se soit mépris de la sorte. Déjà pour ce qui est du ridicule, c'est lui même qui a le tort de s'en plaindre, puisqu'il a pris la peine d'étendre au long le procédé pedantesque de Marcellus, (car il le nomme de la façon) avouant que Cassius Severus eut raison de s'en moquer. Et quant à l'importunité qui accom-

De ill. gr. c. 22.
 pagnoit la trop exacte observation des regles & de la pureté de sa Langue, voici le propre texte de Suetone lors qu'il commence à parler de lui: *Marcus Pomponius Marcellus sermonis Latini exactor molestissimus.* Il n'en faut pas davantage pour faire reconnoître la valeur de cette instance, qui nie une chose si claire, & qui va toute à prouver que Marcellus n'étoit pas un ridicule observateur des loix Grammaticales, parce que c'étoit un vrai Pedant. Pour moi je vous confesse, que je n'entens rien à de telles negatives, ni à cette sorte de raisonnement.

Ce n'est pas que je ne veuille respecter au double, comme j'y suis obligé, une personne, qui a eu assez de courtoisie pour dire, qu'elle faisoit profession de nous honorer. Mais encore n'est il pas juste d'abandonner sans repartie des sentimens, qu'on croit raisonnables, à cause qu'ils n'agrément pas à tout le monde, & qu'ils heurtent des maximes, prises de si longue main, qu'on ne les peut abandonner. C'est le fondement ordinaire de toutes les animosités, qui paroissent dans nos disputes. Il nous fâche de quitter quand nous devenons vieux, la mauvaise doctrine de nos jeunes années. *Quod quisque perperam in juventute didicit, in senectute confiteri*

non vult. Et nous sommes si sensibles de ce côté-là, que nous contestons jusqu'à l'extrémité pour une syllabe, si nous sommes accoutumés depuis un long tems à la prononcer. Il me seroit fort aisé d'appliquer cela au sujet de cette Lettre, & de vous montrer par le menu, avec combien d'injustice l'on s'opiniâtre à condamner, ou à faire valoir des termes indifférens, par une pure prévention d'esprit. Mais je vous ai déjà déclaré la résolution du mien, à mépriser les choses, qui sont si peu de son goût. Et puis, il n'y auroit point d'apparence, de mettre à l'examen les phrases ni les diction, dont traite cette Préface, puisqu'elles sont plus particulièrement considérées dans le corps de l'ouvrage, où je vous ai dit que je ne voulois point toucher.

Il vaut mieux, que j'emploie ce qui me reste de papier, à combattre le dangereux Aphorisme, qu'on a glissé vers le milieu de la pièce pour le faire passer avec le reste; *Qu'il ne faut qu'un mauvais mot pour décrier un Prédicateur, un Avocat, un Ecrivain, & qu'il est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement.* Pour moi je tiens ce discours pour un aussi grand blasphème dans la matière dont il est question, qu'on en puis-

se jamais prononcer. Car pour ce qui concerne ces trois professions différentes, il faudroit, que la réputation d'un Prédicateur, d'un Avocat, ou d'un Ecrivain fût bien mal fondée, pour être si tôt & si facilement renversée par un seul mot, que chacun d'eux croit sans doute très bon, puisqu'il l'écrit ou le profere, mais qui n'agrée peut-être pas à une oreille trop delicate, ni à un Lecteur scrupuleux. A la fin l'on voudra qu'un Prédicateur prenne garde de plus près aux loix de la Rhétorique, qu'à celles du Decalogue, & qu'un Avocat songe davantage aux regles du Despautere, qu'aux Constitutions de Tribonien. En tout cas, je maintiens, que la plus mauvaise diction, qui puisse apparemment être employée, ne doit jamais causer un mauvais effet, & qu'elle ne le peut aussi qu'envers des personnes très injustes. Il y a même lieu de soutenir que jamais homme n'a mis la main à la plume, ni parlé en public, dont la renommée n'eut été bien tôt diffamée, si cette maxime avoit tant soit peu de vérité. Mais pour ce qui concerne le raisonnement, qu'on veut rendre de moindre considération que les simples paroles, c'est ce que je vous prie de rejeter bien loin de votre esprit, quelque prétexte qu'on prenne

pour l'y imprimer. Et qui sont les personnes, dont il faille faire quelque état, si elles s'apperçoivent plutôt d'un mauvais mot que d'un mauvais raisonnement, & si elles s'arrêtent plutôt au premier qu'au second? Tenons pour une vérité inébranlable, que c'est de la bonne pensée que doit venir le prix à une pièce d'Eloquence, qui n'a rien sans elle de recommandable, *pectus est quod nos disertus facit, & vis mentis.* Mercure n'a nul pouvoir sans l'aide de Minerve. La plus grande pureté de langage est insipide, & ressemble, si elle n'est accompagnée du bon sens, à un bouillon d'eau claire, qui ne nourrit point. Et quand Saluste a dit de Catilina, qu'il avoit assez d'éloquence, mais fort peu de jugement, *huic eloquentie satis, sapientie parum,* il n'a parlé que d'une fausse Eloquence, dont on ne doit jamais faire la moindre estime. C'est pourquoi Cicéron a posé pour *In Orat.* un fondement certain, que sans la Philosophie l'on ne pouvoit être véritablement éloquent: *Positum sit in primis, sine Philosophia non posse effici quem quæmus eloquentem.* Et *In Bruto.* dans un autre endroit il maintient, que la source de l'éloquence ne se doit chercher que dans l'étude des belles Lettres, nommant cette même Philosophie, la mere de toutes

les bonnes actions, *matrem benefactorum, beneque dictorum*. Quintilien n'a pas été d'une opinion différente. Il remarque après ce grand Homme qu'il appelle toujours son Maître, que ceux, qui enseignoient autrefois à bien parler, étoient les mêmes, qui apprenoient à bien penser. Et il proteste, qu'il s'opposera toute sa vie à de certaines gens, qui sans se soucier beaucoup des choses, qui importent le plus, & de la matiere du discours, qui doit faire le capital, vieillissent dans une vaine recherche de termes choisis. Afin que vous ne pensés pas que je vous impose, voici son texte: *Resistam iis qui omissa rerum, qui nervi sunt in causis, diligentia, quodam inani circa voces studio senescunt*. En vérité l'agréable élocution est à priser, mais non pas jusqu'à un tel point, que nous la rendions plus importante que le raisonnement. Aaron, qui étoit fort disert représente la première, l'autre ressemble à Moïse: & Dieu semble avoir décidé le mérite des deux par ces paroles, *ille erit tibi vice Oratoris, tu vero ei vice Dei*. Je ne doute point que celui même, qui avance la proposition, dont nous nous plaignons, ne tombe d'accord de tous les avantages que nous donnons au dernier, puisqu'il avouë, qu'il n'y a

Lib. 12.
Inst. c. 2.

Proam.
l. 8.

point de comparaison de l'un à l'autre. Mais cependant il est très dangereux ici de laisser établir des maximes, qui vont à faire négliger ce qui est le plus important: outre que nous pouvons dire, qu'elles ne sont pas véritables. Il ne faut pas souffrir, qu'on donne en quelque façon que ce soit le premier lieu aux choses inférieures & subordonnées, ni qu'on mette le serviteur dans la place du Maître, ou qu'on prenne, comme disoit cet Ancien, Melantho & Polydora pour Penelope. Nous voions tous les jours des Auteurs, qui font d'autant plus mal, qu'ils écrivent bien & poliment, parce qu'ils ne s'amusez qu'à des bagatelles, où l'on peut dire, qu'ils emploient & consomment de trop nobles matériaux. Combien s'imprime-t-il de livres semblables à ces fruits de cire, qui ne sont bons, nonobstant leur artifice, qu'à tromper la vue? Et ce que dit gentiment l'Espagnol, n'est-il pas tout évident, qu'on se donne assez souvent bien de la peine à mettre *necedades en almivar*, ou pour le dire avec moins de grace en François, à débiter des sottises bien confites. Brisons là, je vous supplie, & vous souvenés que ces généralités, où je me laisse quelquefois emporter, ne doivent offenser qui que ce soit, parce qu'elles ne regardent personne dans le particulier.

SUR LE MEME SUIET.

LETTRE LVIII.

MONSIEUR,

Quoique vous aiez tort de me presser comme vous faites, j'usurai d'autant de complaisance qu'il me sera possible, pourvû que vous ne m'obligiés pas à tenir plus long tems la main à la plume, que ce que la longueur d'une Lettre assez étendue le pourra souffrir. S'il falloit satisfaire à toutes vos demandes sur ces belles Remarques, je me verrois réduit au travail d'un aussi gros volume pour le moins qu'est le leur. Qu'il vous lussie, que je me ferai une extrême violence, afin de vous rendre content, n'ayant guères de choses plus à contre-cœur que la contestation; sur tout quand elle doit être avec des personnes de mérite, & qu'on honore comme je fais celle, que je crains d'offenser ici par des sentimens assez différens des siens. Car après tout, quelque équitables que nous soions, il arrive peu que nous dis-
putions

putions sans ressentiment, & sans une secrète émotion mal propre à conserver les amitiés. Je pense qu'on en peut rendre cette raison physique & morale tout ensemble, que comme la communication est grande entre le jugement & la volonté, & leur liaison très étroite, il est aussi presque impossible, que ceux, qui pensent diversement des choses, & qui ont des opinions contraires, soient bien unis d'inclinations, & se rendent autant de bons offices, qu'ils feroient sans cela. C'est une honte néanmoins que nous soions si peu raisonnables, & une grande foiblesse d'esprit, de ne pouvoir souffrir la moindre contradiction sans en venir pour le moins aux mauvaises paroles. *Sit ista in Græcorum Cic, 2. levitate perversitas, qui maledictis insectantur de Fin. eos a quibus de veritate dissentiunt.* J'espère de me tenir tellement éloigné d'un si infâme procédé, qu'on ne me pourra rien imputer, qui en approche, me contentant de vous remarquer simplement ce qui me semble le moins recevable en lisant ces Remarques, dont il est question. Ce sera sans y observer d'autre ordre, que celui du livre, qui les contient, si tant est qu'il en ait, puisque l'Auteur a déclaré qu'il n'en vouloit point garder, & sans me donner plus de peine que de re-

passer feuille à feuille sur les endroits où j'ai mis une petite marque en faisant ma première lecture.

Page 6. Je m'étonne qu'il condamne *Cypre*, son grand Auteur Coeffeteau n'ayant point écrit ce mot autrement, comme on peut le voir au neuvième chapitre du troisième livre de son Florus traduit. Il est vrai, qu'on dit communément de la poudre de *Chypre*; mais dans un discours d'Histoire, ou de Géographie, il est peut-être bien à propos d'écrire *Cypre*, qui est plus correct, & que je serois très fâché de condamner en ces lieux-là.

P. 31. Il veut que *superbe* soit toujours adjectif, & jamais substantif, pour dire l'Orgueil. Pourquoi cela? puisqu'outre les Prédicateurs, & une infinité de gens qui disent *la Superbe*, comme il l'avouë, on lui peut coter un très grand nombre de bons Auteurs qui l'écrivent. Il n'a pas donc l'Usage pour lui. Et s'il suffit de faire le scrupuleux, un autre protestera qu'il ne veut pas dire *la colere* ni *le chagrin*, parce qu'ils sont quelquefois adjectifs, *un homme colere*, *un homme chagrin*. C'est la beauté de toutes les Langues d'avoir des noms de cette nature, & ils sont souvent très nécessaires pour diversifier.

Il condamne dans la même page *bref & en somme*, comme vieux; ce qui est si peu vrai, que nous n'avons point de termes, qui soient ni plus dans la bouche de ceux, qui parlent bien, ni plus employés par ceux, qui écrivent le mieux. Il en a dit autant de *quasi*, dans la page 24. le nommant bas; mais parce qu'il s'en est comme retracté au même lieu en faveur de cette façon de parler, *il n'arrive quasi jamais*, qu'il trouve bonne, je ne m'y suis pas voulu arrêter.

P. 33. Voici une de ses plus grandes erreurs, de blâmer ce qu'il appelle transposition de Pronoms, *le, la, les*, ce qui ne l'est point, & si sa regle étoit vraie, qui condamne *je le vous promets*, & substitué *je vous le promets*; il faudroit dire nécessairement *je lui le dirai*, & non pas *je le lui dirai*, encore que le premier ne vaille rien. On dit indifféremment *je le vous dirai*, & *je vous le dirai*. Toutes les Langues ont cette variété de locution pour ornement, & c'est une pure fantaisie de le vouloir ôter à la nôtre. Aussi ne peut-il nier, que ceux qu'il louë si haut, & qui véritablement ont le plus mérité de nôtre Langue, ne combattent son précepte dans toutes leurs œuvres. Il n'a donc pas encore ici l'Usage pour lui ni beaucoup moins la

raison, & l'analogie des autres Langues. Je lui soutiendrai bien plus, qu'il est souvent nécessaire de faire ce qu'il defend, & son propre exemple, *vous le vous figurez*, n'a rien de mauvais, nos meilleurs Auteurs joignent ou separent les deux *vous* fort ordinairement avec beaucoup de grace. J'ai trouvé depuis à la page 376. qu'il a presque changé d'avis, & pris heureusement le nôtre.

P. 35. De condanner *tant plus*, parce que *plus* tout seul suffit en plusieurs endroits, c'est une dangereuse rigueur, qui va à la ruine de nôtre Langue. Le *tant* augmente quelquefois la signification de *plus*, outre qu'il peut servir à la perfection d'une periode. C'est à tort, qu'il se veut prévaloir ici de l'Usage.

P. même. Je serois bien fâché de condanner absolument, comme il fait, cette façon de parler *cent mille écus valant*; & de fait on dit en la tournant, il avoit bien de meubles, ou en meubles, *valant cent mille écus*, & non pas *vaillant*. Mais quand on parle de toute la richesse d'un homme, on dit *son vaillant*, & jamais *son valant*.

P. 37. Toute cette remarque de *ni*, qu'il appelle curieuse, est purement chimerique, & n'a jamais été observée. Dieu garde un généreux Ecrivain de songer à cela lors qu'il

veut exprimer une bonne pensée. *Quidam Lib. 10. diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem*, dit fort bien Quintilien.

P. 42. Il avouë que *voire même* est nécessaire, qu'il est ordinaire, & qu'il ne le condanne point aux autres, se réservant seulement de n'en pas user. Cela lui est permis. Cependant les derniers livres des plus éloquens hommes de ce siècle l'emploient fort à propos. Ils ne le font pas, à cause que *Et même* est un peu plus foible, à ce qu'il dit, mais c'est qu'on doit diversifier, & que cette particule *Et* se trouvant trop proche, devant, ou derrière, il s'en faut quelquefois abstenir.

P. 43. Il eût bien fait de ne parler point de cette extravagante opinion de Malherbe.

P. 45. Je ne sai qui est ce célèbre Ecrivain qu'il blâme d'avoir mis *là où* dans son dernier ouvrage, encore que je m'en doute. Mais je sai bien que c'est avec injustice, le terme étant fort bon, & d'une agréable variété, pour ne pas dire toujours *au lieu que*. Je veux répondre ici une fois pour toute à l'autorité de son M. Coeffeteau, que c'est une fort mauvaise raison pour condanner *là où*, de dire qu'il ne s'en sert jamais. Peut-être n'a-t-il jamais pensé à l'éviter. Quand ainsi seroit néanmoins, je n'en vois pas la conse-

quence. Ce Prélat avoit beaucoup de mérite, il a été un des plus suivis Prédicateurs de son tems, & sa plume s'est trouvée une des mieux taillées qui fussent alors. S'il a eu pourtant les scrupules qu'on lui attribue, il n'en est pas plus à estimer. Et l'on peut dire, cela présupposé, qu'il eût mieux fait d'être plus exact aux choses d'importance & de négliger celles-ci, qui sont peut-être cause, parce qu'elles lui occupoient trop l'esprit; de quelques bévuës ou méprises, qui lui peuvent être reprochées. Il eût bien mieux valu qu'il n'eût pas fait de la ville *Corfinium* un Capitaine Corfinius, qui ne fut jamais, comme cela lui est arrivé au dix-huitième chapitre du troisième livre de son Florus; & qu'au vingtième chapitre suivant il n'eût pas traduit ces mots, *sine missione, sans attendre le congé de leur Capitaine*, qui veulent dire en ce lieu-là, jusqu'à la mort, & sans attendre aucune grace. Mais laissons les Morts parmi les Oliviers sans troubler leur repos, ni la suite de nôtre entreprise.

P. 47. Il abandonne ici injustement Malherbe pour suivre Coeffeteau. C'est une mocquerie de préférer *parce que* ou *pource que* l'un à l'autre. Ils n'ont nul avantage

que selon les lieux où l'on s'en sert, hors de cette considération ils sont indifférens.

P. 51. J'ai pitié de lui voir condamner une façon de parler des élégantes de nôtre Langue, où *qui* est repcté plusieurs fois. Celle qu'il lui préfere est bonne, mais elle n'est pas meilleure.

P. 54. Il aime micux dire *le plus grand vice à quoi il est sujet*, que *le plus grand vice, auquel il est sujet*, ce dernier néanmoins est plus naturel. Son autre exemple. *Les tremblemens de terre à quoi ce país est sujet*, ne vaut rien du tout, que peut-être dans la Savoie d'où il est, fort sujette à de tels accidens. Il faut dire, *Les tremblemens de terre auxquels ce país est sujet*.

P. 55. Sa regle de *qui* & *quoi* est bonne en quelque chose, & fausse en d'autres. Car on ne dit pas micux, *voilà un cheval à qui je dois la vie*, que *c'est un cheval de qui j'ai reconnu les défauts*. Tous deux sont bons. *Le cheval avec quoi*, qui lui sonne bien aux oreilles, en offense d'autres, qui trouvent mieux dit, *le cheval avec lequel*.

P. 57. Solliciter un malade est du bas usage quant à l'action, mais non pas quant à la diction; comme il le prétend.

P. même. *Longuement*, dit-il, étoit fort bon à la Cour il y a vint ans, mais on n'oseroit plus s'en servir dans le beau langage. Il y a des lieux où il est préférable à *long tems*, comme dans cet exemple, *l'on observa au même tems qu'ils s'étoient longuement promenés ensemble*. L'on en pourroit rapporter mille semblables.

P. 70. Où est-il allé chercher *Pnythagore* dont l'on n'a jamais ouï parler? Pythagore ne suffisoit-il pas avec les autres?

P. 85. *Les pieds & la tête nuds*, est mieux dit, que *les pieds & la tête nuë*, contre son sentiment; si l'on veut exprimer la nudité de toutes les deux parties; à quoi je ne pense pas qu'il ait pris garde.

P. 88. Il use de cette phrase, *si c'étoient nous, qui eussions fait cela*, assurant, que tout le monde parle ainsi. Je lui soutiens qu'il faut dire, *si c'étoit nous, qui eussions fait cela*: soit que l'usage favorise quelquefois & non pas souvent comme il dit, le solécisme; soit que le *si c'étoit* ne se conjugue pas là, non plus qu'en assez d'autres locutions, comme *si c'étoit qu'il fût beau, si c'étoit que vous me l'eussiez ordonné*.

P. 101. Il est admirable de condamner presque une façon de parler, en disant qu'il

ne s'en voudroit servir que rarement, encore qu'il tombe d'accord, que tous nos meilleurs Auteurs s'en servant, par cette belle raison, qu'elle choque beaucoup d'oreilles delicates. Et qui sont ces oreilles delicates, qu'il faille tant considérer, puisque ce ne sont pas celles de nos meilleurs Auteurs?

P. 113. *Germanicus a égalé sa vertu, & son honneur n'a jamais eu de pareil*, il appelle cela une construction louche, qu'il n'a jamais remarquée en M. Coeffeteau. Si elle l'étoit, ce seroit à cause du pronom *son*, non pas pour ce qu'il y considère. En vérité il n'y a que les yeux qu'elle puisse blesser. Et quand je considère cette censure, aussi bien que celle de la page suivante, où il ne peut souffrir qu'on dise *lors de son élection*, pour *quand il fut élu*, avec ce grand nombre d'autres corrections semblables dont il a usé, je ne saurois m'empêcher de m'écrier,

*O proceres! censure opus est, an haru- Juven.
spice nobis? sat. 2.*

P. 117. *C'est un importun duquel j'ai bien eu de la peine à me defaire*, il improuve cela, & veut qu'on mette *dont*, au lieu de *duquel*. L'une & l'autre façon de s'expliquer est bonne, & je craindrois d'être importun, si je voulois que l'une fût meilleure que l'autre.

P. 119. Il n'aura ni les sains ni les malades pour lui, quand il soutient que *se médiciner* est un mauvais mot.

P. 123. C'est pourtant à la Cour où l'on chante, & où l'on danse *des mieux*. Il feroit croire que l'on n'y parle pas de même, si son observation étoit vraie. Mais je vois des premiers de ce pais-là qui n'en tombent pas d'accord.

P. 124. Il parle fort bien de Henri Quatre, & toute cette section est véritable: mais j'eusse voulu y ajouter, qu'en parlant de nôtre Roi Charles le Sage, il faut dire Charles Cinq, & non pas Charles Quint; comme tout au contraire si nous voulons parler de l'Empereur, il faut écrire & prononcer Charles Quint; car ce seroit alors mal dit Charles Cinq, si l'on n'ajoutoit *du nom*, mais l'on dit toujours l'Empereur Charles Quint.

P. 138. Je ne sai qui est cet excellent Avocat, mais il aura bien de la peine à gagner sa cause, quand il veut qu'on dise *quelque que puisse être*. S'il y a une cacophonie à éviter dans nôtre Langue, c'est celle-là.

P. 140. Pourquoi ne dira-t-on pas si bien, *le malheureux qu'il étoit*, que, *le malheureux qu'il est*. Il trouve bon celui-ci, il improuve le premier.

P. 149. Il donne conseil à ceux, qui veulent écrire poliment, de s'abstenir du mot *possible*, adverbial, pour *peut-être*. Je lui soutiens que toute la Cour le dit, & que nos meilleurs Ecrivains l'emploient. D'ailleurs, il se trouve des lieux où *possible* est mieux placé, même dans le plus haut stile, que *peut-être*; soit pour éviter le mauvais son dans une repetition de plusieurs mots qui auroient la même cadence ou terminaison, soit pour s'éloigner de *peut*, ou *être* qui seroient trop proches; soit encore pour rendre la periode plus juste, ou mieux arondie, ce qui se présente fort souvent.

P. 152. Le *proceder* à l'infinitif se dit à l'exemple des Grecs, les Latins n'ayant pas cette construction. Il est autant dans le bel usage, que le *procedé*. L'un & l'autre se prononcent de même, ce qui trompe souvent ceux, qui condamnent le premier. Pourquoi ôterions-nous de nos livres une si noble façon de s'exprimer?

P. 171. Il approuve sur l'autorité de Malherbe *jamais plus*, qui certes ne vaut guères que proche des lieux où l'on dit *mai piú*.

P. 177. Cet article a beaucoup de bonnes regles, mais il se trompe en cet exemple, *le commerce l'a rendu puissante*, en parlant d'une

ville; car il faut dire nécessairement, à cause de *l'a*, *le commerce l'a renduë puissante*. Son exemple de Malherbe dans la page qui suit ne vaut rien non plus; car *la desobéissance s'est trouvé montée, ou trouvée montée*, ne se disent point tous deux, il faut écrire, *la desobéissance s'est trouvée avoir monté*.

P. 186. Je trouve beaucoup de personnes qui ne peuvent souffrir qu'il condanne si déterminément cette phrase, *sa vigueur alloit diminuant de jour en jour*, qui est dans la bouche de tout le monde.

P. 219. Il eût donné une meilleure règle pour les synonymes, s'il eût dit, que quand l'un ne signifie pas plus que l'autre, il s'en faut abstenir; parce que s'ils ne sont alors tout à fait vicieux, il y a peu à redire. Mais que quand le dernier est plus significatif, ou qu'il sert à rectifier un sens équivoque du premier, ils sont fort bons, & demandent le pluriel en suite.

P. 220. *Ai-je fait quelque chose que vous n'avez fait ou faite?* sont tous deux bons.

P. 221. C'est une pure imagination de dire, que *taxer* pour nôter, & même pour accuser, n'est plus reçu aujourd'hui dans le beau langage; & l'équivoque du Palais où l'on dit *taxer des dépens, des frais, des épices,*

qu'on veut, qui l'ait rendu mauvais, est une chose ridicule.

P. même. *Supplier.* C'est ici un des mots, dont il s'est souvenu dans sa Préface, où il le condamne, aussi bien qu'ici, à l'égard de Dieu. Je ne sai, qui sont ceux, dont il parle, qui dans la traduction des livres anciens l'ont employé en parlant des Dieux du Paganisme, mais je ne voudrois pas alors condamner ce mot, sans voir comment ils l'auroient couché. Il est certain, qu'on ne dit jamais aller supplier Dieu, & qu'un pere dit toujours à ses enfans, allés prier Dieu. Cela ne prouve pas pourtant que le mot de *supplier* soit impropre, quand on parle à Dieu. Car on dit aussi correctement que pieusement en s'adressant à lui: *Mon Dieu je vous supplie, d'avoir pitié de mon ame, &c.* A faute d'avoir fait cette distinction, l'Auteur des Remarques a declamé à tort dans sa Préface contre ceux, qui s'étoient plaints, qu'on bannissoit ce terme à l'égard de la Divinité, mais qui n'ont jamais ni dit ni pensé, que ce fut bien parler de dire, supplier Dieu, pour, prier Dieu. Voici leur propre texte. *Si nous en croions ces Messieurs, Dieu ne sera plus supplié, il faut qu'il se contente d'être prié, puisque le mot de supplier est impropre à son égard.* Vous

jugés bien si cette plainte n'étoit pas juste, & si elle n'a pas été très mal interprétée. En effet la priere où l'on dit, *Mon Dieu je vous supplie*, &c. témoigne bien plus d'ardeur, que celle qui n'emploie que le mot de prier.

P. 224. Les Courtisans, & hommes & femmes (c'est ainsi qu'il parle) qui, pour avoir rencontré dans un livre l'adverbe *à présent*, en ont soudain quitte la lecture; comme faisant par là un mauvais jugement du langage de l'Auteur, se sont plus fait de tort qu'à lui, & je le trouve fort heureux de n'avoir point eu de Lecteurs si peu raisonnables. En vérité il faut avoir le gout fort depravé, pour trouver *à présent*, vicieux. C'est à peu près la même chose de *partant*, dont il conseille qu'on s'abstienne dans la page suivante 225. Il extermine *d'abondant* avec la même rigueur, p. 230. & *mêmement* p. 244.

P. 249. Je ne sai qui est ce célèbre Auteur, qui a écrit *gagner la bonne grace du peuple*, mais il est repris par une raison fort puerile.

P. 250. On dit *guarir & guerir*; & le premier n'est pas mauvais comme il pense. Guerir est plus effeminé, & d'enfant de Paris qui change l'*a* en *e*.

P. 251. *Je ne vais pas à l'encontre de cela,* ne peut être condamné avec équité en ce moderne & excellent Ecrivain, que je ne connois point. Et cette autre phrase, *fut fait mourir*, n'est pas mauvaise non plus comme il la croit.

P. 256. Il se trompe, l'on dit aussi bien *courir la poste*, que *la courre*.

P. 298. Je ne crois pas comme lui, que *chez les Etrangers* soit mauvais.

P. 305. Il se trompe dans l'exemple qu'il donne, où *ce furent* n'est pas si bon que *furent* sans la particule *ce*.

P. 307. *Ce que* ne se résout point par *si*, comme il le dit, dans ses exemples mêmes, il répond à *id*, & à *quod*, Latins, & n'est point vieux, mais élégant.

P. 309. *Vous me ferés ce bien*, & *vous me ferés le bien*, sont également bons. C'est une fantaisie de croire que le dernier soit plus doux & plus régulier que l'autre.

P. 319. *Je ne serai jamais ingrat en votre endroit*, n'est pas moins du beau langage, que *je ne serai jamais ingrat envers vous*, contre le jugement qu'il en fait.

P. 320. Les trois fournitures de sel sont semblables, & c'est se moquer de nommer la

derniere meilleure, & plus élégante. Il y a autant de sel spirituel en l'une qu'en l'autre.

P. 349. Il préfère *dit*, à *dise*. Messieurs nos Maîtres, pour parler avec lui, ne seront pas de son avis. Presque tous leurs livres portent *dise* au singulier, *disent* au pluriel, & jamais *dient*. Le composé *médire* a ses tems qui favorisent leur opinion.

P. même. *Bailler* pour *donner* ne doit pas être méprisé, il est nécessaire pour diversifier, outre qu'il est en usage.

P. 359. Il se trompe, il faut écrire *quelques riches qu'ils soient*, & non pas *quelque* sans s. C'est la même chose à l'adjectif qu'au substantif.

P. 364. Je ne voudrois pas bannir de notre Langue *notamment*, comme il fait, & il me semble, qu'il vaut bien *nommément*, qu'il lui substitué.

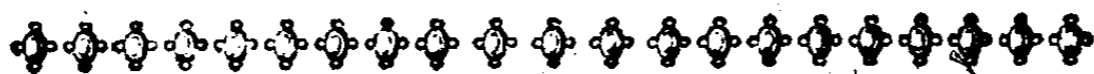
P. 370. Il veut; qu'on dise *prévit*, & non *prévût*, celui-ci néanmoins est plus en usage.

P. 373. A quoi pense-t-il de flétrir cette façon de parler, *il est courroucé contre moi*, en disant qu'on en use rarement? Le figuré n'ôte rien ici au propre.

P. 378. Tout cet article est contre l'usage, aussi bien que contre la raison. Il n'est pas

pas vrai, comme il l'assure, que tous ceux, qui sont sçavans en nôtre Langue, condamnent cette phrase qu'il propose, *tous ses honneurs, toutes ses richesses, & toute sa vertu s'évanoüirent.* Il veut qu'on mette *s'évanoüit* au singulier, ce qui seroit un parfait solécisme, à cause que les pluriels, *honneurs & richesses*, demeureroient sans regime & sans construction. L'oreille & l'esprit sont si fort blessés quand on entend, *tous ses honneurs, toutes ses richesses, & toute sa vertu s'évanoüit*, qu'en vérité je n'ai trouvé pas un homme du métier d'écrire & de bien parler, qui n'ait rejeté cette élocution. Mais vous ne devés pas avoir trouvé mal plaisant, qu'il appuie toute sa regle sur l'autorité des femmes, qu'il a consultées là dessus, & qui sont toutes de son avis. Sans doute qu'elles devoient être alors dans le dégoût ordinaire à celles de leur sexe. S'il eût retardé sept ou huit jours à leur proposer sa question, il les eût trouvées d'un tout autre sentiment. En tout cas je soutiens, que par ses propres principes, puisqu'elles n'étoient pas alors de la plus saine partie de la Cour, qui fait le bon Usage, selon la définition qu'il en donne dans sa Préface; il n'y a point d'apparence de les rendre juges en dernier ressort de ce différent. Elles

me pardonneront, s'il leur plait, cette petite raillerie, qui ne diminuë rien du respect, que je leur ai toujourns porté, & vous m'excusés de même, si je remets le reste à une autre fois, pour donner un repos à ma main, que vos yeux seront sans doute bien aises de prendre. *λ*



SUR LE MEME SUIET.

L E T T R E L I X.

M O N S I E U R,

Je fais pour m'acquiter de ce que je vous ai promis, la chose du monde qui est le plus contre mon genie, lors qu'entre tant de belles Remarques, & de curieuses Observations, je vous choisiss celles, où je pense qu'on peut trouver à redire; comme si je tirois quelque Aubifoin & quelque Pavot sauvage du milieu d'une très fertile moisson. La figure d'Apollon, portant les Graces dans sa main droite; & son arc avec ses fleches dans la gauche, comme beaucoup plus enclin à faire du bien, qu'à nuire, apprenoit

aux hommes d'étude, qui en faisoient autrefois leur Dieu, qu'ils devoient bien plus volontiers louer que reprendre, & publier le mérite des belles choses, que censurer les autres. Mais puisque les mêmes considérations, qui m'ont fait commencer ces petites notes, m'obligent à les continuer, je veux vous tenir parole, & reprendre le livre, que j'avois laissé, au même lieu où je trouve le feuillet plié.

P. 382. Celui, qui est ici nommé un de nos meilleurs Ecrivains, & que je ne connois point, est repris d'une façon de parler qui n'est pas une faute, encore que l'autre phrase, qu'il préfère soit peut-être la meilleure. Il ne faut pas, pour faire une règle, condamner comme absolument mauvais, ce que nous trouvons, qui peut être mieux dit autrement.

P. 383. Si le mot *accoûtumance* exprime mieux & uniquement (il parle ainsi) ce qu'il signifie, pourquoi le condamne-t-il, en disant qu'il commence à vieillir; On nie qu'il soit hors d'usage, comme il dit; non plus que *d'avanture* qui suit.

P. 384. On ne risque rien, comme il pense, en disant *le peu d'affection qu'il m'a témoignée*, quoiqu'on dise fort bien *témoigné*.

P. 385. Lisés la regle qu'on propose ici, & comprenés, si vous pouvés, par quelles raisons l'on condanne cette élocution, *il a été blessé d'un coup de fléche, qui étoit empoisonnée*: Et où a-t-il appris ce beau principe de Grammaire, que l'article indefini ne reçoit jamais après soi le pronom relatif? Et quand cette maxime seroit aussi réelle, qu'elle est imaginaire, que deviendront ses propres Aphorismes, qui portent que l'usage va souvent contre les regles; & que ce sont des choses fort différentes quelquefois de parler bien & de parler Grammaticalement, *aliud Latine, aliud Grammaticè loqui*. Y a-t-il quelque façon de s'expliquer dans nôtre Langue, qui se prononce plus naturellement ou plus ordinairement que celle-là, & toutes celles qui lui ressemblent dans la contrariété qu'elles ont à sa regle, contre laquelle il pêche lui même en cent endroits; Celle qui suit dans la page 386. reçoit d'autres exceptions, que du vocatif, & l'on dira fort bien, *il a fait cela par amour, qui est un dangereux Maître*.

P. 388. *Au surplus n'est pas du bel usage, si nous l'en croions, bien qu'un excellent Ecrivain qu'on peut imiter en tout le reste, ne fasse pas difficulté de s'en servir dans ses derniers ouvrages.* C'est une chose étrange, qu'un

homme qui peut être imité en tout le reste, mérite condamnation pour si peu de chose, & qu'il se soit mépris en cela seulement. Il observe que dès le tems du Cardinal du Perron *au surplus* étoit tenu mauvais là où *au demeurant* a cet avantage qu'alors il étoit bon, n'y ayant que quinze ou seize ans qu'on commence à le mettre au rang des termes barbares (c'est ainsi qu'il parle.) Admirés une si précise supputation chronologique, qui n'empêche pas pourtant que ces termes n'aient toujours été employés, & ne le soient encore tous les jours très élégamment.

P. 392. Je ne trouve pas étrange, que ce soit un de nos meilleurs écrivains qui ait dit *avoir à la rencontre*, car il n'est pas mauvais, & c'est à tort qu'on le reprend.

P. 393. L'usage & contre tout ce qu'il dit du *mutuel*, & du *reciproque*.

P. 397. Il approuve cette phrase, *pour s'empêcher d'être suivi*, que je ne blâme pas, mais que beaucoup de personnes veulent éviter. L'autre, qu'il trouve bonne avec raison, *laissant sa mere avec sa femme & ses enfans prisonniers*, n'est pas une faute dans la Grammaire, comme il croit, parce que la préposition *avec* n'a pas toujours l'effet qu'il

dit, joignant au contraire, & entassant diverses choses pour faire une pluralité.

P. 403. Il y en a qui trouvent plus à redire que moi dans la façon dont il condanne *proïesse*.

P. 404. Il ne faut point éviter, quoiqu'il dise, le mot *d'esclavage*, qui est aussi noble que sa signification est misérable. Il eût bien mieux fait de croire cet homme très éloquent, qui le trouvoit bon.

P. même. *Aviser* pour *appercevoir* est bas, dit-il, & de la lie du peuple. Les Princes & les Princesse néanmoins le disent tous les jours, & il s'écrit de même.

P. 408. Il se trompe, après avoir fait de fort bonnes observations. On dit très bien, *il ne le peut pas faire, & il ne pouvoit pas mieux faire*, de sorte qu'ôtant *pas*, il ne reste rien d'incomparablement meilleur comme il le prétend.

P. 413. *Seraphin* n'a point d'*m*, en Latin non plus qu'en François, témoin son genitif, & les autres cas tant du singulier que du pluriel. Quand il y a une *m*, il est Hébraïque & indeclinable parmi nous. Il a raison de condanner *viol*, pour *violement*, mais c'est sans besoin: car comme il ne se dit point, je

ne pense pas qu'il puisse montrer, que jamais personne l'ait employé.

P. 434. Sa remarque sur *courir sus*, n'est pas bonne. L'on dit fort bien, *il ne faut pas leur courir sus*.

P. 435. Il couche *de façon que*, qui est très bon, en fort mauvaise compagnie, pour le faire rebuter; *ma questo non va con l'insulata*.

P. 442. *Vouloir*, pour *volonté*, est encore aussi bon & en prose & en vers, qu'il fut jamais.

P. 446. Il se trompe, l'on dit *fureur du combat*, aussi bien que *furie*? & la *fureur du mal* se dit aussi.

P. 449. *Fortuné* pour malheureux, n'est pas bas, mais beaucoup de personnes le tiennent mauvais en cette signification, & qu'il faut dire *infortuné*.

P. même. *Et si*, pour *Et de plus*, est en usage, & aussi bon qu'il fut jamais.

P. 451. *Les Gestes*, qu'il ne peut souffrir, ont toujours été un très beau mot, & qui signifie autant tout seul, que hautes ou grandes, & héroïques actions, comme quand je dis, les gestes d'Alexandre le Grand: Si je ne disois, que les actions d'Alexandre le Grand, cela ne signifieroit presque rien, &

se pourroit entendre de ses moindres actions, aussi bien que des plus relevées.

P. 458. Je suis de son avis, qu'on a eu tort de reprendre l'expression du Tacite François, qui est très bonne. Cela montre, combien il y a de mauvais Critiques, & doit donner une juste appréhension de censurer mal à propos.

P. 460. Cette regle touchant le verbe *avoir* doit être mise au rang des autres, que nous avons vuës, qui regardent les transpositions. Il veut que tout soit uniforme, & la variété est celle qui agrée le plus. *S'il eût encore été malade*, vaut bien, *s'il eût été encore malade*, quoiqu'il veuille dire.

P. 463. Pourquoi bannit-il *futur* de la prose? On y dit fort bien, les races futures, les assemblées futures, & autres semblables.

P. 465. On ne dira jamais que très mal, en parlant d'une Princesse, elle vient *incognito*, ce qu'il approuve. On dira, elle vient, ou passe comme inconnue. Et si l'on vouloit se servir alors du terme Italien de même, qu'on fait en parlant d'un homme, il faudroit former une phrase, & dire, elle veut passer à *l'incognito*, comme l'on dit à *l'improvisite*.

P. 479. Ce célèbre Ecrivain, qui m'est inconnu, souffre une injuste censure, cette en-

treprise lui est reüssie, est aussi bien dit que, *cette entreprise lui a reüssi*.

P. 484. Il laisse aux Notaires *préalable*, & *préalablement*. Mais que dites-vous de l'aversion d'un grand Prince, (qu'à mon avis vous ne connoissés pas non plus que moi) qui n'entendoit jamais dire l'un ou l'autre de ces deux mots, sans froncer le sourcil? Que devoit-il faire en voiant les Ennemis?

P. 485. Peu de personnes tomberont d'accord de ses subtilités sur *beaucoup*, parce que *gens* ou *personnes* sont toujours souffertendus. Et sa regle quand il suit ou précède un adjectif, n'a rien de réel, ni qui soit de l'usage; de sorte que ce n'est pas merveille qu'un célèbre Auteur l'ait violée.

P. 486. Ce qu'il dit ici du barbarisme est bien pensé, mais il l'applique mal. Il semble qu'il ne l'ait couché que pour triompher de la phrase, *lever les yeux vers le Ciel*, qu'il attribue dans sa Préface à ces Messieurs, dont il s'est plaint si hautement. Il la répète encore dans la page 569. la mettant comme ici au rang des barbarismes, tant il a crû, qu'elle étoit propre à son dessein. Cependant il se trouvera bien loin de son compte. Car je lui soutiens, que comme il ne sauroit montrer, que ces Messieurs aient jamais em-

ploié cette élocution dans tous les livres qu'ils ont écrits, parce que l'occasion ne s'en est pas présentée, aussi avoient-ils raison de se plaindre, qu'on la voulût absolument condamner. En effet il y a des lieux, où elle peut être placée, & servir grandement à l'expression. Par exemple, si je veux décrire ce qui arrive à une personne qui revient d'une défaillance, je dirai fort bien *que reprenant un peu ses esprits elle commença à lever petit à petit ses yeux vers le Ciel.* Cela explique beaucoup mieux la langueur de cette personne au retour de la syncope, que si je disois simplement, qu'elle leva les yeux au Ciel par une action momentanée, au lieu que *ce vers le Ciel* témoigne qu'elle ne les pouvoit pas porter encore jusques là, & que sa débilité l'obligeoit à les arrêter en chemin. Ce n'est donc pas ici un barbarisme tel que l'Auteur des Remarques l'a dit trois fois. Je sai bien, que ç'a toujours été avec grande civilité. Il fait profession d'honorer ces Messieurs dans sa Préface. Et dans cette page, c'est un de nos meilleurs Ecrivains, qui a commis ce barbarisme. Peut-on mieux donner un soufflet en disant *Ave?*

P. 459. de faux chiffre. Il faut que je mette ici de mon côté les femmes & les

Courtisans, qu'il reprend. Prenons pour cela l'exemple qu'il donne & condanne tout ensemble. *J'ai parlé à un tel de vôtre affaire, il s'y portera avec affection. Celle que vous m'avez fait paroître ces jours passés, &c.* Je dis, que le commencement de la seconde période par *Celle*, est fort naïf, & aussi bon, qu'aux choses matérielles & personnelles où il l'approuve. N'avouë-t-il pas lui-même dans la page 487. qui suit, que la naïveté est une des plus grandes perfections du stile?

P. 468. On dit *cette affaire lui a bien succédé, & lui est bien succédée*, & l'usage y est tel, que c'est se moquer d'y trouver à redire.

P. 469. La faute qu'il dit avoir trouvée dans les œuvres d'un bon Ecrivain, est une élégance fort utile, & qui sert à l'expression; le *quoique*, après *bien que*, dans l'exemple qu'il propose, me semble nécessaire pour exprimer plus fortement, outre qu'il a une grace particulière.

P. 486. Il donne un avantage au verbe *faire*, qu'il n'a pas même dans les phrases qu'il propose: *Je n'écris plus tant que j'écrivois autrefois*, vaut bien, *je n'écris plus tant que je faisois autrefois*. Cela est égal pour le moins, si la répétition d'*écrivais* n'est quel-

quefois meilleure, comme il arrive, quand on s'est déjà servi du mot *faire*.

P. 490. Tout au contraire de ce qu'il dit, aux synonymes comme *sage* & *avisé*, il ne faut point repeter la particule *si*, vû même que le dernier, qui est *avisé*, signifie moins que le premier. Or il semble, qu'en repétant, *si vous êtes si sage* & *si avisé*, l'on veuille faire passer *si avisé* pour quelque chose de plus que *si sage*, ce qui est ridicule, & s'appelle en Latin *nugari*. Je tiens donc, que si l'on met ces synonymes, ou autres semblables, pour accommoder une periode, à quoi il faut être fort réservé, le meilleur sera de les mettre sans la particule *si*, afin qu'on ne pense pas qu'on ait dessein de peser ou faire fort sur le dernier.

P. 512. *Aronnelle*, *hirondelle*, *herondelle*. Le dernier, dit-il, vaut le mieux; hiron-delle est le meilleur après, & par consequent arondelle est le pire. J'admire cette gradation de bonté, & cet examen à la balance du Raffineur. Arondelle est le vrai mot François, témoin nos vieux livres, qui disoient Arondes, comme l'on fait en Normandie. Le pays Latin a préféré hiron-delle à cause de *hirundo*. Et Erohdelle est du franc Badatudois, qui change toujours l'*a* en *e*, *merri* pour

marrî, comme il l'observe fort bien, *Mademe* pour *Madame*. Cela n'empêche pas pourtant, que si *Eronnelle* est plus en usage que les autres, l'on ne doive s'en servir, puisqu'on a bien préféré *Mademoiselle* à *Madamoiselle*, qui ne se dit plus. Mais vous étiez il me semble dans une grande compagnie, où l'on trouva sur cette remarque, qu'on avoit choisi & pris le pire. Il est certain que le peuple dit à Paris la ruë de l'Eronnelle.

P. 514. Un de nos plus célèbres Ecrivains dont il parle, qui tend des pièges à ceux, qui se proposent de l'imiter, & que je ne pense pas connoître, ne fait point de faute comme il dit, en plaçant quelquefois les gérondifs *étant* & *ayant* devant le substantif. Il y a souvent de l'élégance en cela. *Ayant ce bon homme fait tout son possible*, ou, *étant le bien fait de cette nature*, qui sont ses exemples choisis pour décrediter cette façon de parler, seront de très bonnes locutions selon le lieu où l'on s'en servira, quoiqu'il dise, qu'elles ne sont plus en usage que chez les Notaires.

P. 519. *Cela dit*, se prononce & s'écrit aussi bien que *cela fait*, qu'il approuve. Je ne pense pas m'être jamais servi de l'un, ni de l'autre. Mais puisqu'il reconnoit que plu-

sieurs l'écrivent, & particulièrement la plupart de ceux qui font des Romans, qu'on n'accuse pas de négliger la pureté du langage, il a dû croire qu'ils ne le mettoient pas sans usage.

P. 520. Prenés garde qu'il avouë, que la plupart du monde dit *ses pere & mere*, ce qui est vrai. Car les plus renommés Prédicateurs; & les plus diferts Avocats parlent souvent ainsi. Et cependant aiant reconnu cet usage, il soutient, que c'est une des plus mauvaises façons de parler, qu'il y ait en toute nôtre Langue, parce qu'elle ne s'accommode pas à sa regle, qui est d'ailleurs fort bonne. Et que deviendront ces belles maximes qu'il établit dans la page 395. *qu'il faut écrire comme on parle?* & dans la page 375. *que le plus bel usage est celui, qui va contre les regles?* Il n'a pas pris garde que la phrase *ses pere & mere*, s'emploie où l'on diroit autrement *ses parens* & où l'on veut unir les deux Auteurs de nôtre être sans les considérer séparément, ce qui est significatif & élégant, comme, *il a mal traité ses pere & mere; ses pere & mere sont morts,* & cette autre phrase, qu'il met au rang des barbarismes dans la page 570. *les pere & mere sont obligés.* Certes il a tort, c'est

une propriété de nôtre Langue, qu'il faut conserver.

P. 526. Le mot de *gracieux* ne lui semble pas bon, encore, dit-il, qu'un de nos plus célèbres Ecrivains s'en soit servi. En vérité il y a des endroits, où il ne sonne pas bien, mais c'est quand on le dit exprès pour rire, & avec un ton de la voix, qui fait voir l'intention qu'on en a. Mais pourquoi ne dira-t-on pas bien, *vous trouverés un homme le plus gracieux du monde, & le plus civil, ou tout au contraire, un homme très mal gracieux?* Il fait néanmoins bas ce dernier, & dit qu'il n'a pas d'emploi dans le stile noble.

P. même. Il ne devrait pas tant craindre, qu'on imite ce célèbre Ecrivain, qui a mis *par sus tout j'admire*, car il n'a point failli. Cette façon de parler n'est point vieille, & je ne sai où l'on peut trouver là de *l'archaïsme*, n'y ayant que de la délicatesse, On dit *par sus tout*, changeant l'*r* en *s*. De sorte que si *sur tout* est bon, *par sus tout* l'est aussi, & par regle & par usage. L'amollissement d'une lettre ne change pas la nature du mot.

P. 537. On dit très bien *au passage*, de même qu'*au pas des Thermopyles*.

P. 539. Contre sa maxime, *seânt*, se dit fort bien des habits, comme, *un si court*

manteau n'est pas séant à un homme de sa sorte. C'est être ingénieux à se faire de la peine & à se tromper, d'établir des regles sans fondement.

P. 542. *Entaché* lui semble extrêmement bas. Je prie Dieu, qu'il le réleve, car il est très significatif, & comme il l'avouë, *dans la bouche presque de tout le monde.* Ainsi voilà presque tout le monde dans une extrême bassesse.

P. 543. Il trouve *fraper sur la cuisse* beaucoup plus élégant & plus François que *fraper la cuisse.* Je le crois par la raison qu'il tait, que *fraper la cuisse* se dit d'un coup donné pour faire mal, & *fraper sur la cuisse* est un terme d'amourettes.

P. 544. Il doute si *froidir* est bon. Je ne sai qui l'en pourroit assurer?

P. 548. J'ignore celui dont il parle, seulement suis-je assuré, que ce n'est pas de moi. Mais je ne trouve rien à dire en cette façon d'écrire qu'il reprend: *Je ne saurois oublier, Monseigneur, cet heureux séjour.* Il est vrai qu'il a oublié à enfermer *Monseigneur*, entre deux virgules, comme il faut toujours faire.

P. 549. On ne doit pas commencer par *Vôtre Majesté, Sire.* Mais dans la suite du discours on le peut fort bien mettre; & c'est le même

même de *Vôtre Altesse, Monseigneur, &c.* Pourquoi faire des regles, qui sont sans raison & sans usage, ou plutôt, qui combattent l'une & l'autre.

P. 559. Il se retracte sans sujet d'avoir parlé bassement. Considérés je vous prie le malheur de s'arrêter à ce qui ne le mérite pas. Cependant qu'il s'est amusé à faire cette vaine retractation, il pouvoit nous dire de très bonnes choses comme il fait ailleurs, & selon qu'il en est très capable.

P. même, ligne dernière. Il censure injustement un qu'il nommé excellent Auteur. Ses substantifs sont trop ambitieux, de vouloir toujours marcher avec un si grand train, & d'être si fort sur le point d'honneur.

P. 570. Il couche bien hardiment des phrases au rang des barbares, qui n'en ont pas le moindre air. Ce n'est pas être barbare d'écrire, *je suis obligé de faire & dire tout ce que je pourrai, ni, se vanger sur l'un & l'autre, p. 571. ni, supplier avec des larmes, p. 572.* Car on parlera très bien en ces termes, *il le supplioit avec des larmes qui eussent attendri le cœur d'un Barbare; & le barbarisme seroit plutôt à mettre avec l'armes sans des, comme néanmoins il le veut.*

P. 580. Il appelle vicieuses beaucoup de transpositions qui sont bonnes, & souvent nécessaires, prenés la peine de les considérer.

P. 583. Il nomme de même mauvaise structure, ce qui ne l'est point, & qu'un Auteur a mis exprès pour diversifier, vous prendrés plaisir à lui en voir faire l'anatomie. Mais quand il accuse le même Auteur de n'avoir pas écrit nettement de la sorte, *en cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir*: je pense que vous vous trouverés surpris d'une telle censure. Il dit qu'il y a trop de mots pour un seul verbe, & appelle cela *arenam sine calce*. Voilà une riche application du mot de Caligule? & c'est bien entendre ce qu'il vouloit dire? Cet Empereur, ennemi de la gloire de tous les hommes savans, imputoit à Seneque par jalousie, que ses pensées étoient tellement détachées & sans liaison dans ses écrits, qu'il les avoit seulement approchées les unes des autres, les faisant même souvent combattre par des sentences breves & opposées. Il prit sujet là dessus d'user de cette façon de parler, & d'employer la comparaison du sable mal lié, dont tout le monde s'est moqué, parce qu'elle étoit très mal appliquée contre un

Philosophe, qui se trouvoit déjà dans la grande réputation, & qui s'étoit servi d'un stile fort convenable à sa profession. Mais accordons à l'Auteur des Remarques, que les Verbes soient de la chaux, & les autres parties de l'oraison du sable, (quoique cela ne convienne nullement avec le texte de Suetone, ni avec le stile de Seneque tout rempli de Verbes comme extrêmement concis) où est le défaut de chaux dans la periode que nous venons de voir, qui est si courte, qu'il n'a pû la reprendre sans en faire une trois fois plus longue, cimentée par un seul verbe? Vous savés ce qu'on pourroit dire là dessus de celles de Demosthene & de Ciceron, les premiers Architectes que nous aions en cette sorte de bâtimens. Ils en font de dix & douze lignes qui n'ont qu'un verbe à la fin. Si est-ce qu'on ne leur a jamais reproché, que leur sable fût sans chaux; comme personne aussi n'a pris, ni pû prendre ces termes de la sorte. Pour revenir à la correction, j'aime mieux, qu'un autre lui donne le nom qu'elle mérite que moi, n'ignorant pas, comment un plus hardi que je ne veux être l'appellerait. Le Censeur parle dans sa Préface de la bile de ces Messieurs. Jugés si la sienne n'étoit pas ici bien émûe contre eux? aussi

a-t-elle eu le tems de se recevoir durant dix ans.

P. 593. Cette fin me plait extrêmement, où après tant de regles qu'il a données, sur quoi l'on peut soutenir, que ni lui ni un autre n'a jamais bien écrit en nôtre Langue, ni n'écrira à l'avenir, il ne laisse pas de prononcer hautement *pour la gloire de la France, qu'elle n'a point encore porté tant d'hommes, qui aient écrit purement & nettement, qu'elle en fournit aujourd'hui, en toute sorte de stiles.* Et comment se peut faire cela, si nos meilleurs Auteurs, & nos plus célèbres 'Ecrivains ont commis tous les solécismes & tous les barbarismes qu'il leur impute?

Me voici donc arrivé, comme vous voiez, au bout d'une assez longue carrière. Je vous supplie de croire, que sans le desir de vous complaire, & de vous donner à connoître, que ces nouvelles Remarques ne sont fondées que sur des sentimens particuliers, je n'y aurois jamais apporté de contredit. Elles ne laissent pas d'être d'ailleurs de très grand prix. Leur stile est excellent dans le genre didactique. Elles contiennent mille belles regles sur nôtre Langue, dont je tâcherai de faire mon profit. Et je tiens, que leur Auteur est un des hommes de ce tems, qui a eu

le plus de soin de toutes les graces de nôtre Langue, ne trouvant à reprendre en lui que l'excès, & le scrupule, comme en ceux qui ont tant d'ardeur pour une Maitresse, qu'ils passent de l'amour à la jalousie. Mais encore n'étoit-il pas juste de laisser établir sans dire mot de certaines maximes, qui vont à la destruction de nôtre langage. Vous avés vû le nombre prodigieux de dictions & de phrases qu'il veut abolir. Jamais les Renards de Sanson ne mirent tant de désolation dans la moisson des Philistins, que ces Remarques sont capables d'en causer parmi tout ce que nous avons d'œuvres d'éloquence. Et à laisser aller les choses de la sorte, nous tomberions bien-tôt dans la disgrâce, dont Senèque s'est plaint, où il commence une de ses Epitres de la sorte; *Quanta verborum nobis Ep. 59. paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quam hodierno die intellexi.* Quintilien a fait depuis la même plainte en ces termes, *iniqui judices 3. Inst. adversus nos sumus, ideoque paupertate sermonis laboramus.* Cependant il n'y a point de comparaison entre l'abondance de leur Langue, & l'indigence de la nôtre, qui ne possède presque autre chose que ce qu'elle emprunte de la Latine. Que l'Auteur des Remarques nous pardonne donc une si juste

appréhension, & qu'il se souviene, s'il lui plait, que le nom de cet Ange de l'abyrne si redouté, de ce Roi des Sauterelles de l'Apocalypse, est celui d'Abaddon en Hebreu, d'Appollyon en Grec, & d'Exterminateur en François. Cela veut dire, qu'il n'y a rien de plus odieux que d'abolir & de détruire. J'aurois beaucoup de choses à vous ajoûter, mais ma plume érenée, & le lieu où vous voies que le papier me manque, m'obligent à finir.



SUR LE MEME SUIET.

L E T T R E L X.

MONSIEUR,

Ce que j'eusse pû vous dire la dernière fois, & que vous desirés encore savoir, régarde beaucoup de très bonnes maximes, que l'Auteur des nouvelles Remarques a données en divers lieux de son livre, quoi qu'il n'y ait rien de plus contraire au but principal de son ouvrage, qui est de condanner irrémisiblement jusqu'à la moindre syllabe,

qui choque tant soit peu les regles Grammaticales, qu'il établit. Certes ce n'est pas une grande merveille, que celui contredise les autres, qui se contredit lui-même, & qui confesse, qu'il ne sauroit observer les loix qu'il veut faire garder avec tant de rigueur.

Je vous ai déjà fait considérer par ma dernière Lettre sur les pages 385. & 520. comme les censures ne pouvoient subsister, s'il est vrai, selon qu'il l'établit, qu'on soit obligé d'écrire de même qu'on parle, & qu'il y ait fort à dire entre parler bien & parler Grammaticalement, & que le bel usage soit celui qui va contre les regles. p. 195.
p. 263.
p. 376.

Il dit fort bien au sujet du mot *depuis*, p. 174. que l'équivoque qu'il peut faire à cause qu'il est tantôt préposition, & tantôt adverbe, se peut ôter par une seule virgule, & par la construction entière d'une période, qui fait connoître ce qu'il est. Cependant une bonne partie de les corrections s'évanouissent par là, & avec ce seul canon, ou cette seule regle, l'on rectifie tout ce qu'il a crû être de travers.

Nous lisons dans la page 396. que c'est la richesse de nôtre Langue de pouvoir dire une même chose de deux façons. Je n'en veux pas davantage pour défendre à pro-

pos cent choses, qu'il n'a pas trouvées à son goût.

Il a souvent répété ce qui se lit plus précisément dans la page 424. qu'il n'y a jamais de mauvais son, quand l'oreille y est accoutumée. Doute-t-il que celles de tant de bons Auteurs & d'excellens 'Ecrivains qu'il a repris, ne fussent satisfaites des termes, qui ne le contentent pas?

Il a très judicieusement écrit dans la page 472. du second chiffre, qu'il y a des phrases, qui ne veulent pas être épluchées, ni prises au pied de la lettre, *quæ non aurificis statera, sed quadam populari trutina examinantur*, comme parle Ciceron. Et néanmoins il pese tout au trébuchet du Raffineur, dont je me souviens de lui avoir déjà fait reproche.

p. 347.

Il confesse, que la naïveté est une des plus grandes perfections du stile. Comment se pourroit-il faire, qu'un stile fût naïf dans la gêne où il le met, & parmi tant de contraintes qu'il lui donne?

Je veux vous faire voir, comme c'est en ceci, qu'il se contrarie le plus, & que ce, qu'il dit lui-même de l'usage, renverse toutes ses maximes, & ne laisse subsister pas une des censures que nous avons improuvées. Il declare dans la page 470. que l'Usage n'est

le maître des Langues vivantes, que lors qu'on n'en est point en doute, & que tout le monde en demeure d'accord. Il avoit déjà écrit dans la page 454 que de mettre quelque chose en question, c'est une preuve infallible que l'Usage ne l'a pas décidé. Et il ajoute selon cette même doctrine page 554 que toutes les fois qu'on doute d'un mot, c'est un signe infallible qu'on doute de l'Usage. Or il ne peut pas dire que tant de grands Auteurs & de célèbres 'Ecrivains qu'il reprend, ne lui disputent l'Usage, & que chacun d'eux ne croie connoître le bon, & celui de la belle Cour aussi bien que lui. De sorte, que de les vouloir battre de l'Usage, & de prétendre gain de cause de ce côté là, c'est tomber dans le vicieux *Diallele*, & avoir recours à une perpétuelle petition de principe. On lui objectera toujours, qu'il prend l'Usage douteux, pour le déclaré, selon les divisions de sa Préface, & par ce moien il sera contraint de se battre en vain dans le cercle, dont la Logique veut que nous nous éloignions si soigneusement. En effet il est quelquefois si peu dans l'Usage pour lequel il émeut de si fortes contestations, qu'on lui soutient, qu'il n'y a plus que lui en France, qui donne du Monsieur à Malherbe, ni qui

parle avec plus de cérémonie de Coeffeteau que d'Amiot. Ce ne sera donc pas l'Usage qui lui pourra donner de l'avantage, puisqu'on en doute, que chacun prétend l'avoir, qu'on traite d'une langue vivante, & qu'il n'est question que de même Usage sur lequel on ne se peut accorder.

La chose de toutes, dont nous sommes le moins d'accord ensemble, c'est que son livre soit plus savant que lui, qui l'a fait, & qu'il faille plutôt suivre ce que prescrivent ses Remarques, que la façon dont il écrit. Sa modestie ne nous doit pas imposer là dessus, & pour vous faire comprendre, que je ne le dis pas sans sujet, considérons une ou deux des corrections de son *Errata*. Dans la page 343. ligne 18. il avoit mis après le verbe *tromper*, *on le peut être encore, &c.* par une fort bonne façon de parler. Il veut qu'on la corrige sans besoin, & qu'on lise, *on peut être encore trompé*, ce qui est indubitablement moins bien, à cause d'une ennuieuse répétition du mot, *tromper*, comme toute personne accoutumée à écrire, & qui a bonne oreille en tombera d'accord. Voici une autre correction aussi mal fondée, sur ce que la page 461. ligne 5. portoit ces mots, *la toile, dont les Matelots se servent,*

pour recevoir le vent qui pousse leurs vaisseaux. Il ordonne qu'on ôte *recevoir*, & qu'on mette *prendre* en sa place, sur ce prétexte sans doute, qu'on dit ordinairement sur la mer *prendre le vent*. Cependant la conséquence qu'il tire de cela n'est pas bonne, parce qu'on peut fort bien dire, là & ailleurs, *recevoir le vent*. L'on n'est pas toujours obligé de se servir des termes de tous les Arts, & c'est quelquefois une faute de s'y assujétir. En tout cas n'est-ce pas se moquer de faire une correction de cela? & ne peut-on pas maintenir, que la façon d'écrire vaut souvent mieux que ses règles?

C'est ici, que je vous conjure de vous souvenir de tant de beaux préceptes, que ces renommés Orateurs Grecs & Latins nous ont donnés, pour nous faire négliger les petites choses, comme sont toutes celles de cette nature, si nous voulons prendre quelque idée de la souveraine Eloquence. Je ne vous rapporterai rien là dessus de ce que vous pouvés voir expliqué fort au long dans les Considérations sur l'Eloquence François de ce tems. Permettés moi seulement d'y ajouter quelques passages du plus grand Rhéteur qui ait enseigné dans Rome l'art de bien parler & de bien écrire, afin de faire avouër

aux plus obstinés, que le trop grand soin des paroles, pour ne pas dire des syllabes, tel qu'on nous le veut faire prendre, a plutôt été tenu pour un vice, que pour une perfection. Il se moque en un lieu de ceux, *quibus nullus finis calumniandi est, & cum singulis pæne syllabis commorandi.* Il assure ailleurs, qu'il n'y a rien de plus bas, de plus digne de mépris, ni de plus contraire aux nobles fonctions de l'esprit, que cette occupation. *Nam id tum miseri, tum in minimis occupati est. Neque enim, qui se totum in hac cura consumserit, potioribus vacabit: siquidem relicto rerum pondere, ac nitore contento, tesserulas (ut ait Lucilius) struet & vermiculate inter se lexeis committet. Nonne ergo refrigeretur sic calor & impetus pereat, ut equorum cursum qui dirigit, minuit, & passus qui æquat, cursum frangit.* Et dans le pénultième chapitre de tout son ouvrage ne conclut-il pas par là, que les préceptes, qu'il a donnés se doivent observer avec facilité, & hors d'une servile contrainte: *Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac Oratorem macerat & excoquit, ægre verba vertentem, & perpendendis coagmentandisque eis intabescentem.* C'est une maxime si con-

Quint.
Præf. l. 8.
Inst.

Lib. 9.
c. 4.

stante entre les grands Maitres de l'Eloquence, qu'elle doit être accompagnée d'un généreux mépris, soit de la phrase, soit de la diction, quand il s'agit d'exprimer quelque forte & importante pensée, qu'en ce cas là ils ont fait même des vertus de quelques vices, & de la Catachrese, une figure d'Oraison. Cela se prouve par les premiers Auteurs de l'une & de l'autre Eloquence, Poétique & Oratoire, qui l'ont toujours pratiqué de la sorte, & parce que l'on en voit divers exemples dans la fin du livre des Considérations, dont je vous viens de parler, je me contenterai d'y joindre ce qu'a remarqué Dion Chrysostome, qui mérite bien d'être écouté là dessus. Ce grand Personnage représente, comme Homere s'est servi de tous les Dialectes de sa Langue, du Dorien, de l'Ionien, & de l'Attique, les mêlant tous ensemble comme un Peintre excellent broüillo ses couleurs. Il ajoute, qu'il emploioit non seulement les mots reçûs de son tems, mais encore ceux des siècles passés, & qui n'étoient plus en usage; surquoi il le compare aux personnes qui ont trouvé quelque trésor, & qui débitent de vieille monnoie d'or & d'argent qui ne laisse pas d'avoir son prix, à cause de sa bonté interieure. Bref, dit-il, ce

Prince des Poëtes s'est donné la licence d'user de dictions entièrement barbares, autant de fois qu'il y a trouvé de la grace ou de l'énergie; en composant même aussi souvent que des vers, lors qu'il étoit question de faire quelque belle description, & de représenter le son des vents, la furie du feu, ou le murmure des rivieres.' Cependant Macrobe a fait un chapitre exprès, pour montrer, que Virgile avoit en telle considération la Poësie d'Homere, qu'il affectoit de l'imiter jusqu'en de certains vices de Vers, dont d'autres avoient la hardiesse de le reprendre. Tant il est vrai, que ce qui paroît un défaut aux grands Hommes, a souvent de la grace, & est plus digne de respect que de censure. *In quibusdam Virtutes non habent gratiam, in quibusdam Vitia ipsa delectant*, dit encore Quintilien. La rudesse d'un terme, la negligence d'une phrase, donnent quelquefois du goût, & plaisent par cela même, qui est le plus près du vice, *habent ex vitii similitudine gratiam, ut in cibus interim acor ipse jucundus est*. Aussi n'ignorés-vous pas avec combien de mépris on a toujours parlé de ces personnes, qui pointillent perpétuellement sur les dictions, & que les Latins ont si bien nommés *cymini sectores, aucupesque syllabarum*.

Lib. 5.
Saturn.
c. 14.

L. 11. c. 3.

Id. l. 8.
c. 3.

Aulu-Gelle les appelle encore fort proprement *verborum pensitatores subtilissimos*, lors qu'il se souvient de la sottise d'un Gallus Asinius, & d'un Largius Licinius, qui accusoient Ciceron de n'avoir pas bien parlé Latin, *M. Ciceronem parum integre, atque improprie, atque inconsiderate locutum.* Et ce grand Orateur, si mal repris, traitant de certains Esprits, qui apperçoivent des amphibolies par tout, & qui ne trouvent jamais rien d'assez nettement dit, leur reproche très gentiment, qu'ils sont *alieni sermonis molesti interpellatores, qui dum caute & expeditè loqui volunt, infantissimi reperiuntur.* Nam dum metuunt in dicendo ne quid ambiguum dicant, nomen suum pronuciare non possunt. Il ne faut donc pas être si exact aux moindres équivoques, ni condamner des élocutions, comme mauvaises, sur ce prétexte, qu'à les prendre d'un autre côté que n'a fait celui, qui s'en sert, on leur pourroit donner un sens différent du sien. Je sai bien, que Zenon disoit, qu'il y avoit moins d'inconvénient à broncher du pied que de la langue, mais il parloit en Philosophe, & ne songeoit alors à rien moins, qu'à faire le Grammairien. En vérité il n'y'a rien de plus ennemi des productions ingénieuses, que ces soins

Noët.

Att. l. 17.

c. 1.

Lib. 2. ad

Herent.

Diog.

Laërt. iii

Zen.

trop exquis du langage. Ils occupent tellement l'esprit, lors que son attention y est si attachée, qu'il ne songe presque à autre chose, & consumant en cela toute sa force, il n'a plus que de la langueur pour le reste, qui importe beaucoup davantage. Un homme, qui travaille de la sorte dans une crainte perpétuelle de pêcher contre les règles de la Grammaire, ressemble proprement à ceux, qui cheminent sur la corde, que l'appréhension de tomber ne quitte jamais, & qui ne songent qu'à faire pas à pas le petit chemin qu'ils ont entrepris, *patiatur necesse est illam per funes ingredientium tarditatem.* Ajoûtés à cela, que comme beaucoup d'ouvrages s'affoiblissent tellement par la polissure, qu'ils n'ont plus rien de solide; le meilleur stîle du monde se corrompt, s'il est trop limé, & perd sa vigueur à mesure qu'on repasse dessus.

*Quint. 2.
inst. c. 13.*

Or je ne doute point, que l'Auteur des Remarques ne demeure d'accord de la plupart de ces maximes, puisqu'il reconnoit, que les pensées sont sans comparaison plus importantes que les paroles. Comme il a de grands dons de la Nature, auxquels il a sçû joindre une très exquise érudition, il ne se peut faire, qu'il n'ait remarqué mieux que moi dans tous les bons Auteurs cette même doctrine.

doctrine. Je suis d'ailleurs de son opinion en ce qui concerne le bon usage, qui doit être suivi, & j'avouë, qu'on se doit abstenir autant qu'on peut des mots barbares, & des phrases vicieuses. Mais nonobstant toute cette conformité nous ne laissons pas d'être fort divisés. Je lui soutiens, que les corrections scrupuleuses, les censures injustes, & les regles fautives, qui se trouvent dans ses Remarques, encore qu'il y en ait beaucoup d'autres très bonnes, vont à la ruine totale non seulement de nôtre Eloquence, mais même de nôtre langage ordinaire, qu'il réduit à la mendicité, pour parler comme ces Auteurs Latins que je vous ai cités. Je n'en veux point de plus forte preuve que celle que je tirerai de sa propre confession, & de ce qui lui est arrivé dans la production de ce bel ouvrage. Il reconnoit, qu'il lui a été impossible de faire si bien, qu'il n'ait pêché contre ses préceptes, & il prie son Lecteur d'avoir seulement égard à ses Remarques, sans s'arrêter à la façon d'écrire contraire, dont il s'est servi. Et qui pourra jamais observer les loix qu'il donne, si lui même, qui les a faites, qui les a écrites, qui a tant médité dessus, ne les a pû garder? Vous êtes trop clairvoiant, pour ne faire pas le même

jugement que moi. Et vous avés trop de connoissance de nôtre Langue, aussi bien que de celles, dont elle tire son origine, pour n'avoir pas remarqué l'injustice de ce qu'il retranche tantôt comme vieux, tantôt comme bas, & tantôt comme barbare, avec l'impossibilité de s'assujettir à mille ponctualités qu'il ordonne, d'autant plus déraisonnables, qu'elles sont nouvelles, & que l'usage de tous les bons Ecrivains qu'il reprend, les contredit.

Mais pour finir par quelque réflexion Philosophique, n'est-ce pas une chose merveilleuse qu'on se forme de si différentes idées de l'Eloquence? & que ce qui plait aux uns à cet égard, soit si absolument condamné par les autres; Il faut pour vous faire rire, que je vous montre ici de quelle façon cette excellente faculté a été prise, selon les tems & les lieux différens. François Alvarez écrit dans la Relation d'Ethiopie, que quand il fut sur le point de revenir de ce país là, le Prête-Jan aiant résolu de faire réponse au Roi de Portugal, tous ses Secretaires d'Etat se mirent à étudier les lettres de S. Paul, de S. Pierre, & de S. Jacques, les aiant toujours devant eux durant un long tems qu'ils employèrent à faire celle de leur Prince. Il n'y a point

de doute que ce sont des pièces divines, & qui ne peuvent pas être mieux couchées pour ce qui regarde nôtre salut, puisque c'est le S. Esprit qui les a dictées. Mais en ce qui touche l'Eloquence humaine, pour laquelle ces Messieurs les prenoient comme un excellent original, vous m'avouères, qu'on croiroit les profaner par deçà de les appliquer à un tel usage, & que le Cardinal d'Offat, ni autre qui ait écrit des lettres d'Etat, ne songèrent jamais à se mouler sur un tel patron. Nous lisons de même dans l'Epitome de la vie du Roi Robert, fait par un *Helgadis monachus Floriacensis*, que ce Roi se plaisoit si fort à l'étude de l'Eloquence, qu'il ne se passoit jour qu'il ne lût dans les Pseaumes de David: *Eloquentiæ tantum incumbens, ut nullus laboretur dies, quin legeret Psalterium.* En vérité je pense, que la lecture de nôtre Roi étoit plutôt un effet de la piété, que d'un desir de se rendre éloquent. Mais il faut pourtant que ce bon Moine, qui l'a écrit de la sorte, crût qu'il n'y avoit point de pièce oratoire, comparable à la version commune des Pseaumes, que nous ne considérons jamais à cause de l'éloquence, bien qu'ils en puissent avoir beaucoup dans leur Poësie Hébraïque. Les goûts sont donc différens en

ceci comme en toute autre chose. L'on voit des personnes, qui ne peuvent souffrir la moindre allusion de mots, ou le moindre jeu dans la diction. Si est-ce que Platon, *Epist. 27.* Cicéron, & Seneque même, tout austere qu'il est, ne les ont pas rejetées. Je viens de lire présentement dans ce dernier, *nunquam nimis dicitur, quod nunquam satis dicitur.* Il est tout plein de semblables rencontres. Les Hyperboles sont insupportables à beaucoup de gens, & en vérité, l'on en voit qu'Aristote a fort bien nommées, *μειρακιδεῖς*, pueriles. Les principaux Auteurs néanmoins, Grecs & Latins, se sont dispensés d'en mettre de telles dans leurs compositions, que le plus grand Hyperboliste de ce tems ne *Idy. 14.* voudroit pas avoir pensé à les écrire. Théocrîte le moins licentieux des premiers, parlant d'une femme amoureuse, dit qu'elle étoit tellement en feu, qu'on eût pû allumer une *Lib. 1. ad nat.* lampe en l'approchant d'elle. Tertullien pour bien décrire la jalousie de quelques hommes, assure, qu'il en savoit plusieurs, qui jettoient des soupirs, s'ils voioient seulement entrer un Rat dans la chambre de leurs femmes. Et Saint Jean même n'a-t-il pas fini son Evangile par des termes, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, quand il dit;

Que si tout ce que nôtre Seigneur a fait, étoit couché par écrit, tout le monde n'en pourroit pas contenir les livres? Cela se doit entendre, disent S. Augustin & S. Thomas, non pas de la capacité du lieu, mais de la capacité des hommes, comme s'il avoit prononcé, que tout ce qu'il y en a au Monde ne pourroient pas comprendre la grandeur des actions de Jesus Christ. *Hos libros non spatium locorum credendum est mundum capere non posse, sed capacitate legentium comprehendere fortasse non possent.* Il ne faut donc pas condamner indifféremment toute sorte d'Hyperboles. J'apprens, qu'il se trouve encore des Esprits si difficiles, que les plus belles comparaisons les choquent. Vous savés, que la comparaison est de toutes les Figures celle que les Anciens ont le plus volontiers employée. Et pour montrer l'état qu'ils en faisoient, il ne faut que voir, comme Hesiodé, s'il est le véritable Auteur du Bouclier d'Hercule, voulant décrire le combat de cet Héros contre Cycnus, use de quatre similitudes différentes, qu'il met l'une après l'autre sans interruption. Enfin les pensées, même les plus nettes, & les plus relevées ne sont pas jugées quelquefois tolerables, quand on les considère d'un certain côté. En voici un

exemple très notable: Hegesias fait cette remarque, qu'au même jour qu'Alexandre nâquit, le Temple de Diane avoit été brûlé, ajouta, que sans doute cette Déesse étoit alors absente, & empêchée aux couches d'Olympias. Plutarque dans la vie de ce Prince trouve la rencontre d'Hegesias si froide, qu'elle pourroit, dit-il, éteindre toute seule un si grand embrasement. Cicéron tout au contraire la nomme gentille au second livre de la Nature des Dieux, où il l'attribue à Timée, & en fait cas, comme d'une des belles imaginations de cet Historien. Qui doute, que les différens Génies de ces deux grands hommes, Cicéron & Plutarque, ne leur aient fait faire de si divers jugemens? Ne nous étonnons donc pas de la variété des opinions touchant l'art de bien dire, puisque toutes les parties, qui le composent, sont sujettes à être prises en tant de façons. L'Ane de l'Apologue qui trouva le chant du Coucou préférable à celui du Rossignol, à cause que celui du premier n'étoit pas si obscur ni si inégal, nous apprend, qu'il n'appartient pas à tout le monde de dire son avis de l'Eloquence. C'est pourquoi je vous prie de ne me pas croire si téméraire, que je voulusse rien prononcer déterminément & com-

me en dernier ressort. Il me suffit de vous expliquer privément mes sentimens particuliers, que je suis toujours prêt de quitter à la premiere connoissance, qui me viendra de ce qui leur doit être préféré. Attendant cela je me tiens ferme aux leçons, que ces grands Orateurs Grecs & Romains nous ont laissées. Je vois qu'ils mettent tous l'Eloquence infiniment au dessus de la Grammaire, & qu'ils maltraitent même assez souvent cette derniere. Cela me fait croire, qu'on ne sauroit donner à la premiere trop d'honnête liberté, & qu'elle n'a peut-être rien qui lui soit plus contraire que cette multitude infinie de nouvelles regles Grammaticales, dont il me semble qu'on la veut injustement opprimer.





D'UN
HOMME QUI REPONDOIT,
ETANT ENDORMI, EN
TOUTES LANGUES OÙ
ON L'INTERROGEOIT,
QUOIQ'IL NE LES
SCÛT PAS.

LETTRE LXI.

MONSIEUR,

Puisque vous voulés être informé du fait, dont l'on vous a dit quelque chose touchant cet homme, qui parloit toute sorte de Langues en dormant, & que vous desirés même de savoir ce que j'en pense; il faut que je rende cette lettre beaucoup plus longue, que je n'ai accoûtumé de les faire, & que vous vous résolviés à la peine de lire ce que vous m'aurez obligé d'écrire avec assez de fatigue.

La Cour étant à Compiègne cet Eté dernier, & le Roi prenant son divertissement l'après-dinée sur cette agréable terrasse du Château, où étoit aussi Monsieur, Frere unique de sa Majesté, je me trouvai avec Monsieur de Guitaut dans un de leurs appartemens, d'où nous les considérions, & où entre autres propos il me tint celui-ci: Qu'il avoit vû, lors qu'il commandoit dans Brouage, un nommé le Fevre, de la ville de Rouën, qui non seulement parloit en dormant, & répondoit comme beaucoup d'autres sans s'éveiller, étant interrogé, mais qui le faisoit même en toutes Langues, encore qu'il ne scût bien que la Françoise, & un peu de l'Espagnole & de l'Italienne. Cela m'obligea à tirer de lui le plus de circonstances, que je pûs, d'une chose, qui me sembloit très digne de considération. Et parce que j'appris de son discours, que ce le Fevre étoit venu à Brouage sur un vaisseau, où étoit aussi Monsieur de la Hoguette, que vous & moi connoissons fort bien, je ne fus pas plutôt arrivé à Paris, que je donnai un mémoire pour lui être envoyé, à Messieurs du Puy, qui sont dans le commerce ordinaire de lettres avec lui, afin de recevoir encore quelque lumière de ce côté là. En effet il leur

récrivit par deux fois sur ce sujet. Et d'autant qu'il confirmoit tout ce que m'avoit dit Monsieur de Guitaut, avec quelques particularités qu'il importe de savoir, je les vous dois rapporter, il me semble, avant que de passer outre.

Monsieur de la Hoguette assure ces Messieurs, qu'ayant couché long-tems sur un même matelas en mer avec le Sieur le Fevre, il se souvient d'avoir fait plus de vint fois l'expérience, lors qu'il dormoit, de ses réponses en diverses langues, qu'il ne savoit point.

Que pour le mettre en beau train, il falloit lui faire faire débauche avec de l'hypocras ou du vin brûlé, parce qu'après cela il n'avoit pas plutôt la tête sur le chevet, qu'il commençoit à parler seul en propos ordinaires, & puis répondoit en tout langage, où il étoit interrogé, quoique souvent il n'y eût ni ordre, ni suite, ni sens, en ses discours.

Qu'une fois devant plus de vint-cinq personnes venues exprès pour l'entendre, un nommé Lambel, lui parlant Canadien, il lui répondit en Canadien: Qu'un autre Sieur de la Brosse, Secrétaire du Chevalier de Saint Luc, lui parlant Anglois, il répondit en Anglois: Que Monsieur de Guitaut lui aiant prononcé ces seules paroles qu'il avoit lûes

dans Thevet, *Paraousti Satouriona*, qui sont le nom d'un Roi de la Floride, il se mit à parler d'une sorte, qui fit dire à un marinier présent, qu'il parloit le langage des Topinamboux. Et que lui la Hoguette s'étant avisé de lui dire ces autres paroles Grecques de nôtre Oraison Dominicale, *ἀγίασθητω τὸ ὄνομα σου*, *agiastito to onoma sou*, il repartit en un certain baragouin, dont la cadence sembloit être Grecque.

Qu'une autrefois il fit aussi en dormant l'horoscope d'un Capitaine de mer, qui n'étoit pas de ses amis. Il prononça même, qu'il avoit le *Caput Algol* en ascendant, & qu'il mourroit de mort violente, comme en effet il fut tué depuis en duel.

Enfin que Monsieur de Guitaut l'entendit chanter une autre fois encore, les trois parties d'un Balet, qui avoit été dansé chez lui, s'écriant à la troisième: Monsieur Titelouse, voici de la Chromatique: ce Titelouse étoit un excellent Musicien de Rouën, qu'il connoissoit.

Car il ne faut pas ignorer, que lui le Fevre avoit les premiers élémens de mille belles connoissances, mais imparfaitement & avec confusion. Il savoit la Musique, jouïoit du Luth, étoit Empirique, & avoit quelque le-

gere notion de toutes les parties des Mathématiques, mêmes de la Judiciaire. Mais il craionnoit aussi bien qu'autrefois du Moustier (*), c'est à dire en perfection, & l'on ne voioit point d'homme, qui écrivit mieux que lui. Joignés à cela qu'il avoit deux freres fort galans hommes, & que leur maison étoit d'un fort grand abord à quantité d'honnêtes gens, de qui il avoit retenu beaucoup de choses.

Et certes toutes ces différentes notions lui avoient rempli l'esprit de tant d'images confuses, qu'en veillant, & étant en conversation, il avoit la physionomie d'un homme, qui dormoit, & qui en étoit assoupi: Au lieu de quoi, & par un effet tout contraire, étant endormi, il paroissoit être éveillé.

J'ajoute pour dernière circonstance de la lettre de Monsieur de la Hoguette, que feu Monsieur de Cominges, frere de Monsieur de Guitaut, & celui, que vous m'avez souvent ouï tenir pour le Gentilhomme de son tems, qui avoit le plus d'éloquence naturelle, aiant demandé au même le Fevre endormi, qui étoit le meilleur de ses amis? il répondit que c'étoit Monsieur de la Hoguette.

(*) Peintre françois, qui faisoit des Portraits en crayon.

Sur quoi Monsieur de Cominges lui repliquant, qu'il étoit fort abusé, & que ce la Hoguette lui rendoit tous les jours de mauvais offices auprès de Monsieur de Saint Luc: Il jura le nom de Dieu contre son ordinaire, se levant en son seant, & proferant ces mêmes termes, Qui que vous soies, vous avés menti, la Hoguette est homme d'honneur, je m'en vai vous attendre à la Pierre; c'étoit un lieu où les soldats avoient accoûtumé d'aller se battre.

Mais je ne dois pas aussi oublier ce que je tiens particulièrement de Monsieur de Guittaut, que toutes les fois qu'on avoit fait ainsi parler le Sieur le Fevre, il avoit le lendemain un grand mal de tête, dont il se plaignoit fort, protestant qu'on avoit tort de lui causer cette disgrâce, car il reconnoissoit par sa douleur de tête, quand on avoit pris plaisir autour de lui, durant qu'il dormoit.

Voilà le thème sur lequel vous voulés que je vous entretienne, & qui m'oblige d'abord à vous dire, qu'on le peut traiter en deux façons fort différentes; l'une en termes de pure Physique, qui se donne toute la liberté qu'ont euë les premiers Philosophes Grecs & Latins, & l'autre en termes de Théologie Chrétienne, qui se renferme dans les bornes

raisonnables, que la Foi nous prescrit. Car non seulement celle-ci nous fait connoître un commencement & une Création du Monde, elle nous apprend de plus, qu'un premier homme, de qui tous les autres tirent leur origine, imposa le nom à toutes choses par le moien d'une science infuse: Et que depuis lui jusqu'au tems de ce téméraire & prodigieux bâtiment de la Tour de Babel, il ne se parloit qu'un seul langage par toute la Terre, *Terra erat unius labii*; la diversité des Langues n'ayant été introduite au Monde, que pour punir l'attentat d'une si insolente architecture. Ce sont des vérités révélées, qui nous obligent à nous départir de beaucoup de raisonnemens; qu'on pourroit fonder ici sur l'ancienne Philosophie. Touchons-en quelque chose néanmoins, tant pour les reconnoître aucunement, que pour nous servir de ce qu'ils ont qui peut compatir avec nôtre créance.

*Lib. 10.
noct. Att.
c. 4.*

C'est une question célèbre, il y a long-tems, dans l'Ecole, au rapport d'Aulu-Gelle, si les noms, qui composent les Langues, & qui sont, disent les Philosophes, des instrumens propres à nous faire discerner la substance des choses, leur ont été imposés par un pur instinct de Nature, ou s'ils dépendent

de la fantaisie des hommes, qui en aient convenu pour signifier ce qu'ils nous représentent; *Φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θεσει, an nomina naturalia; an arbitraria, positiva & ex instituto.* En effet c'est le sujet d'un des Dialogues de Platon, où Cratyle, qui lui a donné le titre, soutient, que l'imposition des noms s'est faite naturellement, aiant en cela Pythagore & Epicure pour auteurs de son opinion, dont le premier considéroit la Nature dans cette action, douée d'une souveraine sagesse, *summæ sapientiæ Pythagoræ visum est omnibus rebus imposuisse nomina*, dit Cicéron au premier livre de ses Tusculanes. Dans le même Dialogue de Platon, Hermogene contredit Cratyle, & veut, que le seul consentement des hommes ait été cause, que les noms soient demeurés aux choses tels qu'elles les ont; en quoi il a été suivi par Aristote, *Lib. 2^e* pour ne rien dire de Democrite, qui prou- *Interpr.* voit le même sentiment par les homonymies, polyonymies, & heteronymies, où l'on ne voit rien de cette suprême sagesse de la Nature. Mais Socrate au même lieu, comme un facile & agréable médiateur, trouve bon, que quelques noms soient naturels, pourvu qu'on tombe d'accord, qu'il y en a beaucoup d'autres, qui viennent du ca-

price des hommes, qui les ont imposés; comme bon leur a semblé. Et il trouve des marques de cela dans la plus ancienne & la plus philosophique de toutes les Poésies, où les Dieux nomment Xanthus le même fleuve, que les hommes appelloient Scamandre; où l'oiseau Chalcis des premiers, est le Cyminde des derniers, & où le Géant, qui portoit le nom de Briarée au Ciel, n'avoit que celui d'Ægeon en terre.

Or déjà toutes ces opinions n'ont rien de formellement contraire au texte de la Genèse, sur lequel on peut dire, qu'Adam, donnant les noms à toutes choses, se laissoit conduire à la Nature, qui agissoit divinement en lui, comme n'ayant point encore été corrompue par le péché, & qui lui pouvoit faire prononcer *tu*, & *vos* en poussant les levres & l'halaine comme pour désigner ce qui est au dehors, de même que *ego*, & *nos*, en les retirant en dedans selon l'observation de Nigidius au même lieu d'Aulu-Gelle, dont nous avons déjà cité quelque chose. Car puisque les termes, qui ont la même signification que ceux-là, soit Grecs, soit François, soit des autres Langues, qui nous sont connues, obligent aux mêmes mouvemens de la bouche, & des autres organes, qui servent

servent à l'articulation de ces paroles, il y a sujet de croire, que cela se pouvoit trouver encore de la sorte au premier de tous les idiomes, que parloit Adam. Ainsi le sentiment de Cratyle trouve ici son compte, aussi bien que celui d'Hermogene, puisque nôtre premier Pere & ses successeurs ont nommé à leur fantaisie tout ce qui vint à leur connoissance. Ce qui rend encore probable la troisième pensée de Socrate, qui n'est rien qu'un accommodement des deux premières, qu'elle présuppose véritables en partie.

Il n'en est pas de même de ce que s'est imaginé Diodore Sicilien au premier livre de sa Bibliothèque. Il dit, que les hommes au commencement n'avoient qu'une voix confuse & qui ne signifioit rien: mais qu'elle devint enfin distincte ou articulée, & même significative par le moyen des signes qui accompagnoient la parole de ces premiers hommes, en montrant la chose, dont ils parloient, qui reçût par un commun consentement le nom, qui lui étoit ainsi donné. Mais d'autant que les influences du Ciel faisoient produire à la Terre des hommes dans toute son étendue, qui usoient de sons différens pour designer leurs objets, aiant des mouvemens intérieurs, dissemblables selon

les climats, où ils naïssent, il arriva, qu'ils s'exprimèrent diversement, à cause des lieux de contraire position & de différent temperament, qu'ils habitoient. Et c'est de là, que ceux de cette opinion veulent, que soient venuës tant de Langues, qui n'ont rien de commun les unes avec les autres, & tant d'Idiomes, diversifiés par les peuples, séparés de demeure, aussi bien que d'inclination & de naturel. Cependant que peut-on dire de plus opposé aux livres de Moïse, que tout ce discours, qui battroit en ruine, s'il avoit quelque solidité, la Tour de Babel & ce qui en dépend? Aussi doit-il être rejeté comme offensant la Foi, à laquelle il n'y a point de raisonnement humain, qui ne doive céder.

Pour venir maintenant au fait particulier de ce le Fevre, qui parloit en dormant toute sorte de langues, ne pourroit-on pas dire dans le sentiment de Pythagore & de Cratyle, que puisqu'elles sont naturelles, l'esprit humain se peut trouver dans une si parfaite disposition, que par le même instinct, qui les a produites, il en aura quelque usage & quelque connoissance, dans les termes mêmes de nôtre Religion. Car l'imperfection du péché originel n'a pas ruiné de telle sorte

nôtre nature, qu'elle ne paroisse souvent toute divine, &, comme Aristote la nomme en plus d'un lieu, Démoniaque. Aussi voions nous, que le Médecin Huarte a soutenu dans son Examen des Esprits, qu'il s'est trouvé des hommes d'un temperament de cerveau tel, qu'ils ont parlé Latin, sans l'avoir jamais appris. Et il prétend que ce même temperament a formé la parole à quelques enfans presque en sortant du ventre de leur mere, selon que le même Aristote le rapporte au Problème vint-septième de la section onzième. Mais ce grand pouvoir de la Nature ne se reconnoit jamais visiblement, que quand nôtre ame presque séparée de la matiere, d'où lui vient cette tache originelle, opere sans le ministere des Sens, comme il lui arrive quand elle tombe en extase; ou que dans un sommeil extraordinaire l'imagination demeure libre, & fait des operations, qui passent pour miraculeuses. La Fureur même, qui est un autre transport de nôtre raison hors de son assiette ordinaire, cause des actions d'esprit, qui paroissent sup-naturelles. Un Citoyen de Syracuse nommé Marac, qui se méloit de faire des vers, n'en faisoit jamais d'excellens, dit encore Aristote, que quand il étoit dans l'accès d'une demen-

ce ou folie, qui le prenoit souvent; & chacun fait, que la fureur Poétique passe pour une grande Vertu. La Divination est nommée *μαντιη* des Grecs, comme étant fort voisine de la manie ou fureur. Les fièvres chaudes font parler ceux, qu'elles travaillent, des langages inconnus. Pomponace nous apprend, que la femme d'un Savetier de Mantouë fut guerie par un Médecin, d'une maladie mélancolique, qui la faisoit parler diverses langues. Un Continueur des diverses Leçons de Pierre Messie garantit l'exemple d'une femme Limosine, que la fièvre ardente fit discourir trois jours entiers en bon François, qui lui étoit entièrement inconnu. Il veut que Fernel ait écrit avoir vû un Page du Roi Henri Second, ignorant jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, qui néanmoins parloit bon Grec dans une Phrénésie dont il étoit travaillé. Fernel pourtant a bien fait mention au seizième chapitre de son second livre *de abditis rerum causis*, d'un Gentil-homme possédé, à qui le mauvais Demon donna l'usage de la langue Grecque; mais cela ne fait rien à nôtre propos, & je ne crois pas, qu'on lise dans aucun de ses Traités, ce que ce Continueur lui attribue. Repetons plutôt, que la seule alteration d'esprit a quel-

*Lib. de
Incant.
c. 10.*

quelques fois enseigné le Latin à des personnes, qui ne l'avoient jamais étudié, si nous en croions cet Huarte que nous venons de citer. Erasme veut aussi dans son Panegyrique de la Médecine, qu'un homme de la ville de Spolète devenu maniaque, ait parlé fort bon Alleman, sans aucune instruction précédente; avec cette particularité, qu'il n'entendit plus la même langue, aussitôt qu'il fut guéri. Et nous voions dans Saint Luc, que ceux, qui se mocquoient des Apôtres que le Saint Esprit venoit de gratifier du don des Langues, dirent qu'ils étoient hors de sens, pour avoir pris du vin par excès. Tant il est vrai, que tout ce qui met aucunement nôtre ame hors de son lieu, qui la détache à ce qu'il semble, & qui lui fait faire des faillies violentes, a toujours été tenu capable de lui apprendre en un instant des idiomes nouveaux, & de la faire parler des langues qu'elle n'a point apprises.

Que le sommeil délie l'ame des sens, qu'il la purifie, & la fasse agir d'une façon du tout extraordinaire, mille exemples le prouvent de songes tenus pour divins, & d'une infinité de remedes que la Médecine confesse lui avoir été revelés en dormant. Cardan reconnoit dans son traité de l'Immortalité de l'ame,

pag. 230. qu'il doit beaucoup de démonstrations Géométriques aux raisonnemens de son esprit lors qu'il étoit endormi, parce qu'au tems qu'il composoit les livres de sa nouvelle Géométrie, il venoit à bout en dormant, de ce qu'il n'eût osé se promettre de lui étant éveillé. Et je vous puis assurer qu'il m'est arrivé, aussi bien qu'à beaucoup d'autres, d'avoir eu des pensées dans le plus profond sommeil, dont je demeurois étonné en m'éveillant, & que quand j'ai pû me souvenir des termes où je les avois mises, soit en vers, soit en prose, j'ai admiré l'avantage, qu'avoit pris la partie supérieure durant l'assoupissement de l'autre. Mais il ne faut pas trouver étrange, que l'esprit agisse alors bien plus noblement en lui-même, puisqu'aux choses mêmes, où il se sert durant ce tems-là du ministère des sens & de la matière, il ne laisse pas d'y opérer quelquefois presque miraculeusement. Vous savés ce qu'on assure de ceux qui cheminent de nuit tout endormis, & que les Latins ont nommés pour cela *noctambulones*. Le Philosophe Theon étoit de ce nombre là, si nous en croions Diogene Laërce, qui dit encore dans la vie de Pyrrhon, qu'un serviteur de Pericles montoit même sur le toit des maisons sans s'éveiller. Le

Médecin Galien témoigne, qu'il est souvent allé à pied par la longueur d'un stade dans un profond sommeil. Et l'on a écrit, qu'une personne, qui ne savoit pas faire la moindre brassée dans l'eau étant éveillée, passoit toutes les nuits une riviere à nâge en dormant. C'est donc une chose rare à la vérité, mais non pas impossible ni surnaturelle, que l'ame s'exerce bien mieux alors, soit en elle-même avec la parole & le raisonnement, soit en se servant plus expressement des organes corporels, comme tant d'exemples le prouvent évidemment.

Je veux m'abstenir des raisons, qui se pourroient tirer de la Philosophie d'Avicenne, selon laquelle l'entendement humain se trouve quelquefois disposé de telle sorte, lors qu'il s'éleve au dessus de la matiere, que toutes choses lui sont possibles. Dans la doctrine de cet Arabe, nôtre ame peut alors commander aux vents, exciter soit des pluies, soit des grêles, & par la force de son imagination, agir non seulement sur le corps, qu'elle informe, ce qui est ordinaire, mais même sur d'autres, avec tant d'effet, qu'elle oblige un chameau à s'arrêter tout court & à tomber contre terre. Ne veut-il pas encore que l'homme participe tellement de toutes les

vertus des corps superieurs & inferieurs, qu'il les égale tous par puissance? Il le rend capable, non seulement d'agir comme les Intelligences pures, mais de posseder même quelquefois les plus rares propriétés des pierres, des plantes, & des animaux. Et n'a-t-on pas écrit des Arabes & de quelques Indiens, qu'en mangeant le cœur ou le foie d'un dragon, ils entendoient le jargon de tous les animaux? Philostrato aiant donné cette merveilleuse connoissance à son Apollonius, qui interprétoit à ses disciples les ramages différens des oiseaux. Certes il semble, qu'il y ait moins de chemin à faire pour parvenir à la connoissance de toutes les langues des hommes, que pour arriver à celle de tant de différentes especes d'animaux. Et d'ailleurs, si le cœur de dragon a la propriété que Philostrato lui donne, l'esprit de l'homme, selon Avicenne, la possède encore par puissance, & par acte, lors qu'il est dans une disposition, qui l'exemte des loix ordinaires de la matiere. Or il n'y a point de tems, où l'ame paroisse telle, & si separée du corps à l'égard de quelques-unes de ses facultés, que pendant le sommeil, qui a fait attribuer la divinité aux songes, & qui pouvoit donner au Sieur le Fevre, selon cette Philosophie des

*Phi. l. 1.
 c. 4. l. 2.
 c. 3. & l.
 4. c. 1.*

Arabes que je goute fort peu, la faculté rare & prodigieuse, d'entendre & de parler toutes les langues, dans lesquelles on l'interrogeoit.

Je ne veux pas non plus avoir recours ici à la possession des mauvais Demons, diffamant la réputation d'un homme, qui n'a jamais été soupçonné de ce desastre. Car encore qu'entre les signes évidens, que l'Eglise donne pour reconnoître ceux, qui sont véritablement possédés elle mette celui de parler des langues, qu'ils n'ont point apprises; ce n'est pas à dire pourtant, que ce seul témoignage, & cette seule marque suffise, pour conclure avec certitude une véritable possession. Quelle apparence y a-t-il, que le Diable, qui n'entre aux corps des hommes que pour leur nuire, & pour les tourmenter, le fit seulement lors qu'ils dorment, & qu'ils sont par consequent dans un état, où ils ne peuvent mériter ni démeriter? Jamais on n'a ouï parler d'une chose semblable, ni d'une possession qui ne fût que purement nocturne. L'Histoire Ecclesiastique ni la Paienne, n'ont rien de tel dans leurs observations touchant les Energumenes. Et il faut remarquer ici, que la bonne vie de ce le Fevre, & le témoignage que rendent de

La probité tous ceux, qui l'ont connu, nous doivent empêcher de rien soupçonner de tel.

Je dirois plutôt, que son temperament, qui paroît dans nôtre Thème fort mélancolique, lui pouvoit donner même durant le sommeil des notions extraordinaires, & telles que les ont eues les Sibylles des Anciens, & les personnes lymphatiques. Car nous

*Sect. 30.
qu. 1.* lisons dans les Problemes d'Aristote, que toutes ces Pythonisses, & tous ces Enthouïastes, n'étoient transportés que d'une humeur mélancolique, qui leur donnoit des prévisions de l'avenir, & des connoissances de plusieurs langues. C'est ce qui a fait nommer à quelques-uns la mélancolie le bain du Diable. Mais quoique l'opinion commune portât, que Jupiter & Apollon parloient par la bouche de ces Sibylles; ceux de la profession d'Aristote en pensoient bien autrement, laissant au peuple les sentimens qu'il n'étoit pas permis de contredire. Tant y a que tous les grands Esprits, qui ont pour la plupart été mélancoliques, ont eu je ne sai quoi d'extraordinaire; ce qui fait soutenir au

*D. de nat. Stoïcien Balbus dans Cicéron, qu'ils ont tous
Dior.* été touchés de l'esprit de Dieu, *nemo vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit.*

Mais certes j'ai bien plus d'inclination à croire ici, que les notions des langues & des sciences qu'avoit apprises le Sieur le Fevre, tant par l'étude que par l'abord des étrangers & des hommes savans chez lui, dans une ville telle que Roüen, fournissoit à son imagination émue par l'humeur mélancolique, tous ces termes de langues étrangères, qui sortoient confusément de sa bouche, quand on les provoquoit en le questionnant, comme l'Ambre attire la paille, seulement quand il est échauffé en le frottant. Car on ne dit point, qu'il parlât ces langues en rêvant, que quand il les avoit entendues dans les interrogations qu'on lui faisoit. Et c'est alors, que par une certaine sympathie, & par une vertu presque magnétique ou aimantée il expecto-roit des paroles de même nature, dont il trouvoit le magasin dans sa mémoire. Ainsi voit-on sur les instrumens de Musique, qu'une corde couchée en ébranle une autre, qui est à l'unisson sans qu'on la frappe, & que par exemple en tirant le son de la quatrième d'un Luth, la septième est émue, ou la dixième si l'on en fait autant à la cinquième; quoique les autres cordes, qui sont plus proches, & entre-deux, demeurent immobiles, ne ressentant pas l'effort sympathique de

cet unisson. Les demandes, qu'on proposoit à nôtre le Fevre en langue Grecque, Latine, Angloise, ou Canadienne, émbuvoient de même les especes semblables qui lui étoient demeurées dans l'esprit, des conférences avec les Etrangers, ou de la lecture des livres; & les paroles conformes à celles dont son oreille étoit battuë en dormant, partoient de sa bouche, comme pour venir au devant d'un ton ami, & qui leur étoit naturel. Aussi n'y a-t-il rien de plus reçu dans la Physique que cet Axiome, *simile fertur ad simile*, tout se porte vers ce qui lui est conforme; d'où nous avons dit dans la Morale, que chacun recherche son semblable. Diverses Plantes attirent d'une même terre chacune le suo qui lui est propre, laissant ce qui est étranger; La Vigne prend pour elle ce qu'il y a de doux; le Lupin la partie nitreuse; & la Coloquinte, qui est le concombre sauvage, ce qui reste d'amer. La Rhubarbe va chercher dans nos corps l'humour jaune & bilieuse qui la suit, & qui sort avec elle, provoquée par cette ressemblance; comme d'autres purgatifs agissent sur le reste de nos humeurs, avec lesquelles ils ont de la convenance. C'est pour cela qu'on defend d'exposer du rouge aux yeux de ceux, qui crachent du sang,

parce que cette couleur l'incite à sortir. Et c'est pourquoi encore il nous prend presque toujours envie de nous étendre, & de bâiller, lors que nous appercevons quelqu'un, qui est dans cette action. Nous compatissons par la même raison à ceux qui souffrent. Il nous prend envie d'uriner quand les autres pissent. Et il ne m'arrive guères de laver mes mains, que l'eau qui tombe dessus ne me sollicite, en dépit que j'en aie, d'en aller verser d'autre, pour peu qu'il m'en reste dans la vessie. Bref les choses même inanimées recherchent leurs semblables, & s'allient par cet instinct naturel avec leurs pareilles; Ce que les grains de différentes especes dans un crible, & les pierres de diverses grandeurs au bord de la Mer, font reconnoître manifestement. Plusieurs même fondent sur cette sympathie les mouvemens violens de la Mer pendant la pleine Lune, l'humidité de cet Astre, qui a le plus d'action alors, aiant le pouvoir d'élever les eaux & de les attirer quasi vers elle, ce qui rend bien plus grand leur flux & reflux. Il n'est donc pas difficile à concevoir dans cette Philosophie, comme quoi des paroles d'une certaine langue ou idiome, qui frapient l'ouïe de cet homme, disposé comme nous l'avons dit, & d'une

imagination vive, telle qu'étoit la sienne, en attiroient de même nature à l'exclusion de celles d'un autre ton ou jargon. Mais il faut observer, qu'elles sortoient avec la confusion, qui accompagne toujours les rêveries de la nuit, & avec un bouleversement d'especes dans sa mémoire, qui lui causoit ces grandes douleurs de tête, dont il se plaignoit le lendemain. Peut-être même prononçoit-il beaucoup de choses, qui ne signifioient rien, & qui ne ressembloient que par la cadence, & le son, aux langues dont il ne savoit que fort peu de termes. Combien voions-nous de personnes, qui contrefont le langage des Suisses ou des Hollandois sans y rien connoître? J'ai vû le dernier Baïf, qui représentoit si bien un Ecoissois en gestes & en paroles, qu'on eût juré, qu'il étoit originaire d'Edimbourg, bien qu'il n'entendit pas le moindre mot de ce país là. Que s'il n'arrive pas à tous ceux, qui savent beaucoup de langues, de s'en servir en dormant, aussi ne dorment-ils pas tous également: aussi ne font-ils pas tous de mêmes songes; aussi n'ont-ils pas tous l'imagination d'un pareil temperament. Il se trouve des personnes, qui ne rêvent jamais. Les peuples Atlantes parmi les Anciens avoient des songes tout

autres que le reste des hommes, si Pline en doit être crû. Et ceux de la Nouvelle France se vantent, que les leurs sont toujours véritables. Ce n'est donc pas merveille, si un homme d'entre nous a possédé quelque chose de particulier en ceci.

C'est tout ce que vous aurés de moi sur un sujet, où m'obligeant d'opiner, vous avés dû croire, que je le ferois à ma mode, c'est à dire douteusement, & sans user d'aucune affirmation dogmatique. La Sceptique Chrétienne me donne des défiances de tout ce qui se propose en Physique, & tant s'en faut, que j'y veuille passer pour un grand Maître es Arts, que rien ne me paroît plus vain que ce titre, quand je considère, qu'à peine se trouve-t-il un homme, qu'on puisse justement nommer Maître en une seule profession. La mienne est de tâcher à m'instruire, en proposant mes doutes & non pas mes résolutions. Vous savés que l'inscription du Temple consacré au Dieu de la Science étoit toute Sceptique, puisque cet *ei* ou ce *si*, qu'on y lisoit, est une particule qui nourrit nos défiances, qui marque nôtre incertitude, & qui ne conclut jamais avec détermination. C'étoit sans doute pour nous apprendre, que rien ne peut-être plus agréable au Ciel de la

part des hommes, que leurs doutes Philosophiques, leur ignorance raisonnée, & leur modestie à ne rien décider de ce que l'esprit humain a droit de contester. En effet y a-t-il chose aucune si apparemment fausse, qu'on ne puisse revêtir de quelque vraisemblance?

Lib. 4.
Sympos.
1^{re} 5.

Je viens de considérer avec horreur un lieu de Plutarque rempli de blasphème, où il s'est imaginé avoir bien démontré, que toute la Religion des Juifs n'étoit rien que des Bacchantales. Avoüons-le franchement, il n'y a que les vérités révélées, comme sont celles de nôtre croiance, qui doivent captiver nôtre esprit, & que nous devons embrasser inébranlablement. Tout le reste est sujet à tromperie; & nôtre raison ajoutant à l'erreur des sens, sur lesquels elle se fonde, sa mauvaise façon de discourir & de tirer des conséquences, ne nous peut rien donner de bien constant. Mais puisque j'ai touché ce mot de l'infidélité & du mauvais rapport de nos sens, qui composent les principaux moyens de l'Epoque, permettez-moi, que je vous recite en riant, ce que je lus de même dernièrement dans le second des livres que Petrarque a faits touchant les remèdes contre l'une & l'autre fortune. Il assure, qu'un homme de son tems ne pouvant souffrir le
chant

Cap. 50.

chant des Rossignols, se levoit la nuit pour les chasser avec des gaules & des pierres. Il dit, qu'il faisoit mêmes arracher les arbres où se retiroient ces aimables oiseaux, pour les éloigner de sa demeure. Et ce qui est encore plus extravagant, & plus digne de considération, ce même homme, dit Petrarque, ne trouvoit point de Musique si agréable que le chant des Grenouilles, qu'il entendoit avec grand plaisir au bord d'un Etang où il s'étoit logé. En vérité cet exemple de la bizarrerie de nos sens, & de la diversité de nos sentimens, dont nous sommes tous également jaloux & idolâtres, est trop illustre pour n'en pas orner nôtre Sceptique; & je crois même, que je ne puis finir cette lettre par un plus bel endroit. Il faut pourtant que j'y ajoute qu'en des sujets pareils à celui qui nous vient d'entretenir, nous n'avouions pas assez ingenuement nôtre foiblesse. Nous voulons paroître savans par tout, & nous maintiendrions, s'il nous étoit possible, que la Nature n'a point de plus grande étendue en ses effets, qu'est celle de nôtre petite connoissance. O que le Genie de Socrate étoit bien différent de celui, qui nous possède! Il le détournoit seulement, disent tous les Anciens, & jamais ne l'incitoit à rien en-

treprendre; c'est à dire, qu'il lui donnoit assez de mouvemens & de lumieres pour nier à propos, mais que jamais il ne lui inspiroit la hardiesse d'assurer ses pensées, ni d'établir ses opinions avec trop d'affirmation. Aussi dit-on que ce même Genie étoit Saturnien, & non pas Martial, ce qui signifie, qu'il portoit véritablement Socrate à la contemplation des choses, sans pourtant les lui faire defendre avec cette contestation & cette opiniâreté, qui accompagne toujours les Dogmatiques.



DE LA MEDITATION.

L E T T R E L X I I .

M O N S I E U R ,

Vous ne me reprocheriez ~~pas~~ ce que vous m'avez ouï dire assez souvent en faveur de la vie contemplative, si vous saviés de quelle façon, lors que j'y pensois le moins, je me suis vû comme transporté dans celle, qui lui est opposée. En effet, me trouvant dans la pleine quiétude d'une

vie privée, & m'y promenant, s'il faut ainsi dire, le long du rivage, un coup de Mer, avec un vent inespéré, m'ont jetté tout à coup au milieu de la Cour; de la même sorte que des tourbillons portent assez souvent jusqu'en haute mer ce qui goûtoit sur les bords le repos de la terre ferme. Mais ne croiés pas, que pour cela j'aie renoncé à toute sorte de contemplation, ni que je perde jamais le goût de ces retraites Philosophiques, ou de ces entretiens solitaires, qui composent la plus belle partie de nôtre vie. Outre que ceux, qui s'y plaisent, & qui savent l'art de s'y entretenir, trouvent la solitude par tout, & leur tranquillité au milieu des plus grandes agitations. Je ne perds pas l'esperance de regagner un jour le port, & d'aller retrouver, comme Platon, l'agréable loisir de l'Academie, après avoir passé quelque tems dans une Cour, qui laisse beaucoup plus d'honnête liberté, que celle qu'il quita. Me voici tantôt dans un âge, où je pourrai honnêtement demander la permission de m'aller accoutumer à la solitude du tombeau, & au repos du sepulcre. Car, puisque nôtre vie est une si véritable Comedie, il est juste, qu'après les intrigues, les combats, & les demelés, nous la terminions

par des recreations innocentes & philosophiques, qui donnent bien plus de satisfaction, que toutes les nôces & les dances d'un theatre.

Je ne dis pas ceci pour me plaindre des occupations, où je suis, & qui vous semblent si pénibles. Ce qui se fait volontiers, ne travaille pas beaucoup; outre que souvent, soit le plaisir, soit l'utilité, qui accompagnent ou qui suivent nos operations, surpassent ce qu'elles peuvent avoir de fâcheux. Les voiles d'un vaisseau ont véritablement quelque poids, mais elles ne le chargent pas, tant qu'elles lui servent à le faire aller, & à rendre sa course plus legere. Il en est de même de plusieurs actions, qui paroissent laborieuses, bien qu'elles soient en effet & commodes & utiles à la vie, pour la passer plus avantageusement. C'est par là que je pretens vous pouvoir justifier mon procedé dans l'emploi où je suis. Pour le surplus vous ne sauriés avancer aucune proposition si favorable au repos, que je n'y mette incessamment l'encher, par un surcroit d'estime, que j'y ajoûterai. L'immobilité du premier moteur, me semblera toujours préférable à l'agitation perpetuelle du premier Mobile. Aussi Sparte n'a rien eu de si recommandable

à mon sens, que l'honnête loisir de ses Citoyens. Et je trouve, que l'un d'eux eût raison, de regarder avec admiration un Athénien qu'on venoit de condamner pour son oisiveté, ce qui paroissoit au Spartiate une punition d'avoir vécu en homme d'honneur, & comme nous parlons aujourd'hui, en vrai Gentilhomme. En effet, quand je considère, qu'on tire nôtre mot *aïse*, de l'Italien *agio*, & ce dernier du Latin *otium*, je fais volontiers cette réflexion, que nos Anciens ont toujours crû, qu'il falloit être en repos pour être à son aïse, ou plutôt qu'on n'y pouvoit être sans un parfait loisir. Cela revient à l'opinion de Thales, que la meilleure de toutes les maisons étoit celle, dont le Maître avoit le plus de repos. Mais certes ce repos & ce loisir ne nous doivent pas mettre hors de toute action; & nôtre solitude ne doit pas être sauvage comme celle d'un Sanglier, ni telle que les Anciens nous ont représenté la retraite d'un Timon, qui ne pût souffrir qu'un autre bizarre comme lui se rejouît de ce qu'ils mangeoient seuls, sans lui dire, que sa présence l'empêchoit d'être encore en un meilleur état. Le repos Philosophique n'est ni chagrin ni reprochable pour sa fainéantise honteuse. Quand un

homme d'honneur se separe de la presse, c'est alors qu'il devient beaucoup plus utile à tout le genre humain. Et le plus solitaire des Oiseaux, consacré à Pallas, aiant toujours passé pour le symbole de la prudence, nous apprend, qu'une vie retirée n'est pas à mépriser, puisqu'elle a ses occupations studieuses, & qu'elle cultive mieux, que toute autre, les Arts & les Sciences. C'est ce qui a fait dire à Cicéron, que la solitude étoit la demeure, ou, pour se servir de son mot, l'agréable Province de ceux, qui se plaisent aux Lettres & à l'étude. Mais à la vérité il n'appartient pas à tout le monde d'user comme il faut de cette solitude, ni d'employer utilement deux choses, qu'on y doit soigneusement cultiver, le silence & la méditation.

Ne trouvés pas étrange, que je parle du premier, comme d'une chose nécessaire. Vous savés ce que Pythagore requeroit de ses Ecoliers à cet égard. Numa, plus ancien que lui, quoique plusieurs Ecrivains l'aient nommé Pythagoricien, reveroit, dit Plutarque, entre toutes les Muses celle, qu'il nommoit Tacite, ou Muette. Et vous vous souviendrés, s'il vous plait, de ce que Demosthene repartit à un, qui se vantoit du grand profit, qu'il avoit retiré de son babil,

qu'à son égard, un seul jour de silence lui avoit valu jusqu'à cinq talens. Ajoûtés à cela, que si nous apprenons des hommes à parler, comme disoit un Ancien, les Dieux, c'est à dire les choses divines, nous enseignent à nous taire, *loquendi magistros habemus Homines, tacendi Deos.* Il est certain qu'un Fou ne sauroit se taire; & que si c'est une vertu d'Orateur, de bien discourir, c'est le propre d'un Philosophe, d'observer souvent le silence, & de se contenir dans le port de Sigée, pour employer les termes, dont use gentiment une Courtisane Grecque dans Athenée. Les Médecins considèrent le silence, comme utile à beaucoup de maladies corporelles; mais il peut passer pour une médecine Socratique, bien plus profitable à l'esprit. Or que ne devons-nous point faire pour la santé de cette partie supérieure, s'il s'est trouvé des personnes, qui pour obtenir celle du corps, ont été plusieurs années sans parler. Pline le dit d'un Meccenas Mellius, qui demeura trois ans muet volontaire, afin de remédier à un vomissement de sang, qui lui étoit survenu après une convulsion. En vérité l'on ne sauroit trop estimer le silence, qui outre une infinité d'autres avantages, a celui-là, de rendre beaucoup plus considéra-

bles les paroles de ceux, qui le savent bien pratiquer. Car comme l'excellence & le prix de la Porcelaine, à ce que nous apprenons de plusieurs Relations de l'Inde Orientale, vient d'avoir été long tems cachée en terre, où ce qui la compose a eu le loisir de se raffiner: Il se trouve, je ne sai quoi de semblable dans le silence, quand nous retenons pour un tems de bonnes pensées, que nous ne communiquons qu'en tems & lieu, après les avoir bien ruminées. Et n'est-ce pas la rareté, qui recommande la plupart des choses, & qui nous oblige à faire plus de cas de Soleil en Hyver, où il paroît peu, qu'en Eté, où il nous visite quelquefois plus que nous ne voudrions?

Quant à la seconde chose absolument nécessaire, pour tirer quelque profit de la solitude, que nous avons dit être la Méditation, ce n'est pas sans sujet, qu'on fait prononcer à Periandre que tout dépend d'elle *μελέτη τὸ πᾶν*, *Meditatio totum*. Celui, qui fait l'art de méditer, *artem Meleteticam*, a ce merveilleux avantage, qu'il n'emprunte point d'ailleurs, ni hors de lui, la fin de son opération, & qu'il trouve plus par son moien & par ses regles dans lui même, qu'en tout le reste du monde. Les préceptes de cette

science Angelique font que nôtre esprit, tournant une matiere qu'il se propose en cent façons différentes, lui donne toutes les formes, qu'elle est capable de recevoir, de même qu'un Potier fait ce qu'il veut de la terre argileuse, la remuant à sa fantaisie, selon les loix de son métier. Il en arrive tout au contraire à ceux, qui pour n'avoir jamais exercé avec méthode le discours mental, ne s'être point habitués au raisonnement interieur, & n'avoir jamais accoutumé leur ame à promener un sujet par tous les lieux catégoriques, & par toutes les Topiques qu'enseigne une méditation bien ordonnée, ne produisent rien que d'informe & d'imparfait; comme de certaines femmes, qui n'accouchent que de faux germes, ou n'engendrent que des Monstres. Je sai bien, que vous n'attendés pas de moi, que je vous expose ici tous les Canons d'une Métaphysique, aussi importante, qu'elle est connue de peu de personnes. Je vous dirai seulement, qu'un de ses premiers préceptes, & de la plus grande conséquence, est d'y philosopher toujours de la circonference au centre, rapportant tout ce qui se présente de divers endroits à l'imagination & à la mémoire, au thème choisi, comme à un but, pris dès le commence-

ment de la méditation. Il faut renvoyer tout le reste, qui nous peut détourner l'esprit de ce premier objet, pratiquant en quelque façon cet autre bel art d'oubliance, dont parloit autrefois Themistocle.

Tant y a que vous pouvés reconnoître par tout ce que je viens de vous écrire, que je ne suis pas si ennemi, que vous le présupposés, ni de la vie privée, ni des retraites Philosophiques, ni des solitudes studieuses, où l'on tire profit du silence & de la méditation. Je sai bien, que les Anciens n'accompagnoient les Statuës des Muses de celle du Sommeil, selon l'observation de Pausanias, qu'à cause, que ce Dieu étoit ami, aussi bien qu'elles, du repos, du silence, & des lieux solitaires. Et quand ils ont voulu, que la Nuit, nommée par les Grecs Euphrone, eût été la mere nourrice de la Prudence, j'ai toujours crû que c'étoit pour signifier, que le secret & le silence de cette même nuit, qui nous separe des compagnies, & qui nous met dans une libre possession de nous mêmes, étoit fort propre à nous former le jugement, & à nous faire avoir de saines pensées de toutes choses. Le Temple souterrain de Confus le Dieu des bons conseils, reçoit une même interprétation. Quiconque prendra

ces mythologies de la sorte, ne préférera jamais absolument la vie active à la contemplative, ni les charmes de la Cour aux enthousiasmes de la Philosophie.



DE LA DIVERSITÉ DES SENTIMENS.

LETTRE LXIII.

MONSIEUR,

Vous trouverés moins étrange ces contestations pleines d'animosité, qui causent aujourd'hui de si grands vacarmes par tout, quand vous saurés, que nôtre Siècle produit des hommes, qui n'ont de commun avec les autres, que la figure extérieure, tout le dedans étant d'une conformation différente. Car si la doctrine d'Hippocrate est vraie, que nos mœurs suivent nôtre temperament, & que les fonctions de nôtre ame dependent des organes matériels, ce n'est pas merveille, que des esprits, qui agissent dans

des corps tout à fait difsemblables, aient des sentimens absolument contraires. Je vous dis ceci au sujet d'un miserable, dont on fit ces jours derniers la dissection dans Paris, après y avoir été executé publiquement à cause de ses crimes. Ce n'est pas, qu'il ne me souviene bien, qu'Aristote a dit, en parlant des Monstres au quatrième chapitre du quatrième livre de la Génération des animaux, qu'on a vû quelquefois, comme un prodige, à l'ouverture de quelques bêtes à quatre pieds, que leur Foye, & leur Ratte avoient changé de côté & pris la place l'un de l'autre; ce qu'il répète au dernier chapitre du premier livre des mêmes animaux. Plin a fait encore cette remarque en transcrivant mot pour mot le texte d'Aristote au trente-septième livre de son Histoire naturelle. Mais le corps patibulaire, dont je vous parle, fut bien d'une autre considération, vous pouvant assurer, qu'il rendit l'Ecole Galenique fort étonnée, quand on lui trouva les entrailles disposées de telle sorte, qu'il avoit à droite toutes les parties, qui ont accoutumé d'être à gauche, & non-seulement la Ratte au côté droit, aussi bien que le Foye à l'opposite, mais le Cœur même penchant vers le lieu, d'où il s'éloigne par embas ordinairement,

& l'orifice superieur de l'estomac, avec sa décharge vers les intestins, tout au rebours de leur situation commune. Imaginés-vous presque tout le reste transposé de même, jusqu'à ce que vous aies vû la docte description, que vous en donnera le savant Anatomique M. Riolan; vous ne la pouvés pas recevoir de meilleure main. Je vous dirai cependant, que voilà une des plus surprenantes observations, que la Medécine ait jamais faite, bien qu'elle ne soit pas absolument nouvelle; & qui, pour avoir été ignorée, doit apparemment avoir donné lieu à de grandes bévûes dans cette profession. Combien devons-nous croire, qu'il y a eu de personnes incommodées de douleurs hépatiques, qu'on a traitées comme souffrant de la Ratte, & comme splénétiques, à cause du côté gauche, dont ils se plaignoient? & à combien d'autres cette transposition des parties interieures aura-t-elle été préjudiciable, dans une infinité de maladies, où l'on applique des remedes Topiques, pour agir sur le lieu, où est la douleur? Il ne faut point douter, qu'il ne se soit fait d'étranges *qui pro quo*. Et si nous condançons avec raison dans la Morale ceux, qui prennent de la gauche ce qu'on leur présente de la droite; il

semble que la Nature ait grand sujet de se plaindre ici, d'avoir été traitée de la même façon, par ceux qui sont état de la connoître parfaitement. En effet l'on ne sauroit nier sans s'opiniâtrer contre ce qui est vraisemblable, qu'il n'y ait eu une infinité d'autres hommes, formés au dedans, comme l'étoit celui, dont je vous parle, qui néanmoins ont été médicamentés sur le système du corps humain, tel qu'Hippocrate & Galien l'ont présupposé, c'est à dire, tout différent de ce qu'il a paru dans ce rencontre.

Je laisse à ceux, qui feront exprès des Discours anatomiques sur ce sujet, de considérer, s'il doit être pris pour un simple jeu de la Nature, qui se plaît à la diversité; ou selon les textes que nous avons rapportés d'Aristote pour une production monstrueuse, employant ce mot dans sa plus étendue signification, surquoi je vous renvoie à mon Opuscule des Monstres. Peut-être s'en trouvera-t-il, qui le regarderont comme un notable prodige, propre à nous faire appréhender le bouleversement de toutes choses, qui ne paroît que trop en nos jours dans la plupart des Etats du Monde. Et peut-être que d'autres rapporteront cette merveille à l'émo-

tion de la fantaisie des Meres, qui cause si souvent des effets extraordinaires *dum fortis imaginatio generat casum*. Car si elle est capable de faire, qu'une poule, qui couve à la seule vûe de l'oiseau ennemi, engendre des poulets, qui ont la tête d'un Milan; si elle agit même au dehors, & sur des corps éloignés, selon cette doctrine, qui est celle d'Avicenne, pourquoi cette même imagination ne pourroit-elle pas avoir ici renversé son ouvrage, & changé la place qu'elle a accoutumé de donner à ses parties? Je ne sais pas même, s'ils ne voudront point, que ce soit un événement, produit par le caprice de ceux, qui se portent avec intemperance au fait de la génération. Lucrece l'a remarqué, comme merveilleusement important, quoiqu'il ne lui attribue pas l'effet que nous disons, quand il écrit:

Et quibus ipsa modis tractetur blanda Lib. 4.

voluptas,

*Id quoque permagni refert: nam more
ferarum*

*Quadrupedumque magis ritu plerumque
putantur*

Concipere uxores.

Or cela ne sauroit arriver, comme ces Vers, que je n'ai que faire de vous traduire, le por-

tent, qu'une partie de ce, qui est nécessaire à la génération & qui devrait couler à droite dans l'accouplement ordinaire, ne se jette au côté gauche; ce qui peut donner soupçon, que l'enfant, qui en vient, se ressentiroit après de ce desordre, & recevrait de cette diverse posture une situation différente de ses parties intérieures. Chacun fait de quelle importance sont les principes en toutes choses, & personne n'ignore le proverbe, que c'est à l'enfourner qu'ordinairement les pains se font cornus. Mais quittons toutes les considérations physiques, qu'on pourroit rapporter, & nous contentons de toucher sceptiquement le point de Morale, par lequel j'ai commencé, & par lequel je veux finir cette lettre.

Si l'on a pris jusqu'à cette heure pour un argument des diverses opinions, qui se reconnoissent parmi les hommes, la variété de leurs visages, & la contrariété de leur tempérament; que ne peut-on point dire aujourd'hui qu'on y observe cette dernière disproportion en la situation de leurs entrailles? Sans mentir c'est une adjonction, qui sert merveilleusement à s'étonner moins du combat perpetuel des esprits au sujet de leurs pensées. Il ne peut pas y avoir de con-

venance

venance entre eux, où tout est si différent, & je vous dirai à ce propos, qu'ayant souvent fait réflexion sur les divers génies de ces deux grands hommes, Cardan, & Jules Scaliger, je me suis moins étonné qu'ils aient écrit l'un contre l'autre avec tant d'animosité. Considérés la vaine fantaisie de ce dernier, quand il s'imagina Médecin qu'il étoit, d'être venu des Princes de Verone; inventant une fable, que lui & son fils eussent maintenuë vraie au peril de leur vie. Regardés de l'autre part le mépris que fait Cardan de son extraction, poussé d'une humeur contraire, mais peut-être aussi vicieuse, lors qu'il se declare nettement fils de putain, commençant le livre de sa propre vie par l'action de sa mere, qui fit ce qu'elle pût pour avorter de lui. Certes vous ne trouverez pas étrange ensuite, que des ames si fort dissemblables aient exercé entre elles ces inimitiés littéraires, qui ont paru dans leurs Ecrits. Et peut-être que ma conjecture ne vous paroitra pas moins vraisemblable que celle de Philostrate, qui fondeoit toute l'animosité, reconnue entre Eschine & Demosthene, sur ce que le premier aimoit le bon vin, & le second ne buvoit que de l'eau. Je pense, que s'il eût été comme les hommes naissent avec

cette position différente des parties que Momus eût voulu voir à découvert, il eût plutôt rapporté l'antipathie de ces deux grands Orateurs à une telle diversité qu'à la cause qu'il en donne, trop foible à ce qu'il me semble, pour un si grand effet.

Car pour revenir à Scaliger & Cardan, quoique l'un & l'autre ait fait profession de ne combattre qu'en faveur de la Vérité, chacun la mettant de son côté, la chose revient toujours au même point, & l'on voit manifestement, que des esprits d'une trempe si différente ne peuvent s'accorder au fait de cette vérité, à cause de son unité & de sa simplicité. Mais disons davantage, l'on fait la guerre pour le mensonge comme pour la vérité, & celui-là l'emporte souvent sur la dernière. La figure d'un Chien, faite de bonne main, celle d'un Crapaut bien représenté, qui ne sont que des faussetés, sont néanmoins plus estimés, que ces mêmes animaux dans leur véritable naturel. Et pour mettre cela en plus grande évidence, le Spartiate Lysandre n'eût-il pas la hardiesse de soutenir, que cette même Vérité, dont nous parlons, ne valoit pas mieux que le Mensonge bien employé? C'est ce qui fit qu'un autre Lacedémonien, au lieu de s'offenser con-

*Plutar.
apoph.
Lacon.*

tre celui, qui l'appelloit Menteur, lui reparti froidement, qu'étant homme libre, il pouvoit mentir, quand bon lui sembloit, & que c'étoit le fait des autres hommes, qui vivoient en esclaves, d'être punis pour avoir menti. Aussi comme les Egyptiens dans une fête, où ils mangeoient du miel & des figues, prononçoient ces mots consacrés à cette cérémonie, *dulce est Veritas*, qu'il n'y avoit rien de plus doux que la Vérité; ne lisons-nous pas ces autres d'une signification toute différente, dans les Proverbes du plus sage des Hebreux, *suavis est homini panis mendacii*, que l'homme dans sa nature corrompue ne mange point de pain, qui lui soit plus agréable que le mensonge?

*Idem de
Isid.*

*Cap. 20.
& postea
implebitur os
ejus cal-
culo.*

Ce n'est donc pas merveille, qu'on conteste sur toute autre sorte de sujets, si le mensonge même a des suppôts, & s'il se trouve des hommes, qui osent le préférer à la vérité. Admirons là dessus les secrets impénétrables de la Providence divine, qui a voulu créer les hommes si dissemblables de corps & d'esprit, qu'ils ont toujours été & le seront éternellement dans des disputes, où ils consomment les plus beaux jours de leur vie. C'est de ce principe, que procedent les contentions si extrêmes & si implacables, que

nous voions tantôt au fait de la Théologie; tantôt au sujet de la Politique; où il paroît bien, que la plûpart d'entre eux ont les entrailles dans une position différente. O que les Romains formèrent à propos leur mot *Quiritare* de *Quirites*, d'où l'on croit qu'est venu le *gridare* des Italiens, & nôtre *crier* François: Car qu'y a-t-il de plus propre, ou de plus essentiel aux Peuples, que de murmurer, de se plaindre, & de crier sans cesse, aussi bien que la plûpart du tems sans sujet? Mais, qui n'est point aujourd'hui d'une inclination semblable, & d'un temperament populaire à cet égard? & où sont ceux, qu'on voie de sentimens si conformes entre eux, qu'il ne semble souvent, que ce que les uns ont à droite, les autres l'aient placé à gauche?





DE LA
MODERATION D'ESPRIT.

L E T T R E LXIV.

MONSIEUR,

Je suis aussi aisé, que le peut être un parfait ami, d'apprendre la suite de vos prospérités, & avec quelle modération d'esprit vous usés des faveurs de la Fortune, souvent plus difficiles à digérer, que ses disgraces. Permettés-moi néanmoins de vous communiquer quelques petites pensées là dessus, non pas, que je prétende vous rien dire, dont vous soiés ignorant, mais seulement pour vous faire souvenir de certaines réflexions, qui nous ont, à ce qu'il me semble, souvent servi d'entretien. En tout cas vous savés bien, que les plus grands Avocats prennent l'avis de leurs confreres en ce qui les touche: Et que les plus savans Médecins ne rejettent pas les ordonnances des autres de leur profession dans leur propre fait.

Tous les Philosophes moraux ont convenu en ceci, qu'il n'y a point de tems de la vie, qui nous doive être plus suspect, que celui, où toutes choses nous rient, & où il semble, que nous soions dans une parfaite tranquillité; parce que la tempête n'est pas si ordinaire après les grandes bonaces de la Mer, que les revers de Fortune sont certains, quand elle a pris long-tems plaisir à nous caresser. Lors que cette aveugle a retiré le bras, & qu'il semble, qu'elle nous ait voulu, je ne dirai pas obliger, mais seulement épargner; c'est alors qu'il faut être le plus sur ses gardes, & tenir pour assuré qu'elle a dessein de nous tirer quelque coup bien dangereux.

Sen. l. 2.
de Ira,
6. 31.

Ubi tranquilla tibi omnia videntur, ibi nocitura non desunt, sed quiescunt, semper futurum aliquid quod te offendat, existima. Car la Nature, qui a, dit-on, établi un milieu entre toutes les extrémités, n'en a point mis d'apparent entre la joie & la tristesse, le plaisir & la douleur. Paul Emile perd un de ses enfans cinq jours avant son Triomphe, le Destin lui en enleve un second trois jours après; & souvent entre le lever & le coucher d'un même Soleil, nous experimentons ce que l'une & l'autre Fortune ont de plus sensible.

Mais à quoi est-ce nous réduire, si nous sommes obligés de nous inquieter même dans les plus grandes prospérités par la crainte de l'avenir? Et n'est-ce pas nous condamner à une continuelle perplexité durant tout le cours de nôtre vie? En vérité ce seroit s'imposer de trop rudes loix, se rendre malheureux de peur de le devenir, & pratiquer une Philosophie, dont les voies & les adresses nous éloigneroient de sa fin principale, qui ne peut pas être autre, que nôtre félicité. La raison doit moderer paisiblement nos défiances, & quoique nous prévoions tous les mauvais tours de la Fortune, convertir à nôtre usage ce qu'elle nous offre d'agréable ou d'utile présentement. Car s'il n'y a rien de si contraire à nôtre être que les soucis cuisans, & si le Poëte les a placés fort à propos à l'entrée de l'Averne, comme ceux, qui contribuent plus que toute autre chose, à nous y précipiter,

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci, Virg. 6.
Æn.

Luclus, & ultrices posuere cubilia cura.
ne serions-nous pas artisans de nôtre propre malheur, ou pour mieux dire, homicides de nous mêmes, si nous faisons servir nos plus grandes félicités de matière à nos déplai-

sirs, sur l'appréhension de ceux, qui nous peuvent arriver? Soions plutôt disposés à tout, avec une indifférence, qui ne nous empêche pas de goûter le bien présent, encore que nous n'ignorions pas, de combien de maux il peut être suivi.

Avoüés, que ma Philosophie n'est pas des plus importunes, ni de ces austères, qui ne rient jamais. Tant s'en faut qu'elle trouble les plaisirs avec de fâcheuses considérations, qu'elle m'apprend à surmonter ce que nos jours ont de plus difficile, par de certaines gaietés, que ses raisonnemens nous impriment. Divers Auteurs parlent d'une montagne d'Afrique, qu'il faut passer en sautant, & en dansant, parce qu'autrement on ne manqueroit jamais d'être saisi de la fièvre. En vérité il en est de même de beaucoup de mauvais pas de la vie, où nôtre esprit succomberoit sous le faix de l'adversité, s'il ne se récréoit par des résolutions philosophiques, qui sont toujours accompagnées de joie & de satisfaction intérieure. *Tum illud oritur inestimabile bonum, quies mentis in tuto collocatæ, sublimitas expulsi terroribus, & ex cognitione veri gaudium grande & immotum, comitasque, & diffusio animi;* comme en par-

Jean
Leon &c.

Sen. de
vita bea.
c. 1. § 15.

le ce Romain, qui devoit avoir bien ressenti ce qu'il décrit en de si beaux termes.

Mais cela n'empêche pas, que je ne vous exhorte à tenir pour constant, qu'à le bien prendre, la prospérité est plus à craindre que l'adversité, & qu'on peut tirer beaucoup plus de profit de celle-ci que de la première. Les revers de Fortune sont des médecines, dont le mauvais goût est récompensé par leurs effets salutaires. Et l'expérience journalière fait voir, qu'il est des hommes, qui naissent parmi les tribulations, comme des arbres plantés durant la rigueur de l'hyver, qui reüssissent incomparablement mieux, & durent bien davantage que les autres. Ajoutés, que la douceur des plaisirs se convertit d'elle même en amertume, & que ce qui nous a contentés, fait presque toujours notre affliction. Qui causa toutes les calamités de Niobé, que l'excès de ses contentemens précédens?

Tantalis est numero natorum facta sit- Pentadius
perba, cp. vct. 31.

Natorum adfecta Tantalis est numero.

Ne vous rebutés donc pas contre ce paradoxe moral, vous, qui prenés plaisir dans la defense de tant d'autres. Et souvenés-vous, que ce n'est pas assez de se garantir des

charmes de la joie, il faut tirer profit de son contraire, & convertir à nôtre avantage, non seulement ce que la Fortune nous présente à souffrir, mais même ce qu'elle fait endurer de fâcheux aux autres. En quelque état que nous soions, nous voions des personnes plus malheureuses que nous, & c'est sur celles-là que nous devons jeter les yeux, pour y trouver de la consolation, plutôt que sur d'autres, qui ont de quoi se prévaloir à nôtre égard dans toutes les commodités de la vie. Car vous trouverez bien mieux vôtre compte à considérer l'infortune d'un misérable porteur de chaise, qui suë sous la pesanteur de sa charge, pour vous estimer heureux dans vôtre condition; qu'à regarder d'un ceil d'envie celui qu'il porte, si vous avés fait difficulté de déboursier pour cela une demie pistole comme lui. A tous momens, & en mille autres rencontres, les occasions se présentent de faire les mêmes réflexions.

Vous voies comme je veux détourner vôtre vûë de tant d'objets agréables, qui l'occupent présentement, pour lui en faire regarder de bien moins plaisans. Je fais en cela comme ceux, qui portent l'eau au logis d'un ami, lors qu'il y a peril, que le feu son contraire ne l'endommage. Ah, que nous

en voions qui tiennent un procédé différent ?
 Quand nôtre esprit est dans le feu des plus fortes passions, que la volupté ou le déplaisir le consomment visiblement, c'est alors que nous recevons presque de tout le monde, au lieu de ce qui seroit propre à l'éteindre, des méches & des allumettes, qui l'augmentent, ou par de sortes condoléances, ou par des complimens pleines de flatterie.



D'UN AVEUGLE-NÉ.

LETTRE LXV.

MONSIEUR,

Lors que Galien a voulu décrire les mer-
 veilles de l'œil, & l'importance de la
 vûe, il a protesté, qu'il le faisoit par le com-
 mandement exprès d'une Divinité, s'excu-
 sant même de ce que contre le goût des Mé-
 decins de son tems il se servoit de quelques
 demonstrations Géométriques, parce que
 c'étoit pour suivre les ordres du Dieu, qui
 lui prescrivoit cet ouvrage. Si ce grand In-

*Lib. 10.
 de usu
 partium
 c. 12. 13.
 § 14.*

terprète des plus secrets mystères de la Nature; n'a voulu parler du Génie, qui le pouffoit à une si belle contemplation, comme chacun a le sien aussi bien que Socrate,

Virg.

- - *Sua cuique Deus fit dira cupido;*

je trouverois son discours un peu rude, pour un homme, sur tout de sa profession, & les plus partiaux pour sa doctrine auroient peut-être assez de peine à défendre sa sincérité, & même à trouver du rapport entre ce passage & beaucoup d'autres de ses Oeuvres. Quoiqu'il en soit, puisque je ne veux vous parler que du vice des yeux, & des défauts, ou plutôt de la privation entière de la vûe, je n'ai pas besoin de prendre le Ciel à garand comme lui, & il me suffira de vous dire, que pour répondre à vôtre curiosité sur les divertissemens que je puis prendre à Poitiers, je desire vous communiquer l'entretien que j'ai eu avec un Aveugle-né, qu'on m'y a fait voir.

Je ne pouvois pas néanmoins prendre un sujet pour vous écrire, qui mérite mieux vôtre attention, puisque les contraires se connoissent l'un par l'autre, & les privations par les habitudes. Nous ne saurions bien comprendre les ténèbres que par la lumière, ni la *Cécité* que par les fonctions de l'œil &

l'excellence de la vûë. Or vous savés qu'elle est le plus noble de nos sens, comme l'œil est la plus importante partie du corps humain, où il tient le même lieu, dit Aristote, que la raison dans nôtre ame, dont elle fait la plus noble portion, *ὡσπερ ἐν σώματι ὁφθαλμὸς ἐν ψυχῇ νῦς*, si ce rang lui pouvoit être disputé, ce seroit sans doute en faveur de l'ouïe, qui véritablement n'est pas nommée sans fondement le sens des disciplines, & même de la Foi, parce que la plupart des Sciences étant acroamatiques, comme parle l'Ecole, & aiant besoin de la vive voix, pour être facilement comprises; l'ouïe mérite sans doute beaucoup d'éloges à cet égard. Mais si faut-il avouër, qu'à comparer un de ces sens à l'autre, la vûë doit toujours emporter le dessus par de grands avantages. Car ce n'est pas sans raison, qu'un témoin oculaire est préféré à dix, qui ne déposent que ce qu'ils ont ouï dire, *plus valet oculatus testis unus, quam auriti decem*. Les paroles qui sortent par la porte d'ivoire, dont les dents font le symbole, sont sujettes à bien plus de tromperie, que les objets, qui viennent à nous par celle de corne, ou par l'intervention de cette membrane cornée de l'œil, selon l'interprétation de Servius. Et généra-

lement parlant, la vûë imprime les choses bien plus fortement dans nôtre ame, que ne fait pas l'ouïe;

Horat. de
arte poet.

*Segnius irritant animos demissa per au-
rem,*

Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Aussi est-ce là dessus, que Lucien a fondé cette belle Mythologie qu'il nous a donnée, touchant ce que les Anciens ont dit des Syrenes, & des Gorgones. Les premières n'attiroient pas les hommes en un instant, aiant besoin de quelque tems pour se faire entendre; encore s'en est-il trouvé, qui les ont évitées. Mais quant aux Gorgones qui agissoient par la seule vûë, sans y employer l'ouïe, leur effet étoit momentanée, & avec tant d'efficace que personne n'a jamais pû leur résister. Il y a même des Sciences, comme l'Astronomie, où l'on peut soutenir, que les yeux ont beaucoup plus contribué qu'aucun autre sens. Les Hébreux ne nomment point autrement ceux, qui ont eu le don de Prophetie, que les Voians, ce qui pourtant regarde principalement l'esprit. Et je me souviens, que Platon maintient dans son Timée, que la Philosophie, le plus grand (dit-il) de tous les biens, dont les Dieux ont voulu obliger les hommes, nous a été com-

muniquée par la vûe. Cela fait que je m'étonne moins d'une autre pensée de Galien, touchant la situation de nos yeux. Car beaucoup de personnes se sont contentées de dire avec Macrobe, que tous les sens avoient leur siége dans la tête, où est celui de la raison, parce qu'ils lui doivent être soumis. Mais Galien fait tant d'état de la vûe, qu'il veut, que le cerveau, reconnu pour le vrai domicile de cette même raison, n'ait sa place dans la tête qu'à cause des yeux, qui devoient y être, comme au lieu le plus haut, bien qu'il reconnoisse, que les autres sens n'y sont qu'en considération du cerveau. En vérité c'est donner une merveilleuse supériorité à la vûe. Et certes son operation, qui se fait en un instant sur tant de choses différentes, montre bien, qu'elle est toute celeste. Les quatre autres sens ont leur rapport facile aux quatre Elemens; il reste la vûe, dont la rélation au Ciel me semble la plus juste, aussi bien que la plus relevée de toutes. C'est par ce cinquième sens que l'homme seul discerne, avec plaisir, les delicateffes de la Peinture, & ce qu'ont les Arts de plus rare, ou de plus subtil. Et il me semble, que quand les Grecs ont nommé, à cause des yeux seuls, toute la face humaine, Πρόσωπον, 3. de part. ani. c. 12.

Lib. 7.

Saturn.

cap. 14.

Lib. 8. de

usu part.

cap. 5.

parce que, dit Aristote, *πρῶτος ἐν ὄψει*, n'y aiant que l'homme de tous les animaux, qui soit dans une position propre à regarder devant soi; ces mêmes Grecs n'ont pas adjugé une petite prérogative à la vûe sur les autres sens, dont les organes ne sont pas moins apparens, ni moins reconnoissables que le sien sur notre visage.

Mais je ne m'apperçois pas, que je dresse ici un Prologue, qui sera peut-être plus long que toute la pièce. Pour revenir donc à l'Aveugle, dont je me suis proposé de vous entretenir, & avec qui je suis entré en quelque conversation, son nom est Dreux de la Valée. Il est honnête homme, d'une des bonnes familles de Poitiers; & qui, nonobstant sa disgrâce, n'a pas laissé d'aller, étant jeune, aux Colleges, & d'y faire des études telles, qu'il a disputé publiquement sur des Theses de Philosophie. D'abord il me dit n'être pas bien assuré, s'il étoit né dans une totale privation de la vûe; parce qu'il avoit appris de ses parens, qu'on ne s'étoit apperçû de sa cécité qu'à l'âge de neuf ou dix mois, mais qu'il n'avoit nulle souvenir d'avoir jamais rien vû. Je considérai sa vûe assez nette, & lui demandai, s'il ne discernoit pas étant au grand jour, & sur tout au
Soleil,

Soleil, un air plus lumineux, que dans la chambre, ou lors qu'il étoit nuit. Au commencement il me fit entendre que non, mais l'ayant mené à la fenêtre, & tourné tantôt du côté du jour, tantôt de l'autre, il reconnut, qu'il s'appercevoit de quelque différence qu'il avoit crû jusqu'à l'heure procéder plutôt de l'épaississement de l'air, quand il s'approchoit d'une muraille, ou de quelque autre corps solide, que de la lumière. Car vous remarquerez, qu'il se promene dans sa chambre sans se heurter, ce que nous ne saurions faire, lors que nous ne voions goutte, & qu'il iroit sans guide par la ville, à ce qu'il se promet, s'il n'y avoit à craindre pour lui que de choquer les murailles. Or parce qu'il proteste, que c'est sans rien voir, il attribue cela à une espece d'instinct, comme il l'appelle, & à une prénotion que lui donne la Nature, par le moien de la condensation de l'air, qui lui est sensible sans savoir comment, lors qu'il approche d'un corps massif, qui en fait la répercussion. Pour moi, je crois que c'est un pur effet de la lumière, qui agit sur ses yeux, quelque vice qu'il y ait, comme sur les nôtres, lors que nous les couvrons parfaitement de nos paupieres; ce qui n'empêche pas, que nous ne

discernions le jour des ténèbres, & la vûë d'une chandelle la nuit, quoique nous tenions nos yeux étroitement fermés. Sa cécité n'est pas telle non plus, qu'il ne s'aperçoive de l'obscurité d'un corps solide, qui lui rend l'air moins lumineux, & qui l'avertit presque insensiblement, qu'il trouveroit là de l'obstacle, s'il passoit outre.

Quant à ce qui concerne les couleurs, il ne les connoit que par ce qu'on lui en a appris dans les classes de Physique. Il fait qu'il y en a de vraies, comme d'autres qui ne sont qu'apparentes, & qu'entre le blanc & le noir il s'en trouve cinq moiennes, avec une infinité d'autres qui se forment selon qu'elles participent plus ou moins des premières. Si c'est en discourir autrement que les aveugles n'ont accoutumé de parler des couleurs, il assure pourtant non seulement qu'il n'en discerne aucune, mais même, qu'il lui est impossible de s'imaginer ce qu'elles peuvent être en effet.

Je lui demandai s'il ne se figuroit point quelque idée du Soleil ou de la Lune, & de cette grande multitude d'Etoiles qui roulent sur nos têtes avec le firmament. Il me répartit, qu'il avoit quelque connoissance du mouvement des Cieux, par le maniment de

la Sphere que lui faisoient toucher ceux, qui lui ont donné quelques leçons d'Astronomie. En effet, il n'ignore pas la suite des maisons du Soleil dans l'obliquité du Zodiaque; & il conçoit assez, que la distance des cercles polaires au Pole, est égale à celle des Tropiques à l'Equinoctial. Mais avec tout cela il nous pria de croire, qu'il ne lui étoit pas possible de former dans son esprit la moindre conjecture de la beauté de ce grand Astre, dont il entendoit dire tant de merveilles, ni de tout ce qu'on l'assuroit paroître dans les Cieux à quiconque pouvoit les contempler.

Vous voyés en tout cela clairement la preuve de l'Axiome Philosophique, qu'il n'entre rien dans nôtre esprit que par la porte des sens; & par conséquent, que si l'on manque de quelqu'un, nôtre ame est nécessairement privée de beaucoup de connoissances. Pour en prendre plus d'éclaircissement je l'interrogeai, s'il n'avoit jamais songé en dormant, qu'il conversât avec ses amis, & en ce cas là, comment ils lui avoient semblé vêtus, vû que quand même son imagination les lui auroit représentés tout nus, il falloit, que leur corps lui parût couvert de quelque couleur. Il reconnut, que la fantaisie lui avoit souvent donné de telles illusions, mais

que l'entretien avec ses amis se passoit tous jours sans les voir, en propos & en divertissemens où il n'intervenoit nulle sorte de couleurs, non plus qu'à l'heure, que nous parlions à lui, il n'en voioit aucune, ni nos personnes, quoiqu'il fût en discours avec nous, & que nous communiquassions les uns avec les autres. Je lui avois fait cette question, parce que la faculté interieure, que nous appellons fantaisie, étant, selon l'étymologie de son nom Grec, une autre lumière, qui éclaire au dedans, & qui peut-être faisoit voir la nuit pour quelque tems. Tibere & Cardan à leur réveil, je voulois m'informer si elle pouvoit produire, dans ce défaut de Nature où il est, quelque phantôme indépendant. Mais je me confirmai dans la doctrine commune, que cette seconde lumière dépend absolument en ceci de la première, que c'est *lumen de lumine*, & qu'elle n'éclaire, pour faire voir les couleurs, qu'autant qu'elles lui ont été revelées par les fenêtres de l'ame, qui sont les yeux.

ἀπὸ τῆς
φύσεως.

Arist. 3.
de ani.
cap. 14.

L'on m'a montré ici un autre aveugle, dont le pere étoit Horloger, & qui réussit en plusieurs ouvrages, faits à la main, avec assez d'artifice. Quelqu'un donna au Cardinal de Richelieu, comme une pièce rare, un

Carrosse en petit, qu'il avoit fait dans une cave fort obscure, ou pour y être moins distrait qu'ailleurs, ou pour avoir cela de commun avec les taupes, aussi bien que la cécité, de se plaire sous terre. Mais outre, que je n'ai rien remarqué de beaucoup plus notable dans son industrie, qu'en celle de l'aveugle des Quinze-vins de Paris, qui fait & polit si parfaitement des formes de souliers; il est encore moins considérable que le premier, en ce qu'il n'est pas aveugle-né, se souvenant bien d'avoir vû des étoiles au Ciel, parce qu'il ne perdit la vûe qu'à quatre ans. Car si le mot, *aveugle*, vient du Latin *aboculatus*, il lui convient véritablement, puisqu'il a été privé de la vûe, dont il jouissoit autrefois; mais il n'est pas aveugle-né, ou, *cæcus ab ortu*; comme il sembleroit, qu'à parler exactement, l'aveugle-né ne pourroit pas être nommé *aboculatus*, ni simplement aveugle; d'autant qu'il n'a pas perdu ce qu'il n'a jamais possédé. L'usage néanmoins l'emportera toujours ici & ailleurs sur les petites raisons Grammaticales. Il est bien certain, que tous les aveugles-nés ne le sont pas pour toujours, s'il est constant, que les petits Tartares viennent au monde les yeux fermés, aussi bien que les chiens, & qu'ils

ne voient clair au plutôt qu'au bout de cinq jours, selon que plusieurs l'écrivent. L'on a dit aussi, que la Nature formoit l'œil le dernier de tous les membres, comme le dernier nécessaire, ce qui ne diminue pas les avantages, que nous lui avons donnés. A la vérité, outre quelques animaux imparfaits, tels qu'on en voit dans des écailles, on dit, que la Balene a besoin d'un guide, qu'on veut qui la conduise, parce qu'elle ne voit goutte. La Taupe a bien des yeux, mais la membrane, qui les couvre, les lui rend comme l'on croit de nul usage. Antonius Diogenes assure dans Photius, que les hommes d'une ville d'Iberie ne voioient que de nuit, & nullement de jour. Et si les Issedons du Nord, qui sont les Arismaspes des Scythes, n'ont qu'un œil, non plus que les Cyclopes des Poëtes, il semble, que cette même Nature ne prenne pas tous les soins de la vûe qu'elle a d'ordinaire de ce qui est absolument nécessaire.

La consolation, qu'on voudroit donner là dessus à ceux, qui ont perdu la vûe, seroit bien legere. Mais certes il y a des raisons bien plus fortes, dont on peut adoucir ce que leur desastre semble avoir de plus fâcheux. De combien de pénibles desirs

font-ils exemts par cette maxime générale de la Morale, qu'on ne souhaite jamais une chose inconnue? *ignoti nulla cupido.* La privation des plus grandes satisfactions, que nous donnent les yeux, ne peut pas rendre malheureux les Aveugles-nés, comme plusieurs se l'imaginent, si la même règle est aussi certaine, qu'on la tient. Supposons néanmoins qu'ils soient à plaindre dans la perte de beaucoup de contentemens, que leur donneroit la vûe; de combien de fâcheux objets sont-ils délivrés en récompense? Et ne ferons-nous pas toujours contraints d'avouer, à bien examiner ce point, qu'il y a de l'avantage pour eux, puisqu'ils gagnent plus qu'ils ne perdent dans leur aveuglement? Car on ne peut pas dire, qu'il soit un mal de lui-même, & considéré séparément; si nous ne voulons demeurer d'accord, que nous soions misérables la moitié, ou peu s'en faut, de nôtre vie, que nous avons les yeux fermés. Certes il en est tout autrement, & si nous y prenons garde, nous trouverons, que nous les fermons souvent pour mieux goûter les plaisirs des autres sens, & pour y rendre nôtre ame plus attentive, comme elle est toujours, lors qu'elle reçoit moins de distraction. En effet, quand le

Poëte a voulu représenter Didon dans son plus grand contentement, il lui a fait perdre la lumière, & l'a mise dans l'obscurité d'une profonde caverne.

*Speluncam Dido, Dux & Trojanus eandem
Deveniunt.*

Pour bien juger d'une mélodie, ou pour discerner exactement le goût d'une liqueur, la Nature nous porte d'elle-même à fermer les paupières. Et nôtre satisfaction se trouve tellement quelquefois dans les ténèbres, que nous les recherchons aux choses même les plus saintes, l'air sombre des Temples augmentant nôtre dévotion, & le Ciel ne se découvrant jamais plus lumineux à nos âmes qu'aux heures & aux lieux, où nous ne voions goutte ici bas.

Combien toutes les Histoires nous font-elles remarquer d'aveugles tels qu'Appius Clodius, qui ont eu meilleure vûë aux affaires d'importance, que les plus clairvoians de leur tems? Et ne dit-on pas, que Democrite se priva tout exprès des yeux du corps, pour avoir ceux de l'esprit plus propres à la contemplation? s'il ne le fit, comme d'autres pensent, pour ne pouvoir souffrir l'objet des méchans qui ne prospéroient pas moins de son tems, qu'ils ont fait depuis.

L'aveuglement d'Homere ne l'a pas empêché, de nous faire voir des choses si belles, que depuis plus de deux mille ans elles sont en admiration à tout le monde. Et Tiresias, qui perçoit si avant & si certainement dans l'avenir, qu'il a passé pour le plus grand Prophete des Gentils, n'avoit pas la vûe meilleure qu'Homere; quoique, selon l'observation de Ciceron, ils ne l'aient jamais représenté dans toutes leurs Poësies déplorant son infortune, comme ils ont fait un Polypheme, qui dans sa brutalité croioit avoir tout perdu en perdant la vûe. En vérité, ils eussent eu grand tort de donner les sentimens d'un homme si grossier, à celui, qu'ils croioient avoir reçu tant de graces de leur Jupiter; vû principalement, qu'il n'est pas des aveugles, comme des sourds, & des muets, qui ne peuvent jamais devenir, dit Aristote, *Lib. de* judicieux ni sages comme les premiers. *Sensili.* La *c. 1.* prudence est si voisine de la cécité, que plusieurs, pour s'attribuer celle-là en apparence, affectent de témoigner, qu'ils ont la vûe courte, ce qu'on reproche ordinairement aux Espagnols, qui prennent pour cela leurs *antojos* de meilleure heure que les autres, ou du moins *por gravedad*, comme ils disent, qui est un second avantage qu'ils y cherchent.

Mais on peut bien passer plus outre, & soutenir, que la vûe cause souvent plus de disgrâces que l'aveuglement. Ovide ne fut banni, que pour *avbir trop vû*, & beaucoup par là sont tombés depuis lui dans d'extrêmes infortunes. Sa Médée a peur de rendre ses yeux criminels,

Lib. 7.
Metam.

- - - *oculosque videndo*

Conscelero.

La vûe ne fascine pas seulement, elle reçoit la fascination. Il se trouve de puissans Monarques sur la Terre assez impuissans d'esprit, pour ne pas souffrir, qu'on les regarde impunément au visage, & si nous en croions Acosta, c'étoit un crime puni de mort à l'égard du menu peuple par les Rois de Mexique. Combien y a-t-il de personnes, qui peuvent dire comme cet amant infortuné, *ut vidi, ut perii?* Et qui peut se vanter d'être jamais retourné de la ville chez soi, sans avoir été affligé par cette partie qui nous fait voir? & souvent en beaucoup de façons. Ce n'est donc pas sans un grand mystere, que le Sage Hebreu s'est écrié dans son Ecclesiastique, *nequius oculo quid creatum est?*

En vérité l'on ne sauroit nier, que le défaut de la vûe ne puisse être quelquefois préjudiciable: C'est par lui, qu'on a souvent

rendu incapables de porter Couronne, ceux à qui l'on n'eût pû autrement la disputer. Manlius Torquatus est loué d'avoir lui-même refusé le Consulat sur l'infirmité de ses yeux, protestant, que celui, qui ne voit que par ceux d'autrui, ne peut accepter sans impudence une charge, qui lui met entre les mains, & laisse à sa conduite la vie & les biens d'une infinité de personnes. Bref, à moins que de tomber dans un aveuglement d'esprit, on ne doutera jamais des desavantages que cause souvent celui du corps. Mais tournés la médaille, vous verrés, qu'on n'en évite pas d'autres encore plus grands, pour avoir bonne vûe, & si vous serés d'ailleurs contraints de confesser, que la cécité a ses biens & ses privilèges encore plus grands que nous ne les avons remarqués, ne fût-ce que quand nous cedons le haut du pavé aux aveugles comme aux plus grands Seigneurs. Pour conclusion permettés-moi cette petite raillerie en faveur des premiers, que si le texte d'Aristote est véritable, qu'aux Pour-Lib. 6. de
hist. ani.
c. 18.ceaux la perte d'un œil est la perte de la vie, on peut dire que c'est tenir plus du Pourceau que de l'homme raisonnable, de ne pouvoir vivre sans yeux.



DES NOUVELLES DE LA
COUR, &c.

LETTRE LXVI.

MONSIEUR,

Je ne m'étonne pas, qu'il ait si bien reüssi à celui que vous dites vous avoir envoié une si belle description de nôtre Cour. Les choses, où nous prenons plaisir, s'exécutent ordinairement avec succès. Et comme il fait ici une des plus considérables parties de nôtre beau monde; ce n'est pas merveille, qu'il se soit plû à vous représenter un lieu, où il a tant d'avantage, & qu'on peut nommer avec figure son Element. Vous n'ignorés pas ce qui se dit autrefois d'un Androcide, qui avoit si admirablement peint les poissons, dont une Scylla se trouvoit environnée. L'on savoit, qu'il les aimoit avec une extrême friandise, & cela fit prononcer à tous ceux, qui contemplèrent son tableau, que l'inclination de l'ouvrier avoit beaucoup plus contribué à sa perfection, que les regles de

*Plutar.
l. 4. Symp.
9^u. 4.*

l'art, ni la delicateſſe du pinçau. Je crois, que les principaux agrémens de ce beau craion, que vous avés reçu, peuvent être rapportés à un ſemblable principe. Pour moi, qui n'ai pas ſujet de reſſentir les mêmes transports d'eſprit, & que l'âge, avec le naturel, éloignent de ce que la Cour peut avoir de plus charmant, je n'ai garde d'entreprendre rien de tel, & vous ſerés injuſte, ſi vous m'y voulés obliger.

Tant s'en faut, que je ſois pour le faire, qu'il n'y a rien que j'obſerve plus inviolablement depuis que j'y ſuis, qu'un ſilence approchant du Pythagorique. Mes yeux & mes oreilles me ſervent dans leurs fonctions accoûtumées: mais pour la langue, elle auroit ſujet de ſe plaindre, ſi elle n'avoit pris goût à l'agréable taciturnité, que je me ſuis préſcrite. Souvenés-vous, que cette même langue eſt la partie, par laquelle les Médecins ont accoûtumé de reconnoitre les maladies du corps, & les Philoſophes celles de l'eſprit. La Bibliothèque de Photius m'a fait voir quelque part, que celui, qui fut appelé Ulyſſe, parce que ſa mere étoit accouchée de lui dans un chemin, eût encore le nom d'Outis, dont Homere a parlé, à cauſe de ſes grandes oreilles, qui ſont le ſymbole de cette

exacte attention à écouter sans bruit, & de cette prudence consommée, dont il servit de patron à toute l'Antiquité.

Ce n'est donc pas de moi, de qui vous devés attendre les plus curieuses nouvelles du Cabinet, quand même il en viendrait quelque une à ma connoissance. Et vous pouvés juger, que celui, qui fut condamné à l'amende par ceux de Locres, pour avoir demandé des nouvelles à l'entrée de leur ville, n'étoit pas de l'humeur où je suis présentement. A la vérité je ne les ai pas toujours méprisées de la sorte. Le génie de notre nation m'y a fait autrefois chercher du divertissement, comme font les autres. Mais la loi, que je me suis imposée, m'a changé de telle sorte, que celle de Charondas, qui défendoit aux Comédiens d'offenser personne sur le Théâtre, hormis les adultères, & les curieux de nouvelles, cette loi, dis-je commence à ne pas me déplaire.

Ne croiés pas pourtant, que je sois métamorphosé de même au reste de mes sentimens. La Cour, qui m'oblige à quelque contrainte pour ce qui touche l'extérieur, & en des choses d'aussi peu de conséquence que sont des nouvelles, n'aura jamais le pouvoir d'ébranler tant soit peu mon ame aux

choses d'importance, ni de lui faire prendre d'autre assiette, que celle où vous l'avez vûe.

Les agitations de cette même Cour m'affermissent plutôt, qu'elles ne m'ébranlent. Et ses vanités, au lieu de me donner envie de m'élever, me font aimer tout ce qui est bas. Je ressemble à ces plantes, telles que la

Christophorane, qui se tiennent d'autant Smilerus de Alpi- plus petites, qu'elles se trouvent en un lieu bus. haut.

Et pour contrecarrer l'humeur de ceux, qui ne songent ici qu'à occuper toujours le dessus, mes plus fréquentes pensées me font observer l'avantage de ce qui est humble & rampant. En effet, nous ne faisons guères d'actions agréables sans nous humilier. Pour ne rien dire des plus voluptueuses, nous ne saurions dormir doucement sans nous coucher, l'on s'assiet pour se reposer, & le plaisir de la table ne se peut bien prendre debout. N'est-ce pas tout le contraire de ce que nous faisons en nous élevant? L'on ne monte jamais qu'avec peine, & toujours vers le peril & la chute. Le fruit ne se cueille au haut des grands arbres, qu'en hazardant la vie, *noli altum sapere.* Et nous voions, que les potences & le gibet sont l'exaltation de ceux que tout le monde déteste.

Cependant tout fourmille ici d'Ixions, qui embrassent des nuës de grandeurs pour le véritable bonheur. Mais ils en sont bientôt punis, comme celui de la Fable, sur cette rouë de Fortune, qui du plus haut qu'elle ait, les précipite souvent au plus profond de la misère. Que dirés vous, si je vous assure, que les plus ardens à cette poursuite, sont presque toujours les plus indignes d'y parvenir, comme ceux, qui ont l'estomac mauvais, sont plus avides des viandes, & plus insatiables que d'autres, qui peuvent digerer tout ce qu'ils desirent manger? Je passerai plus outre, pour vous communiquer philosophiquement une de mes observations, qu'à la balance, qui mesure ici le mérite, celui qui en a le plus, est sujet à trébucher, au même tems, que le plus léger gagne le haut & laisse l'autre au dessous de lui. L'on y voit bien plus d'outres pleines de vent, & de corps pourris, que de bons nageurs au dessus de l'eau.

Ne vous en étonnés pas, il n'en fut jamais autrement, & l'Histoire de toutes les Cours nous les a toujours dépeintes de la sorte. La nôtre est peut-être une des plus innocentes, qui fut jamais, dont je ne veux point de plus forte preuve, que la liberté, dont elle me permet

permet de vous écrire. Aussi vous ai-je dit dès le commencement, que je n'étois pas pour vous apprendre des nouvelles; tout ceci ne doit être pris, que pour de vieilles remarques. N'a-t-on pas de tout tems encensé les Idoles de la Cour, & fait des genuflexions à tous ceux, qui ont eu la moindre participation de cette vertu occulte & plus que magnétique qu'inspire la Faveur? Qu'on leur rende pourtant tous les honneurs, qu'on voudra; qu'on passe, comme l'on fait, jusqu'aux plus serviles soumissions, & qu'on les accompagne, si l'on veut, de culte & d'adoration: jamais ils n'en recevront autant, que les Egyptiens en déferoient à leur Apis, qui néanmoins n'étoit que ce que vous savés. Ne m'en demandés pas davantage, s'il vous plait. Vous voiés bien, que je ne parle que de ces Puissances subalternes, qui abusent du peu d'autorité, qui vient jusqu'à elles. Car pour ce qui touche les Anges tutelaires, qui sous le branle d'un premier Moteur, président à la conduite des Etats, dont ils reglent les mouvemens, vous n'ignorés pas, combien je les révere. Outre, qu'on ne sauroit, sans blesser la conscience & sans crime, manquer de respect envers eux, nous pouvons dire hors de toute flaterie par la grace de

Dieu, qu'ils n'usent aujourd'hui de leur pouvoir, ni de leurs moyens, que comme d'instrumens propres à l'exercice des plus éminentes vertus.



DE

L'ESTIME, ET DU MÉPRIS.

LETTRE LXVII.

. MONSIEUR,

Seriez-vous bien de l'humeur, dont j'ai lû dans la vie du Pere Paul, qu'étoit le Cardinal de Saint Severin; il nommoit flatteurs ceux, qui acquiesçoient doucement à ses sentimens, & d'un autre côté il haïssoit cruellement tous ceux, qui lui contredisoient? En effet il y a beaucoup de personnes, qui ont l'esprit de la même trempe: mais pour vous, la demande que je vous fais si librement, & avec raillerie, vous peut assurer, que je vous ai en toute autre estime. Vous m'avez donné pourtant le sujet que j'ai eu de vous écrire de la façon, quand vous m'avez mandé,

combien les loüanges de Gnathon vous avoient été importunes, & de quelle sorte d'ailleurs vous aviez senti le mépris, & même les injures de cet infame Therfite.

Pour le premier point, je trouve, que vous avés eu raison de témoigner le peu de cas que vous faîtes des éloges distribués par un homme tel, que celui, qui vous les donnoit. Il y a plutôt à souffrir qu'autrement, de s'ouïr préconiser par ceux, qui font des lieux communs de loüanges excessives qu'ils appliquent indifféremment à toute sorte de personnes. Les médiocres & bien appropriées s'augmentent avec le tems, selon le mot de Théopompe, au lieu que les démesurées, & qui ne conviennent pas, s'évanouissent aussitôt; outre qu'elles passent toujours pour ridicules. Ceux, qui les savent ajuster, comme il faut, ne les examinent pas moins soigneusement qu'on faisoit autrefois les parfums, dont on composoit le Thymiane des Hébreux, afin de n'encenser jamais personne, qu'avec des termes legitimes, où l'on ne puisse trouver à redire. Et il me semble, que ce Spartiate eût raison, de demander à celui, qui prisoit extraordinairement & avec admiration un joueur de Guittarre; quel honneur il défereroit à un hom-

me plein de vertu, s'il témoignoit tant d'estime pour un pinceur de cordes? Cependant c'est une chose étrange, qu'on prenne aujourd'hui à injure d'être loüé raisonnablement & avec mesure, *eo enim dementia venimus, ut qui parce adulatur, pro maligno sit.* Je sais bien, que le Philosophe Phavorin soutenoit autrefois, qu'il y avoit plus de delàavantage à être loüé bassément & avec froideur, qu'à être injurié à toute outrance & avec animosité; parce qu'en ce dernier cas l'on reconnoit aisément l'ennemi, qui parle; ce qui n'arrive pas au premier, où l'on croit, que celui qui loüe, quelque ami qu'il soit, ne trouve pas de matiere suffisante, pour s'étendre davantage. Mais cela est bon à l'égard de ceux, qui pleins de mauvaise intention, ne disent du bien d'un homme, que pour lui nuire, & n'usent d'éloge en son endroit, que comme on fait du vin, quand on le mêle avec le poison, afin qu'il passe mieux dans les veines. Car vous ne voyés guères que ceux, qui recommandent si foiblement, ne coulent quelque trait de médifance, comme un vent coulis dangereux, entre les petits avantages qu'ils donnent. Il y a toujours quelque cantharide cachée sous la rose qu'ils présentent.

Sen. l. 4.
qu. nar.
Gell. 1. 19.
c. 3. noct.
Alu.

Impia sub dulci melle venena latent. Ovid. 1.

Et leurs paroles obligantes ressemblent souvent à celles du Renard, lors qu'il louoit le Lievre en la présence du Loup, d'avoir la plus delicate chair qu'on se pouvoit imaginer. C'est ce qui a fait dire, il y a si longtemps, qu'il n'y avoit point d'ennemis plus à redouter que ceux, qui nous donnent des loüanges, *peffimum inimicorum gentis, laudantes.* Aristoxene étant porté de mauvaise volonté contre Socrate, commençoit toujours ses discours contre lui par la loüange de ce qu'il étoit grand ennemi de l'injustice, & puis ajoûtoit, que d'ailleurs c'étoit un ignorant, qui n'avoit pas la moindre teinture des Sciences, & qui de plus se laissoit emporter à d'infames voluptés. N'est-ce pas faire gentiment chauffer le fer, pour lui donner ensuite dans l'eau froide la trempe, que nous voulons qu'il ait, pour mieux trancher? Sans en venir même jusqu'à cette seconde partie de l'invective, les loüanges, toutes pures, se donnent souvent, pour ruiner ceux, pour qui l'on a quelque haine secrette. La Sultane Roxolane ne trouva point de meilleur moien pour perdre son Beau-fils Mustapha, que de le louer excessivement à son pere Soliman. C'est ainsi qu'Hercule em- *H. Illu- strius.*

brassoit Antée, pour l'étouffer: Et que les Eginettes suffoquèrent leur Législateur Dracon, en le caressant sur un théâtre.

Mais l'infame métier de flatteur, dont Gnathon est si diffamé, vous doit avoir sur tout rendu son Panégyrique insupportable. Car il n'y a rien d'impertinent, ni de ridicule, au jugement de Dion Chrysostome, à l'égal d'un flatteur, qui a l'effronterie de mentir à ceux, qui savent mieux que personne reconnoître son mensonge. D'ailleurs Pindare a fort bien dit, que comme il n'y a que les enfans, à qui les Singes paroissent parfaitement beaux, il ne se trouvoit guères aussi que des esprits foibles, à qui les flatteurs fussent agréables. A la vérité Xenophon a prononcé, que la plus doux son, dont nos oreilles puissent être frappées, étoit celui de la loüange. C'est la craie, dont nous savons qu'on marque les lieux, où les Vertus habitent. Elle les fait multiplier, & leur est ce qu'est une douce rosée aux plantes, qu'elle vivifie. Beaucoup d'animaux même, l'Elephant, le Paon, & quelques autres, en sont touchés;

Ovid. 1. de
art. 618.

*Laudatus ostendit avis Junonia pennas;
Si tacitus spectes, illa recondet opes.*

Et il se trouve des hommes, qui en sont si avides, qu'Ammien Marcellin nous assure, qu'un certain Lampadius, qui avoit de l'autorité dans Rome de son tems, trouvoit mauvais, si quand il crachoit on ne le loüoit d'apporter beaucoup de prudence dans cette action. Cela n'empêche pas pourtant, qu'une ame généreuse ne se rebute d'entendre les lâches propos que tiennent perpetuellement les Flateurs. Ils n'enluminent aucune action qu'avec des hyperboles ridicules. Le dernier qu'ils louent, est toujours le premier homme de toute la Terre. Et par un aveuglement étrange on leur voit donner les mêmes titres d'honneur à Vatinius, qu'ils ont déjà attribués à Caton. Les Atheniens, aussi sujets à ce vice que peuples du monde, eurent l'insolence de mettre auprès de la Statue de Menandre, celle d'un méchant Poëte Phé-Dio. Clu. nicien, le nommant même Olympien, ou orat. 31. divin. Pour moi, je trouve à reprendre jusqu'aux amis, qui usent de trop de complaisance, & qui sourient à tout ce que font ou disent les autres, semblables à l'eau, qui prend toutes les formes des vases, où elle entre. Il n'y a qu'une lettre à dire entre *assentiri*, &, *assentari*. Je n'ai que faire d'une personne, qui se conforme si universellement

à moi: Il me suffit de mon ombre pour cela, qui le fait mieux, que qui que ce soit. Bref, je veux un ami franc & véritable, qui me contredise où il en est de besoin, *Et qui dicat aliquid contra, ut duo sumus.*

Cependant c'est un oiseau de rare plumage au pais, où je suis présentement. Chacun y vise à la complaisance, avec des paroles de soie, ou de coton. Et ceux, à qui il importe le plus d'être informés de la vérité, ne l'entendent presque jamais, parce qu'on la juge trop rude pour leurs oreilles. Certes, je ne m'étonne pas, si nous voions les changemens merveilleux, qui paroissent dans la plûpart des Etats de l'Europe, ne doutant point, qu'il n'en arrive autant aux autres parties du Monde. Car je pense, qu'il n'y a plus de peuples de l'humeur de ces vieux Thessaliens, qui ruinèrent une de leurs villes, parce qu'elle s'appelloit Colacée, comme qui diroit la fiateuse. Tant y a qu'aujourd'hui l'on ne fait ce que c'est, que d'exprimer nettement la moindre vérité, qui puisse donner du dégoût, ou qui choque tant soit peu l'intérêt. Et les agrémens d'une dissimulation complaisante l'emportent presque toujours auprès des Puissances, sur les rudes simplicités de cette même vérité. Mais

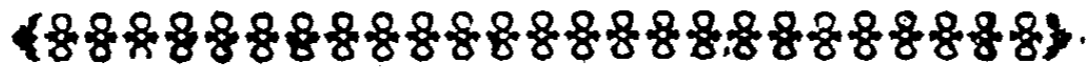
je vois bien, que vous m'imposés silence sur une matiere si odieuse. Laissons là l'infame proceder de Gnathon, & venons au mépris de Therfite, qui n'avoit garde d'être sans injures.

Vous savés bien que ceux-là souffrent le mieux les injures, qui les ont le moins méritées. Et pour moi je n'admire nulle part tant Socrate, que dans la belle façon, dont il a souvent supporté celles qu'on lui pensoit faire. Je parle ainsi, parce qu'en effet nous n'en pouvons recevoir, si nous n'y consentons. Quelqu'un dit à Diogene, qu'un autre se moquoit de lui; Et moi, dit-il, je ne me tiens pas pour moqué. Je ne sai, qui étoit celui, qui sur le rapport de certains termes fort mauvais qu'on avoit tenus à son préjudice, repartit, qu'il n'en savoit point de mauvais gré à leur auteur, parcequ'il l'avoit pris pour un autre, *non in me dixit, sed in eum, quem me esse putabat.* Pericles me semble sur tout admirable, parce qu'outre, que comme disciple d'Anaxagore, il étoit grand Philosophe, il passoit pour le plus grand homme d'Etat, pour le premier Orateur, & pour le plus redouté Capitaine de son tems. Il fut une fois persecuté tout un jour par un insolent, qui le suivit jusqu'au

soir, en l'injuriant toujours. Et à l'entrée de sa maison, pour tout ressentiment il commanda, qu'on prit un flambeau, & qu'on ramenât cet homme chez lui. Permettez-moi, que je joigne à cet exemple celui de deux hommes de nôtre siècle, qui peuvent être nommés après Pericles. La Nouë, aussi célèbre par ses actions que par ses Commentaires, fut conduit avec des injures atroces par le Ministre la Place, dans la Rochelle, depuis le lieu du Conseil jusqu'à la porte de son logis, où ce Prédicant lui donna un soufflet. Des Gentils-hommes présents, avec les domestiques, qui suivoient la Nouë, voulant maltraiter ce temeraire, il les en empêcha, & se contenta en le renvoyant à sa femme, de lui mander, qu'il la chargeoit d'avoir soin de lui. Le second exemple recent sera du Chancelier de Sillery, qui entendit mille mauvaises paroles d'une femme, irritée de la perte d'un procès qu'elle lui imputoit. Il lui suffit pour toute repartie de demander, sans s'émouvoir, à celui qui l'accompagnoit, & à qui cette enragée n'avoit quasi pas donné le tems d'ouvrir seulement la bouche, si elle n'étoit pas sa femme, & comme ce mari lui eût répondu qu'oui, En vérité, lui repartit le Chancelier, je vous plains bien, rame-

nés la chēz vous. Ces exemples instruisent autant & plus que tous les préceptes de la Morale. Souvenés-vous à l'égard de vôtre Therfite, que c'est le propre des aveugles de dire des injures à ceux, qui voient clair. Mais gardés-vous bien de prendre pour des outrages de certaines railleries ingenieuses, que les plus beaux Esprits ont toujours dites & reçûes avec beaucoup de grace, quelque pointe piquante qu'elles eussent. Que dis-je? Dieu même, au rapport d'un célèbre Théologien, semble s'être plû quelquefois à la raillerie. Ne dit-il pas dans cette figure à nôtre premier Pere après sa chute, *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum & malum!* Et n'est-il pas écrit qu'au dernier Jugement, *Qui habitat in cælis irridebit eos, & Dominus subsannabit eos.* L'Ironic est une des douceurs de la conversation, aussi bien qu'une des beautés de l'Oraison; ne la rejettons pas, & nous gardons bien de la faire passer pour un vice.





D'UN LIVRE.

LETTRE LXVIII.

MONSIEUR,

Je vous dois un grand remerciement pour le petit livre que vous m'avez communiqué. Ce n'est pas seulement dans la Peinture, que les raccourcis se font admirer, & la Nature, qui est toute entière dans ses moindres ouvrages, nous apprend, qu'il n'y a point d'artifice plus considérable, que celui, qui renferme beaucoup en peu d'espace. J'estime autant qu'un autre cette Eloquence diffuse, qui contraint tout un peuple par son abondance de suivre les mouvemens qu'elle lui veut donner. Mais où il est question de s'expliquer sur des sentimens Philosophiques, rien ne m'agrée davantage que le stile concis, & j'ose vous dire, que la suppression du langage m'instruit quelquefois extraordinairement. Le silence de votre Auteur en plusieurs lieux me donne plus à comprendre que ne feroit un fort long discours; ses ex-

pressions ont des retenues instructives, comme les ouvrages de Timanthe, *plus intelligitur quam pingitur*, & ce que je m'apperçois, qu'il n'a pas voulu dire, me porte à des pensées, & me jette dans des connoissances que je ne recevrois pas de la plus haute Eloquence. Car quoiqu'on apprenne parmi les Orateurs à bien parler, en parlant beaucoup, & souvent; il n'en est pas de même parmi les Philosophes, où l'on apprend à bien penser & à bien parler en parlant peu, & fort souvent en se taisant. Je les compare en cela aux Spartiates. Leur discours étoit aussi court que leurs épées, mais en recompense les coups qu'ils portoient, se trouvoient bien plus justes & plus vigoureux tant sur les corps que sur les esprits. C'est une étrange chose que par tout où il y a beaucoup de langue, il ne s'y rencontre que très peu de cœur, de force, & de prudence. Et je m'étonne encore plus, que nous aions tous les jours tant de personnes à souffrir, soit de vive voix, soit par écrit, semblables à ce joueur de flûte des Anciens, à qui l'on étoit contraint de donner plus pour le faire taire, qu'on ne lui avoit promis pour chanter: Je pense que c'est ce qui a donné lieu au proverbe *Arabius Tibicen*.

*Lib. 5.
c. 44.*

Permettés-moi que je vous dise là dessus le remede plaisant, dont je lisoit dernièrement que se servent quelques femmes de la Guinée, pour s'empêcher de trop parler. Le Pere du Jarric dit, que leur coûtume est de prendre dès le matin une bouchée d'eau qu'elles gardent sans l'avalcr, afin que leur bouche étant ainsi occupée, elles soient contraintes de se taire, ou de tomber dans l'observation d'une chose, qui les fait passer pour des babillardes. En vérité nos plumes & nos langues auroient souvent besoin de quelque expedient pareil, ou de quelque préservatif contre des diarrhées spirituelles, & un certain *dicendi scribendique cacoëthes*, qui ne sont pas des plus petits maux de la vie, ni des moins importans à la société civile. Le bon est, que les productions de cette nature n'ont pas plus de durée, que les Insectes, & qu'il n'y a guères de plus courte vie, que celle d'un mauvais livre. Ce que vous dites, qui vous a fait quelque peine dans celui, pour lequel j'écris tout ceci, ne m'a nullement déplû; & je veux bien répondre en sa faveur à vos petites instances, à la charge, que mes solutions n'excederont pas leur étendue, n'étant pas ici le lieu d'être plus long.

Le mépris de la Grammaire, qui vous choque, ne me semble pas desagréable, parce qu'il y a des lieux, où un peu de négligence sert en contentant l'oreille; & où je crois, qu'il vaut mieux plaire aux Lecteurs contre les regles, qu'aux Grammairiens en les observant,

cenæ fercula nostræ Hor.

Malim convivis, quam placuisse cocis.

Ne pouvons-nous pas dire aussi, que l'Auteur a plus vilé à la satisfaction de l'ame, que de l'oreille? *hæc animis scripta, non Sen. Ep. auribus.* 101.

Ces passages, paraphrasés plutôt que traduits, & que vous nommés pour cela une subversion plutôt qu'une version, ont d'ailleurs tant de grace, que je ne les puis condamner. Je ne saurois trouver laide une belle Maitresse, encore qu'elle ne soit pas aussi fidelle qu'on le pourroit desirer.

Vous vous plaignés de quelques censures Morales, qui vous paroissent un peu trop austeres. Souvenés-vous, qu'il est des alimens spirituels, comme des corporels; les uns plaisent & nourrissent seulement, les autres ont cela de plus, qu'ils purgent les mauvaises humeurs. En tout cas, prenés ceux-ci pour un remede, dont vous ne pouvés

separer ce qu'il a de rude, non plus que l'amertume de l'aloes, sans en ôter toute la vertu.

Nem. Pour ce que vous dites être tiré de trop loin, je vous renvoie à cette Ode de Pindare, où vous verrez, que si les Geais & les Corneilles se contentent de manger ce qui est dans leur voisinage, les Aigles, qui sont les Rois de l'air, se plaisent à prendre leur proie aux lieux les plus écartés.

Je tombe d'accord, qu'il y a dans ce petit ouvrage quelques principes, qui ne s'accordent pas, & quelques maximes séparées, qui confrontées & approchées l'une de l'autre, semblent se détruire.

. . . *congestaque eodem.*

Non bene junctarum discordia semina rerum.

Mais s'il ne faut pas encor demeurer ici sans repartie, que sâvés-vous, si l'Auteur n'a point voulu imiter celui de la Nature, qui se sert de principes contraires dans toutes les générations? Et qu'y a-t-il de plus entrechoquant que les Atomes d'Epicure & de Democrite, dont ils ont composé tout ce que nous voions de beau dans le Monde?

Si dans cette énumération, dont vous vous scandalisés, le rang du mérite n'a pas été

été observé; & si les plus honorables n'y ont pas été nommés les premiers, gardés-vous de condamner trop absolument une chose qu'il faudroit reprendre dans l'Évangile même si elle étoit toujours vicieuse, puisque la plus considérable des Maries, qui se trouvèrent à la Passion, n'y est pas nommée devant les autres. Le Postillon précède le Courier, & l'Enfant de Chœur le Chanoine, sans préjudice. L'Ane & le Lièvre sont placés au Ciel indifféremment parmi les plus notables constellations.

Sur tout que le défaut de Préface à ce livre ne soit plus une de vos objections. J'avoué, qu'il se fait des Préfaces, qui sont très belles & très nécessaires. Mais il y en a tant d'autres qu'on peut comparer aux affiches des Comédiens, qui visent où vous savés; ou à ces harangues de Charlatans, qui ne sont prononcées que pour exalter leurs drogues afin de les débiter; qu'en vérité je suis encore moins ici de vôtre sentiment, qu'en tout le reste. Un Avant-propos sans nécessité & de la nature de ceux-ci, est un Prélude mal concerté, qui fait perdre l'attention au lieu de la rendre plus favorable.



DE LA PRÉVOIANCE DE
NÔTRE MORT.

L E T T R E L X I X .

MONSIEUR,

2. *Mag.*
moral.
c. 8.

Ce n'a pas été seulement votre Epicure, qui a dit, qu'un homme sage avoit presque toujours la Fortune contraire: Aristote a été du même sentiment, lors qu'il a prononcé, que par tout, où il se trouvoit beaucoup de raison, il s'y rencontroit très peu de fortune. Ils ont convenu tous deux en cela dans une façon de philosopher très différente, comme étoit la leur. Et je considère, que la plus fameuse de toutes les Républiques de la terre, qui est la Romaine, n'a jamais élevé de temple à la Sagesse comme à la Fortune; à qui Sylla, le plus grand aussi bien que le plus heureux de ses Citoyens, reconnoissoit devoir tout ce qui lui avoit succédé. Certes ceux-là eurent raison, qui représentèrent cette même Fortune assise sur un Serpent, pour dire, qu'elle est au dessus

de toute la prudence humaine. Prenés y garde, vous trouverés, que non seulement les maisons particulieres, mais encore les plus grands Etats, doivent leur établissement *Lib. 7.* à cette Divinité aveugle. Xerxes le reconnoit dans Hérodote, où il représente à son principal Ministre Artabanus, que si ses predecesseurs n'eussent donné beaucoup de choses au hazard, ils n'eussent pas élevé son Sceptre jusqu'au point d'exaltation, où il l'avoit trouvé. Et Salomon, après s'être *Cap. 19.* tourné de tous côtés, avoue dans un lieu de son Ecclesiaste, qu'il a reconnu, que tout dépendoit du sort, plutôt que de nôtre prudence ni de nôtre industrie. *Verti me ad aliud, & vidi sub sole, nec velocium esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam, sed tempus casumque in omnibus.* Aussi defend-il ailleurs d'user d'une trop exacte & trop scrupuleuse prévoiance. *Qui observat Cap. 13.* ventum non seminat, & qui considerat nubes nunquam metet. Lors que nous croions avoir été au devant de toute sorte d'évenemens, c'est alors qu'il nous arrive d'ordinaire de plus fâcheux accidens. La Biche monocule d'Esopé pensoit avoir donné bon ordre à sa sûreté, de mettre en passant le long d'un ri-

vage son bon œil vers la terre, d'où elle prévoit que lui pouvoit venir le danger, & elle se sentit percée en un instant d'un coup de flèche, tirée d'un vaisseau qui se promenoit sur l'eau de l'autre côté. Tant il est vrai, que la Fortune fait son jeu, de changer ce que la Prudence croit le mieux concerté, & de bouleverser ce qu'elle pense avoir le plus fortement établi. Si la première, qui n'a point de pieds, semble quelquefois donner les mains à l'autre, pour le moins est-il certain, qu'elle ne se laisse jamais prendre les ailes, comme le fit entendre autrefois cet Ambassadeur des Scythes au grand Alexandre. Pour moi je trouve, que si les pilotes Italiens & les Espagnols ont bien nommé *Fortunal*, une tempête qui surprend dans le calme, & un orage inopiné; nous pouvons dire encore plus proprement sur terre, qu'un coup de Fortune est presque toujours le renversement des plus fermes résolutions de la Prudence, & qu'une grande Fortune bien conduite n'est en effet qu'une grande tempête.

Mais quoi, deviendrons-nous donc sur cela des aveugles volontaires? Et laisserons-nous tout aller à l'abandon, si ainsi est, que les meilleurs raisonnemens soient les plus

malheureux, & que les deliberations les mieux arrêtées soient toûjours suivies des pires évenemens? Préférons-nous l'inconfidération de cet Epiméthée, que toute l'Antiquité a si fort méprisé comme père de la repentance, à son frere Prométhée, qui a toûjours passé pour le patron de la prudence humaine? En vérité ce seroit ravalier de beaucoup nôtre condition au dessous de celle des bêtes, qui ont une raison naturelle appelée Instinct, dont ils tirent de très grands avantages durant tout le cours de leur vie. Il est vrai, que nous restant si peu à vous & à moi de celle que nous coulons depuis tant d'années, le mieux que nous puissions faire, à mon avis, c'est d'employer toute nôtre prévoyance aux pensées de la perdre sans repugnance d'esprit, & sans que l'image de ce dernier période nous effraie.

Quelle honte à ce Romain, qui avoit été *Plutar. in* trois fois Consul, de demander le petit espace *Pomp.* de tems qu'il faut pour décharger son ventre, voiant l'épée tirée pour executer sa condamnation à la mort? Si nous l'envisageons du bon côté, nous n'y trouverons rien, qui nous doive contrister. Il n'y en a point de mauvaise, qui ait été précédée d'une bonne vie. Et comment peut-on assurer, que ce

soit un mal de la recevoir, si jamais personne ne s'est plaint d'elle après l'avoir ressentie?

*Sem. sap.
cap. 7.*

Quoiqu'il en soit, je trouve la pensée très gentille d'un Arabe, qui étoit Poète & Philosophe comme ces Anciens de la Grece, quand il dit dans une de ses Epigrammes, que puisqu'il pleuroit en venant au monde, tous les amis de sa maison se réjouissant, il est resolu de mourir en riant, & de laisser pleurer ses amis à leur tour, si bon leur semble. Caton, au point & en l'âge où nous sommes, s'arrêtoit à considérer les Cyprès bien plus long-tems que les autres arbres. Le même, qui se fâchoit d'avoir dit son secret à sa femme, comme d'avoir navigé lors qu'il pouvoit aller par terre, mettoit pour son troisième repentir, d'avoir laissé passer un jour sans que son testament fût tout dressé. Et cette pensée de nôtre commune destinée nous doit si peu attrister, si nous sommes raisonnables, qu'un Legislateur des Lyciens ordonna, que les hommes, qui voudroient témoigner leur affliction, & porter le deuil à la mort de leurs parens ou amis, le fissent avec des robes de femmes, pour dire, qu'il n'y avoit qu'elles, qu'on pût en quelque façon excuser d'en user ainsi.

Vous me ferés peut-être cette objection, que César, & assez d'autres grands hommes, qui ont été de son sentiment, 'aïant tenu la mort la plus subite & la plus inopinée pour la meilleure, semblent avoir condanné ces prévoiances de nôtre fin, & toutes ces méditations lugubres du trépas, qui ne font que peiner l'esprit inutilement.

Ma réponse vous dira, qu'on peut être de l'avis de César que je n'improve pas, & avoir toutes les pensées de la mort que nous venons de dire, & dont les Philolophes moraux ont toujours fait le plus doux entretien de leur vie. Car la prévoiance & les considérations de nôtre anéantissement, si nous parlons en général, n'empêchent pas qu'en particulier nous ne puissions recevoir une mort subite & inopinée. Mais ne trouvés pas étrange que je fasse cas de celle-ci, non-obstant les prieres publiques & ordinaires de l'Eglise, qui demande à Dieu, qu'il nous préserve *a subitanea & improvisa morte*. Ce n'est pas simplement d'une mort subite que cette bonne Mere nous fait peur, & nous veut garantir, c'est de celle, qui est conjointement & subite & imprévûe. Pour être subite seulement, elle peut n'avoir rien de mauvais en soi; il n'y a que celle, qui nous

prend au dépourvû, & sans que Dieu nous ait fait la grace d'y penser aussi Chrétienno-ment que nous y sommes obligés, qui soit un mal véritable.

Or les Méditations Philosophiques, dont nous venons de parler, sont d'un excellent usage, pour n'être jamais surpris de la sorte. Elles nous disposent à être toujours prêts de partir, pour faire un voyage, qui ne dépend pas de nous. Elles nous font voir, qu'il n'y a point d'homme si jeune, ni si sain, qui se puisse promettre le matin d'être en vie, lors que le Soleil se couchera, puisque le premier coup de la mort se fit sur le plus jeune qui fût au monde. Et nous apprenons d'elles, que la plus longue demeure ici bas n'est pas la plus estimable, d'autant qu'on en considère plus la qualité, que la quantité. Le prix après la Comédie ne se donne pas à celui, qui a le plus long tems parlé sur le théâtre, mais à celui, qui a le mieux recité son role. Et l'on ne préférera jamais un joueur d'instrument, pour l'avoir touché toute une après-dinée, à un autre, qui en peu d'heures en aura beaucoup mieux joué que lui. Nous devons donc chercher, & vous & moi, quelque autre avantage que celui de la durée de nos jours, qui se doivent peser plutôt que

compter, & dans l'examen des fortes raisons que nous fournit la Philosophie, pour ne faire pas grand cas de la vie, nous entretenir gaiement sur les douces & salutaires pensées de la Mort.



DE LA
PROFUSION DES PRINCES.

LETTRE LXX.

MONSIEUR,

J'acquiesce volontiers à votre sentiment, que la Liberalité n'est pas seulement une Vertu bienséante aux Princes, mais qu'elle leur est absolument nécessaire. S'il y a eu quelque chose à louer au dessein de Stesicrate, qui vouloit faire du mont Athos la figure d'Alexandre, c'est dans la pensée qu'il avoit, de lui faire verser un grand fleuve de l'une de ses mains, ce qui pouvoit être pris pour une marque qu'un Souverain doit continuellement répandre ses graces sur ceux, qui lui

L. v

sont soumis, & combler ses peuples de bienfaits. C'est pourquoi l'on n'a point vû de grands Monarques, qui n'aient soigneusement cultivé cette vertu. Alexandre le Grand s'offensoit de telle sorte, lors qu'on refusoit ses presens, qu'il récrivit une fois à Phocion, que s'il ne vouloit pas accepter ce qu'il lui envoioit, il renonçoit à son amitié. Et nous avons dans l'Histoire Romaine le beau mot de cet Empereur, qui fut nommé les delices du genre humain, Que personne ne devoit jamais se retirer triste de la présence de ceux de sa condition, établis de la main de Dieu dans le haut degré de puissance qu'ils possèdent, pour faire à son imitation incessamment du bien à tout le genre humain.

Mais encore y a-t-il en cela quelque moderation qu'ils sont obligés d'observer: Si la Liberalité des Rois est une Vertu morale, il faut nécessairement qu'elle soit entre deux extrémités vicieuses. Et la Sagesse, qui se vante à juste titre dans Salomon, qu'ils ne regnent que par elle, doit toujours intervenir dans la dispensation de leurs bienfaits, comme au reste de leurs actions. Aussi voions-nous que le premier précepte d'un bon gouvernement que reçût Vespasien d'Appollonius, fut, de faire grand cas de ses

*Prov. c. 8.
per me
Reges
regnant.*

*Philost.
l. 5. c. 13.
Cic. 2. de
Offic.*

trésors, pour ne les distribuer que bien à propos. Et Philippe pere de cet Alexandre, dont nous venons de parler, le reprit très séverement d'user de prodigalité envers les Macedoniens pour acquerir leur bienveillance. Car quelque estime qu'on fasse du propos, dont Meccene entretint Auguste, que les hommes, à qui donner, lui manqueroient plutôt, que les moiens de leur donner. Et quoiqu'on veuille soutenir, qu'un Roi ne puisse jamais devenir pauvre qu'au seul cas remarqué par Alphonse d'Arragon, quand la Sagesse seroit à vendre: Si est-il certain, qu'assez de Souverains ont souvent incommodé leurs affaires, & mis leur Etat en de très mauvais termes par d'excessives profusions. Les dix dernieres années de l'Empire de Constantin le Grand l'ont autant diffamé *Baptist. Egn. l. 1.* par des largesses inconsidérées, que les dix premieres lui avoient acquis de réputation. Et si l'on vouloit venir à un particulier dénombrement de Princes semblables, l'on en seroit voir beaucoup aussi peu avisés que Théodose, à qui Pulcheria sa sœur fit signer une donation de sa propre femme Eudoxie, *s. Gelai vie de Louis XII.* qu'il aimoit très ardemment, afin de le rendre plus circonspect à ne pas accorder tout ce qu'on lui demandoit sans y prendre garde.

Reduifons-nous à ce feul exemple de nôtre Histoire. Elle fait voir clairement, qu'après la conquête de Naples, le Roi Charles VIII. ne pouvant rien refufer, donnoit jufqu'aux vivres & aux munitions des places conquifes, avec tout ce qui étoit néceffaire pour les défendre, d'où s'enfuiwit la perte de ce beau Roiaume.

Or les graces & les dons qui fe font fans jugement, fe reçoivent auffi fans obligation. La femence, qui doit être jettée avec la main, fe verfe inutilement avec le fac ou le boiffeau. Et l'on a fort à propos comparé les Monarques prodigues à cet Eriſichthon des Poëtes, à qui tous les vivres qu'il prenoit, ne ſervoient de rien. En effet une des plus ſignalées diſgraces, qui les accompagne, c'eſt, qu'ils ſe trouvent enfin réduits à la néceſſité d'ôter à toutes mains auffi bien qu'injuſtement & avec extorſion aux uns, pour continuer à donner aux autres, afin de couvrir leurs exactions d'une fauſſe apparence de Liberalité. Voici les termes dont je me ſouviens que Pacatus a exprimé ce mauvais

In Paneg. & aſſez ordinaire procedé: Eſt improborum Principum poſtrema deſenſio auferre donandæ gratia, & invidiam rapinarum magnitudine munerum deprecari. Cependant, outre le

crime évident d'en user de la sorte, & le malheur, qu'ils ne peuvent éviter, de tomber dans cette extrémité, c'est une grande foiblesse à eux, & fort indigne de leur condition, de n'oser refuser avec justice, ce qu'on leur demande à toute heure injustement. Si l'on a bien le front de leur faire des demandes contre raison, pourquoi n'auront-ils pas la hardiesse de les rejeter, retenus d'une mauvaise honte, qui a je ne sai quoi de servile, tant s'en faut qu'elle convienne à la majesté de leur nom.

Vous me dirés peut-être, que la plupart des dons que font les Rois, sont fondés sur des récompenses de services. Je vous réponds, qu'encore qu'ils fassent bien de leur part de les reconnoître le plus qu'ils peuvent, ce n'est pas à dire pourtant, que leurs sujets aient droit de rien exiger d'eux là dessus. Sans dire que *officio merces non debetur*, comme parle une loi du Digeste; & que nous ne faisons que nous acquiter d'une dette, lors que nous employons nos biens & nos vies au service de nos Souverains; le seul honneur, qui s'acquiert en le faisant, doit tenir lieu d'une suffisante récompense. Un Gentilhomme François peut-il nier, qu'outre la nature de son Fief, qui l'oblige originelle-

ment à ce devoir, les grandes prérogatives, dont il jouit, & les respects qu'on lui rend, ne le paient assez de ses services? S'il en est autrement, je soutiens, que son Prince est un des plus malheureux des hommes, puisqu'il posséderoit cent Roiaumes tels que le sien, il n'auroit pas de quoi satisfaire la seule Noblesse de celui-ci, selon que chacun voudroit faire valoir ses prétensions. Aussi sont-elles fort éloignées de la doctrine que nous devons suivre sur ce sujet. Comme l'Esprit de Dieu souffle où il veut, conformément au texte de l'Ecriture Sainte, celui des Princes distribue leurs bien-faits, où bon leur semble, & c'est être Pelagien d'Etat, pour ainsi parler, d'attribuer ici quelque chose au mérite, tout étant dû à la Grace.

Mais certes le desordre de nos jours paroit bien plus grand, lors que ceux, qui ont le plus déservi, sont les mieux traités, & recueillent à la vue des plus fideles serviteurs le fruit qu'ils se pouvoient promettre de leurs bonnes actions. L'inconvenient en est double. La plûpart des gens de bien perdent par là le zèle, dont ils étoient portés à leur devoir; *ubi malos præmia sequuntur, haud facile quisquam gratuito bonus est.* Et d'un autre côté les méchans sont excités par

Sal. i.
list.

un si pernicieux exemple, à continuer une malice, qui, sans rien apprehender, leur peut être avantageuse. L'esperance & la crainte sont les deux Poles sur lesquels se meut la raison d'Etat, parce que toutes nos actions s'y rapportent. Celui, qui vit donner au Chien du pain trempé dans la plaie qu'il avoit faite, avertit fort à propos, qu'on prit garde, que les autres Chiens ne s'en apperçussent, qui sans doute voudroient tous mordre, pour recevoir de semblables morceaux.

Je n'accuse néanmoins par là que le malheur du tems, qui a réduit les choses à de si mauvais termes, & contraint peut-être les plus clairvoians & les mieux intentionnés à une si perilleuse nécessité. Car je suis bien de l'opinion de ceux, qui tiennent, que les meilleurs commandemens deviennent inutiles, où il n'y a plus de disposition à les respecter. Théopompe répondit selon ce sentiment à celui, qui disoit, que l'Etat de Sparte étoit glorieux à cause que les Rois y savoient bien ordonner; que c'étoit plutôt parce que les Sujets y savoient bien obeir. Et un autre Souverain de Syracuse reprocha dans la même pensée aux Atheniens, qu'il se trouvoit assez de personnes chez eux pour

Plutar. iii

Lyc.

Herod.

l. 7.

commander, mais qu'il n'y en avoit point, qui fussent propres à l'obéissance. Si nos calamités viennent d'un même défaut, il n'est pas juste d'en accuser ceux, qui ont fait tout ce qu'ils pouvoient pour nous en préserver.

N'en disons pas davantage, ce peu n'est peut-être que trop pour le sujet, & pour votre humeur & la mienne; qui n'est pas d'entrer si avant dans le Sanctuaire. J'aime mieux finir par le thème que je me suis proposé dès le commencement, & vous répéter, que je tiens la Liberalité une Vertu tout à fait Roiale. L'on a dit, il y a long-tems, que les Rois avoient les mains fort longues, pour donner à entendre l'étendue de leur pouvoir en ce qui touche la punition. Je les souhaiterois encore plus vastes & plus alongées pour ce qui concerne les récompenses, & je leur en accorderois volontiers autant que les Poètes en ont attribué à Briarée, pour disperser avec plus de facilité un nombre infini de bienfaits. Trouvés bon néanmoins, qu'ils y apportent ces petits temperamens de Politique & de Morale que nous avons touchés, & vous souvenés de ce qu'observe nôtre Histoire, que le Roiaume de France ne devint riche & florissant sous François Premier, nonobstant toutes ses disgraces, que

*Bodiu. 2.
de Rep.
ci 4.*

que lors qu'il parut un peu chagrin sur la fin de son âge, personne n'osant plus lui rien demander mal à propos & avec importunité comme auparavant.



D E

L'ÉTUDE, ET DU LIEN
D'AMITIÉ.

L E T T R E L X X I .

M O N S I E U R ,

L'on dit qu'on voioit autrefois dans un Temple de l'Isle de Chio une Diane de marbre fort élevée, dont le visage avoit cette propriété, qu'il paroissoit triste à l'entrée, & joieux au contraire à ceux, qui sortoient, leur devotion, ou leur curiosité finie. L'Etude, sur tout de la Philosophie, possède naturellement ce que l'art sût donner à ce chef d'œuvre. Quelque austere qu'elle nous semble d'abord, elle a de tels agrémens ensuite, qu'on ne se sépare jamais d'elle qu'avec

des satisfactions d'esprit, qui se ressentent mieux, qu'elles ne s'expriment. Je sai bien que ceux, qui s'y adonnent, ne sont pas les plus enjoués du monde, & que leur teint ordinaire semble démentir ces contentemens intérieurs, dont je parle. Mais l'on est presque toujours trompé, quand on juge des choses sur les apparences. Et je suis sûr qu'à la réserve de quelques ignorans, qui ne se sont jamais mêlés du métier des Muses, personne n'oseroit contredire mon sentiment. J'avoüe bien que cette joie secrète, dont une ame studieuse est touchée, peut se goûter diversement, selon le naturel différent de chacun de nous, & selon l'objet plus ou moins digne, qui nous retient. Car il importe merveilleusement que nôtre application se fasse sur des sujets assez relevés, pour mériter une sérieuse attention. Comme il y a des Gagne-petits dans les Villes, qui ne s'élevent jamais au dessus de la lie du peuple, il se trouve des hommes nés à l'étude, qui la font & y consomment leur âge, sur des choses de si petite importance, que ce n'est pas merveille, s'ils n'en recueillent pas toute la gloire ni toute la satisfaction que nous venons de dire. César demanda à des Etrangers qu'il voioit dans un amour extraordinaire pour des

Singes, dont ils faisoient toutes leurs delices, si les femmes de leur pais n'engendroient point d'enfans? L'on peut faire cette autre question de même à ceux, qui s'occupent serieusement à des bagatelles, ce qui n'arrive que trop souvent, s'ils n'ont nulle connoissance des choses, qui méritent mieux leur application. Comme c'est un grand bien pour la vûe de la porter sur des objets, qui la recréent & la fortifient en même tems; l'esprit reçoit un merveilleux avantage, lors qu'on l'attache à des études utiles & agréables tout ensemble. Voilà ce qui m'obligea dernièrement à vous exhorter non pas simplement à la lecture des livres, mais sur tout à vous adonner aux speculations dignes de vôtre grand génie, vous assurant, qu'au lieu de nourrir vôtre melancolie, comme vous le craignés, elles la combattroient indubitablement par des gaietés interieures, & vous recompenseroient tôt ou tard du tems, que vous y emploierés.

Mais puisque vous m'engagés dans un autre discours, par le conseil, que vous m'e demandés sur le sujet de celui, qui vous recherche d'une amitié si étroite, je vous le donnerai tel que je puis en termes généraux, n'ayant pas assez de connoissance de la per-

sonne que vous me designés, pour pénétrer jusques dans le particulier.

Je ne saurois m'empêcher d'abord de vous louer du soin que vous apportés pour ne vous pas engager mal à propos dans une affection, dont vous voulés observer les loix en homme d'honneur. L'on peut civilement ne s'y pas embarquer, mais depuis qu'on y est, le mauvais choix ne cause pas de petites amertumes; & le dégagement a plus de difficultés que vous ne pouvés vous en représenter. Un mauvais morceau avalé ne donne pas tant de peine à rejeter, qu'un fâcheux ami à quitter, même dans les liaisons d'une amitié ordinaire. Votre franchise d'ailleurs vous portant à imiter la Nature, qui commence son ouvrage du corps humain par le cœur, vous faites très prudemment de ne pas hazarder légèrement une partie, où l'on ne reçoit jamais de legeres blessures. En effet il n'y a rien de sensible à l'égal des degoûts que nous donnent quelquefois ceux, de qui nous attendions toute sorte de bons offices. Les mauvais que nous rendent des ennemis, nous trouvent tout préparés à les recevoir. Ceux que nous causent des personnes indifférentes, se digèrent après quelques réflexions. Mais quand nous som-

mes outragés par celui que nous tenions pour nôtre ami, le coup est si sensible, que tous les remedes de la Philosophie se trouvant trop foibles, il n'y a qu'une grace particuliere du Ciel, qui puisse nous donner assez de forces pour le souffrir. C'est ce qui fit dire plus subtilement que Chrétiennement à quelqu'un, que les Loix divines nous obligoient bien de pardonner à nos ennemis, mais qu'elles ne nous avoient jamais commandé de pardonner à nos amis. Vous voies bien, que je vous veux faire rire de ce faux raisonnement, où l'on voudroit rendre la qualité d'ami de pire condition que celle d'un ennemi. Il faut que je vous dise encore là dessus, qu'encore qu'il soit vrai, que nôtre Religion enseigne seule avec perfection, non seulement de pardonner à nos ennemis, mais même de les aimer; si est-ce que la lumiere naturelle, accompagnée sans doute d'une grace speciale, a éclairé de sorte l'entendement de quelques Païens, qu'ils ne se sont pas éloignés de cette charité parfaite. Aristide, injustement banni par la rigoureuse loi de l'Ostracisme, dit pour tout ressentiment, qu'il prioit Dieu, que les Athéniens *Dits not. des Lac.* fussent si heureux, que de n'avoir jamais sujet de se souvenir de lui. N'est-ce pas té-

moigner de l'amour pour ses plus grands persecuteurs? Plutarque, qui le rapporte ainsi dans la vie de ce grand homme de bien, dit ailleurs sur cela un autre beau mot d'Ariston Spartiate, ou plutôt, à son avis, de Socrate. On louoit devant l'un d'eux le sentiment du Roi Cléomene, que l'Office d'un Prince Souverain étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis. Il vaudroit mieux, repartit Ariston ou Socrate, faire du bien à tous les deux, & se rendre amis par ce moyen ses adversaires mêmes. Certes on ne peut pas soutenir raisonnablement après cela, qu'ils aient tout à fait ignoré l'excellent précepte de Morale d'aimer jusqu'à ses ennemis.

Cic. ad
Heren.

Pour revenir au point de vôtre demande, souvenés-vous de ce vieux proverbe, qu'il faut connoître avant que d'aimer; *diligere oportet quem velis diligere*; & de ce que remarquoit un Ancien, qu'on rejettoit sagement le chardon, quoi qu'il suivit & s'attachât aux personnes, pour aller chercher l'olivier quelque éloigné qu'il fût. Vous voies bien ce qu'il vouloit dire, & vous n'ignorés pas, quels sont les amis de table, de jeu, ou d'interêt, qui tiennent bonne compagnie, comme les mouches, durant le

beau tems des prosperités, & demeurent sans mouvement au premier coup d'une rigoureuse fortune. Certes l'on n'en voit gueres d'autres à la Cour. N'y comptés mille amis que pour un, & si vous y avés un seul ennemi, comptés-le pour mille. C'est le conseil d'un Persan, dont vous vous trouverés bien en France. Chose étrange, qu'on ne se puisse promettre dans le monde d'être heureux en amis, si l'on n'est malheureux d'ailleurs, *felix se nescit amari*. Mais si vous usés de prudence au choix d'un ami, n'en aiés pas moins au sujet d'un ennemi, si vous ne pouvés éviter d'en avoir. Ce n'est pas assez de s'en garder, ni même d'avoir avantage sur lui, il en faut tirer du profit, comme vous feriez d'une bête sauvage, après l'avoir tuée. Le sage Précepteur de Trajan, a fait un Traité exprès pour cela, & vous y verés, que s'il y a des animaux d'un si bon estomac, qu'ils digèrent même les Serpens, l'homme avisé peut convertir en son propre bien par prudence le mal que lui veulent ses ennemis. Evités sur tout d'avoir le moindre différend avec des hommes d'une vertu reconnüe, n'y aiant rien, qui vous puisse être plus préjudiciable. Homere, pour bien

diffamer Thersite, n'a pas oublié d'écrire, qu'il étoit grand ennemi d'Achille & d'Ulyffe.

Il me reste à vous reprocher le mépris que vous faites d'un homme très recommandable par son esprit, sur son extérieur. J'avoué, qu'il n'a ni la taille du corps, ni les traits du visage tels, qu'il ait sujet d'en remercier beaucoup la Nature. Mais pourquoi lui imputés-vous ce qui n'a jamais dépendu de lui. J'eusse attendu de toute autre que de vous un si populaire ou si peu raisonnable jugement. Notre Histoire me faisoit remarquer dernièrement, que le renommé Connétable Bertrand du Guesclin, étoit un des plus petits & des plus laids hommes de son tems. Et celle des Incas du Perou vous fera voir, que la plus grosse & la plus belle perle du monde fut trouvée aux Indes Occidentales dans une si petite Conque & une si méprisable écaille en apparence, qu'on pensa la rejeter pour cela dans la mer. Tant il est vrai, que les plus nobles choses & les plus précieuses, sont quelquefois comme cachées par le Destin sous de fort viles couvertures. La plante humaine est comme les autres plantes rustiques, dont les petites ont souvent plus de vertu que les grandes: *Centaurium minus præstantius est ad omnia*, dit le

Garcil.
l. 8. c. 23.

dans celle de Thebes; & les Milesiens toute la Troade & l'Eolie dans la leur. Ne peut-on pas dire, que nos Rois ont renfermé de même toutes les Gaules dans Paris, qui est leur milieu de perfection, & qui tient lieu de Patrie commune à tous les François, ou plutôt à toutes les Nations, qui l'abordent? Ce que la Raison est dans l'ame, la prunelle dans l'œil, & le Soleil dans le Ciel, Paris l'est sans doute dans ce Royaume, depuis que le Grand Clovis y établit le Siege de son Empire, il y a près de douze cens ans. Mais ne vous attendés pas ensuite, que pour la mieux louer, je tire son nom ni du fameux Juge des trois Déeses, ni du courage de ses Habitans, ni de l'Isis de Melun, ni de sa ressemblance au Carré pris pour Pls d'Hérodote, comme Belon en parle au second livre de ses Observations. Ces rapports me semblent aussi ridicules que les étymologies incertaines; & quoique son autre nom de *Lutetia*, qui se trouve un peu changé dans Ptolomée, semble venir de la blancheur de ses maisons enduites de plâtre, je le trouve bien mieux tiré de la quantité de ses boués, à *luto*. Pourquoi non; puisque selon Strabon le Pelusium d'Egypte fut ainsi appelé *ὀπὸ τῆ πηλῆς*, de la fange, dont ses habitans

Greg.
Tur. l. 2.
c. 38.

Cap. 37.

Lib. 27.
Geogr.

n'étoient pas vraisemblablement si incommodes que ceux de Paris?

En effet quelque éloge qu'on lui puisse donner, l'on ne sauroit nier, que son terrain, & son ciel, *solum, & cælum*, ne soient des plus incommodes. Un railleur disoit d'une des Médines d'Espagne, qu'en hiver l'on n'y voioit ni le ciel, ni la terre, à cause des crottes & des nuages qui la couvroient haut & bas durant tout ce mauvais tems. Mais certes Paris ne lui cède en rien de ce côté-là, & je doute fort, que les boues de Médine soient aussi puantes que les fiennes. Elles étoient sans doute bien plus hautes avant que Philippe Auguste l'eût fait paver, puisque comme les rues de Rome ne furent pavées selon Tite-Live, que près de six cens Dec. 5. l. 1. ans depuis sa fondation, celles de Paris ne le furent que huit cens ans après l'établissement de notre Monarchie. Que si cette ville est devenue un peu plus commode à cet égard; aussi a-t-elle perdu le grand avantage qu'elle avoit autrefois, de n'être sujette ni aux incendies, ni aux serpens, ni aux mulots, & telles autres fâcheuses bêtes, au cas que le Talisman, dont parle Gregoire de Lib. 8. c. 33. Tours mérite d'être considéré.

Quoiqu'il en soit, les beautés & les avantages de Paris mis en balance avec les dégoûts & les disgraces qu'on y ressent presque inévitablement, je ne trouve pas étrange, qu'un homme de la condition de vôtre ami s'y plaise si fort, n'y cherchant que le plaisir & le divertissement: Mais je soutiens, que c'est la plus fâcheuse de toutes les villes du Monde, pour ceux que les affaires obligent d'y demeurer, & qui par la dépense ne peuvent se mettre au dessus de toutes les peines qu'on n'y sauroit éviter qu'avec beaucoup de pistoles;

Juven.
sat. 3.

Magnis opibus dormitur in urbe:

Lib. 2.

3. Polit.
cap. 3.

Sa grandeur immense, l'embarras joint à l'ordure de ses rues, & son défaut de police, donnent des peines, qui ne se peuvent exprimer. Je sai bien, que Diodore Sicilien nous décrit Ninive avec ses quinze cens tours, pour avoir été beaucoup plus grande: Que ces villes Hécatompyles, ou à cent portes, telles que Thebes d'Egypte, devoient avoir plus de circuit: Et Babylone étoit toute autre, s'il est vrai, comme Aristote l'écrit, que ceux, qui l'assiégeoient y étant entrés par un bout, l'on s'en apperçût seulement trois jours après dans l'autre extrémité, quoique la premiere Muse d'Herodote ne le rap-

porte pas tout à fait de la sorte. Au cas que le Roi Denis tirât de Syracuse six vints mille hommes de pied, & douze mille chevaux; selon le texte du même Diodore, elle étoit semblablement bien plus peuplée que Paris. Encore aujourd'hui Pequín, Quinsay, & Nanquin, excèdent infiniment sa longueur, s'il est constant, qu'un homme à cheval ne puisse aller en un jour d'un bout de leur enceinte à l'autre. Et l'autorité de Monsieur de Breves qui donne vingt-quatre mille rues au Caire, me le fait aussi estimer plus ample que Paris, ou à peine l'on en a pû compter jusqu'à mille, celles des Faux-bourgs y comprises: Mais cela n'empêche pas, qu'Aristote n'ait eu raison de condamner une grandeur de ville démesurée, où chacun ne peut pas se connoître l'un l'autre, ni beaucoup moins se voir & se visiter avec commodité, si l'on y est obligé, comme il croit, qu'on doit faire, pour y vivre heureusement. Et c'est peut-être pourquoi Platon s'est déterminé à ce nombre mystérieux de cinq mille quarante maisons, où il met la perfection d'une ville au cinquième livre de ses Loix.

Pour ce qui touche la situation & le bon air de Paris, il faut avouer, qu'elle est dans un des plus agréables territoires qu'on puisse

Mor. l. 9.

cap. 10.

4. de Rep.

cap. 15. &

l. 7. c. 4.

Lab. 6.
Geogr.
Tom. 5.
ch. 12. §. 3.

voir, & je crois, que son assiette contribué autant que la multitude de ses feux, qui la purifient incessamment, à la rendre une des plus saines Villes de la Terre. Vous savés, que les Grecs & les Romains donnèrent autrefois cet avantage à Crotoné, par le proverbe *Crotoné salubrius*, qui regardoit le corps & l'esprit de ses habitans, si nous en croions Strabon. Un Anglois dans Purchas adjuge présentement la même prérogative à la ville de Laguna dans l'Isle de Teneriffe. Et quelques Relations veulent, que ce soit Hispaham, qui mérite d'être préférée à toute autre à cet égard. Sans rien déterminer sur une chose si malaisée à prouver, je tiens par plusieurs considérations Paris aussi saine, qu'une grande ville remplie d'habitans, & par conséquent de confusion, le peut être. Cela n'empêche pas pourtant, que je n'estime bien plus, sur le sujet où nous sommes, les Villes portatives & ambulatoires des Arabes, des Abyssins, & des Tartares, qui ne croupissent jamais dans l'infection d'un lieu déterminé, & où l'on ne voit aussi jamais les morts se promener, pour parler comme ce Grec. Si je ne pensois qu'au corps, & à vivre sainement, il ne faut point douter,

que je n'éusse une toute autre demeure que celle dont nous traitons.

- - - *Ego vel Prochyta præpono* Inven. Sus. 3.
Suburræ.

Et s'il faut croire, que la salubrité de l'air ne contribuât pas moins à l'esprit qu'au corps des Crotoniates, ou à faire de sages Pythagores, qu'à former de robustes Milons; comment se peut-on imaginer, que cette principale partie de nous-mêmes trouve son compte dans un lieu, *ubi habendus metus est aut facturus*, où il faut presque de nécessité être Sal. 1. 1. hist. le patient ou bourreau, *aut præda aut prædo*, le marteau ou l'enclume? Car vous vous pouvez souvenir comme le Satyrique compare une grande ville à des champs pestiférés, *in quibus nihil aliud est nisi cadavera, quæ lacerantur, aut corvi, qui lacerant.* Pet. Arb. Sans mentir c'est une chose étrange, que toutes choses dégèrent tellement en s'éloignant de leurs principes, & que ces grandes communautés d'hommes, inventées & formées pour les faire vivre plus avantageusement, ne servent plus qu'à les rendre beaucoup plus misérables qu'ils n'étoient auparavant. Si ce n'est, que nous rapportions cette disgrâce à la mauvaise main du premier fondateur de Ville, qui fut Caïn, meurtrier du juste Abel;

selon l'observation de Joseph & de Saint
Lib. 1. Augustin. Mais sans prendre ce point si
Ant. c. 2. fort à la rigueur; & tombant d'accord, que
Lib. 5. de la Vertu, qui est la santé de l'ame, jette ses
civit. Dei
c. 1. & 17. racines comme une plante robuste, & peut
 subsister par tout; si ne voudrois-je pas à
 l'exclusion de toute autre demeure, donner
 un si grand avantage que vôtre ami fait à cel-
 le de Paris.

Dites-moi sur ce propos, si vous pouvés
 comprendre, comme il peut y avoir eu au-
 trefois dans l'Egypte, qui n'a pas la moitié de
 la longueur & largeur de la France, jusqu'au
 nombre de dix-huit mille Villes ou considéra-
 bles Cités, selon le texte de Diodore, du
 tems duquel on y en comptoit encore trois
 mille, vû que toute la diligence d'Ortelius
 ne lui en a pû faire trouver en nos jours plus
 de trois cens? Car pour les trente-trois mille
Idyl. 17. trois cens & trente-neuf Villes, que Théocrite
 met dans le Roiaume de Ptolomée Philadel-
 phe, cela se pourroit attribuer à une licence
 Poëtique. Dites-moi encore, s'il vous plait,
 de qui vous faites plus de cas, ou de ces
 grands preneurs & destructeurs de Villes
 comme étoit Demetrius, ou de ceux, qui en
 ont encore plus bâti, témoin dans Appien,
 Seleucus, qui en fit construire neuf entr'au-
 tres

tres appellées de lui Seleuciés, cinq Laodiciées à cause de sa mere, & seize portant le nom d'Antioches, qui étoit celui de son pere; pour ne rien dire d'Alexandre le Grand, que Plutarque assure dans sa vie avoir été fondateur de plus de soixante-dix en diverses parties du Monde? Et si vous ne vous lassés point trop de mes demandes, quelles villes estimés-vous le plus, ou celles qui excellent en fortifications, comme Magdebourg, qu'on dit la plus considérable à cet égard qui soit aujourd'hui, ou d'autres, qui ressembleroient à Sparte, dont la principale gloire fut d'être sans murailles, & de donner néanmoins la loi à toute la Grece? Du moins fut-elle constamment ainsi jusqu'au tems de ses Tyrans, puisque les Romains la trouvèrent, qui en avoit sous Nabis, au rapport de Tite-Live. Pourriés-vous bien n'être pas pour le beau sentiment de Cleomene? O la belle retraite pour des femmes, dit-il en voiant une ville des mieux achevées en ses retranchemens. Dec. 7.
Lib. 4.

Je veux en recompense de mes questions importunes, *quippe superioris est interrogare*, vous faire part, pour vous complaire, d'un point de nôtre Philosophie, où me porte ce que je vous ai dit tantôt du Talisman de

Paris, & de la prise de Babylone qui étoit ignorée trois jours après en l'une de ses extrémités. Ajoutés à cela cette Ville de Bacchus, dont parle Strabon après Aristote, qui étoit en Afrique, & qui ne se pouvoit jamais trouver deux fois par ceux, qui la cherchoient. Car ne faut-il pas mettre tout cela au rang de ces fausses traditions historiques, & de ces *Farfallonis* du Seigneur Lancelot, qui passent pour véritables, sans que personne les veuille examiner? Il n'y a que la Sceptique, qui s'en prévale utilement, dans le dixième des moyens, dont elle se sert pour établir son Epoque, ou sa suspension d'esprit. Or je me souviens assez, que vous vous êtes souvent moqué des vaisseaux arrêtés par la Remore, qui n'a pouvoir d'arrêter que les plus crédules esprits. Mais nous n'avions point d'instance contre la vertu du chant du Coq à faire fuir le Lion. En voici une, prise d'une Relation moderne, qui conte, qu'en remontant le Tigris de Basore à Bagdat, un Coq chantant sur le vaisseau de quelques passagers, au lieu de faire peur à un Lion, qui paroissoit sur la rive, le faisoit rugir & l'animoit davantage contre eux. Un

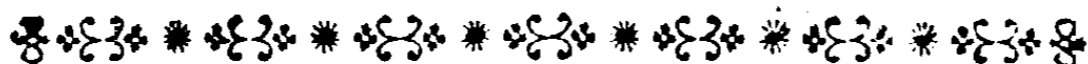
La Boulaye.

Præfat. Sem. Sap. Auteur Arabe m'apprend trois autres choses qu'il faut ajouter au notable chapitre *de falso*

creditis: La premiere, que le Caméleon vit de moûches, & non pas d'air simplement: La seconde, que le Corail n'est point mou dans l'eau, où il possède la même fermeté, que nous lui voions: Et la troisième, que la Vipere engendre ses petits sans mourir, & comme les autres animaux mettent les leurs au monde. Infinis Auteurs ont écrit, qu'un Juif n'est pas reçu à se faire Mahometan sans passer par le Christianisme, cela est très faux; mais il est vrai, qu'ils reconnoissent Jesus Christ pour un grand Prophète en recevant l'Alcoran. L'on a dit aussi, que ces mêmes Mahometans se tournoient toujours vers le Midi, pour faire leurs prieres. C'est proprement vers la Meque, qu'ils se tournent, qui véritablement est au Sud à l'égard des Turcs de Constantinople: Mais les Musulmans de Mosambique, qui sont dans une position contraire, se tournent au Nord, & d'autres vers le Levant ou vers le Couchant, selon leur demeure différente. Combien de fois avés-vous lû aussi bien que moi, qu'il ne pleuvoit point en Egypte? Cependant les pluies de Novembre, Decembre & Janvier y sont telles quelquefois, qu'on demeure à cause d'elles des journées entieres sans sortir. N'avés-vous pas crû de même sur d'autres

Rélations, qu'il ne se trouve pierre aucune où sont les Pyramides, ni même à cent lieues de là. C'est une autre fausseté, dont des témoins oculaires m'ont depuis peu desabusé, aiant remarqué entre le lieu de la Sphynge, & celui de la grande Pyramide, les endroits en forme de carrieres, d'où vraisemblablement toutes ses pierres ont été tirées. Ceux, qui se sont figuré le Monde comme un grand animal, mettent ses narines au fond de la Mer; par lesquelles il respire de telle sorte, qu'il attire & fait perir irrémisiblement tous les vaisseaux en de certains endroits où l'on ne trouve jamais le fond, comme vers le Nord sur l'Océan, & vers le milieu de la Mer Caspienne: Cependant ceux, qui ont été aux lieux où l'on designoit ces barathres, y ont trouvé la Mer telle qu'elle est ailleurs, & ont vérifié la fausseté de tels contes, qui sont sans fin aussi bien que sans raison. Mais en voilà assez pour cette fois.





DE LA CONVOITISE.

L E T T R E LXXIII.

MONSIEUR,

Le Philosophe Aristippe considéroit avec étonnement, que celui qui boit & mange sans se rassasier, a recours au Médecin, comme se reconnoissant malade, & que ceux, qui ne sont jamais satisfaits de biens, dans quelque opulence qu'ils se trouvent, ne s'aperçoivent pas, qu'ils sont d'autant plus malades, que les infirmités de l'esprit sont plus à craindre, que celles du corps. Certes il avoit raison, & je ne crois pas, qu'il y ait une plus grande malediction, que d'être dans cet appetit insatiable de richesses, lors qu'on en possède assez pour ne pas craindre raisonnablement la pauvreté, *cum non tantum extra Seneca. sensum paupertatis sumus, sed etiam extra metum.* Je parle d'une crainte bien fondée sur la vraisemblance, n'ignorant pas, qu'à se représenter tout ce qui peut humainement arriver, nous ne possédons rien sous le titre de

biens de Fortune qu'elle ne nous puisse ôter à tout moment:

Laberius. *Non est tuum, Fortuna quod fecit tuum.*

Mais à le prendre de la sorte, il n'y a point d'abondance, qui nous puisse mettre l'esprit en repos, & si l'on peut dire, que cette considération rend l'aveuglement plus grand de ceux qui accumulent sans cesse, parce qu'ils donnent par là moyen à cette même Fortune de les endommager davantage, & de rendre par conséquent leur déplaisir plus grand. Car outre qu'il ne lui est pas plus difficile d'ôter les millions que les centaines, encore peut-on dire, que son plus grand divertissement, & son plus ordinaire passe-tems, est de dépouiller ceux, à qui elle sembloit avoir le plus libéralement donné. Me permettrés-vous de vous dire encore au sujet de cette Déesse aveugle, qu'on a grande raison de mettre les richesses entre les biens, qui portent son nom, puisqu'on peut soutenir, que c'est un grand hazard & une merveilleuse fortune de les voir réussir à bien. Le nombre de ceux qu'elles perdent, est sans comparaison plus grand que des autres, qui en savent quelquefois tirer quelque avantage. En effet je ne veux pas nier, que

des richesses, dont vous faites tant de cas ne soient de véritables moyens, quand on en use bien, pour exercer beaucoup de bonnes actions. Mais il faut pour cela les posséder un peu philosophiquement, & autrement que le commun des hommes, qui sont plutôt possédés par elles, qu'ils ne les possèdent. L'on peut dire avec fondement des richesses ce qu'un Ancien prononça du feu & de l'eau, que ce sont de bons serviteurs & de très mauvais maîtres. Pour peu qu'elles prennent d'empire sur nos esprits pour se faire estimer plus que la raison ne veut, elles jouent bientôt le personnage des valets de Rome au tems des Saturnales, où ils usurpoient le commandement despotique. Gardez-vous donc bien de laisser empieter un pouvoir sur vous à celles que vous devés tenir dans une sujétion absolue. Jamais un vassal ne se mêle de commander, qu'il ne donne bientôt jusques dans la tyrannie.

Mais, dites-vous, le défaut de biens & ce qu'on nomme pauvreté vous paroît si affreux, qu'à votre avis, l'on ne peut s'en trop éloigner. En vérité c'est un grand abus de le croire ainsi, & je suis sûr, que quand vous y aurés bien pensé, vous trouverés, que la pauvreté est plus traitable & plus aisée à

supporter, que les grands biens. Afin de n'en point douter, figurés-vous les mœurs de ces grands Richards que vous connoissés, & les comparés à celles des autres que vous nommés incommodés; je me fais fort, que vous serés contraint d'avouer, que la conversation ordinaire & familiere de ceux-ci, est préférable en plusieurs façons à celle des premiers. Pour moi, je ne puis comprendre, pourquoi l'on veut, que beaucoup de choses manquent à celui qui est content de fort peu, & à qui les purement nécessaires suffisent. La pauvreté pouilleuse & qui passe jusqu'à l'extrême mendicité est véritablement pénible & honteuse; mais la volontaire, qui méprise l'affluence, doit à ce qu'il me semble être tenuë pour honorable; outre le privilège qu'elle a, de paroître toujourns gaie, hardie, & sans inquietude. Ceux, qui la connoissent, cõme faisoit Aristide, sont gloire d'enrichir les autres, en demeurant pauvres: Et comme il dit fort bien dans un jugement public, il n'y a que ceux, qui sont nécessiteux par force, qui en doivent rougir, quand on l'est de son bon grè, il y a plus de sujet de s'en glorifier qu'autrement. | Vous savés bien, que je ne vous prêche pas ici, assis sur la vendange, & afin que l'honneur

*Plutar. in
Arist. &
iii Cat.*

de mes emplois ne vous impose rien à cet égard, souvenés-vous, que Petrarque n'a pas laissé de placer Lactance Firmien entre les grands personnages qui ont vécu dans la pauvreté, nonobstant la charge qu'il avoit auprès du fils de Constantin le Grand.

Après ce discours moral je viendrai au repas de nos Deipnosophistes, dont vous voulés être informé. J'en puis parler pour m'y être trouvé, ce que je n'eusse pas fait, si j'eusse été aussi avisé que le Sage Chilon, qui ne voulut jamais aller au festin de Periandre, qu'il n'eût scû le nom de tous les conviés. Cela vous soit dit en passant, je vous réserve quelque chose de particulier pour la première rencontre. Car il n'est pas des diners Philosophiques comme de ceux des Spartiates, qui ne vouloient pas, que rien sortit jamais par la porte de leurs Syssities de tous les propos qui s'y étoient tenus. Ceux des Philosophes au contraire se peuvent divulguer par tout, & je ne ferai nulle difficulté de vous en faire quelque jour un fidele rapport. Sachés cependant, que rien ne m'y plût davantage que le bon visage de celui qui nous traitoit. Philemon ne l'avoit pas meilleur, lors qu'il reçût à sa table Jupiter & Mercure.

Or. 8.
Metam.

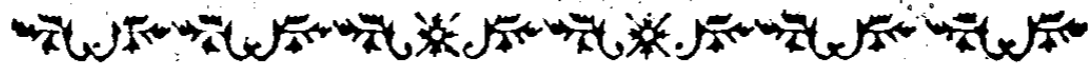
- - - *Super omnia vultus*
Accessere boni, nec iners pauperque vo-
luntas.

En effet, quoiqu'il ne nous présentât rien que de bon & de bien apprêté, son proceder en mille rencontres donnoit encore plus de satisfaction. Et la politesse jointe à l'honnête frugalité de tous ses mets, étoit un autre assaisonnement très agréable à tant que nous étions. Aussi n'y en eût-il aucun, comme je crois, qui eût besoin le lendemain de corriger les excès de sa bonne chere par l'ordonnance du Médecin. C'est une chose étrange, qu'il y ait tant de personnes, qui creulent tous les jours leurs fosses avec leurs dents, pour user des termes d'un proverbe Anglois. Et l'on ne sauroit trop s'étonner de ceux qui pouvant passer d'ailleurs pour hommes assez raisonnables, ne laissent pas néanmoins de se remplir souvent le ventre de telle sorte, que semblables à un navire trop chargé, ils sont contraints d'être sans cesse à tirer la sentine & à se purger. Vous vous doutés bien, qu'un repas si réglé sur la quantité, ne le fut pas moins à l'égard de la qualité des vivres. L'on n'y vit point ce qui déplaisoit si fort à Caton, de petit poisson qui coûtât plus qu'un bœuf; ni de fruits que

la nouveauté eût rendus si chers, qu'on pût demander, comme Socrate, à ceux qui les mangeoient à si haut prix, s'ils desespéroient d'arriver à la saison qui les rend communs. L'on dit autrefois à quelqu'un, dont la table avoit consumé le prix d'une terre sise sur le bord de la Mer, qu'il avoit le ventre plus grand qu'elle, qui s'étoit contentée de lécher l'héritage qu'il avoit devoré. Notre hôte ne recevra jamais de tel reproche, quoique je vous puisse assurer, que dans une fortune médiocre comme est la sienne, il fait fort bonne chere à ses amis. Je n'estimerai jamais celle, où le vin & les viandes affoiblisent l'ame, en fortifiant le corps. Le vaisseau rempli ne resonance plus; nos yeux pleins d'humeur ne voient que trouble; & le Soleil même par un air humide perd toute la force. Si la vapeur des alimens est telle qu'elle ofusque l'esprit, il devient de pire condition que tout cela. Je pense aussi, que vous ne nous soupçonnerés pas d'avoir fait des brin-des excessifs. Il faut, que je vous avoué pourtant, qu'il ne tint pas au Poète que vous savés, que nous n'en fissions d'avantage. Sa gaieté fut prise pour une licence poétique, & le Temple de Delpho, dedié aux Dieux Bacchus & Apollon conjointement, lui fer-

*Plutar.
de vo.c.*

vit d'une agréable excuse. Mais nous le priâmes de se souvenir, que la défense faite au Prêtre de Jupiter, nommé par les Romains *Flamen Dialis*, de se promener ou de passer seulement sous une treille de vigne, avertissoit tous les hommes raisonnables, de ne permettre jamais au vin, de monter jusqu'à la tête, ni d'envoyer ses fumées jusqu'au cerveau. Cela fut dit néanmoins en lui accordant pour le contenter, que tout ce qui est soigneusement arrosé profite beaucoup mieux, & que nôtre vie même a besoin de ce regime, *ne remaneat in sicco.*



D E S A N E S.

L E T T R E LXXIV.

MONSIEUR,

Je ne suis pas ennemi non plus que vous de cette sorte d'écrits, semblables à la louange des Marmittes que fit Polycrate, ou à celle des Bouës qu'on attribue à un Majoranus. Plutarque parle de quelqu'un, qui avoit loué de même le Vomissement, & le

nombre est infini de sujets aussi ridicules, qui ont servi de matière à de grands Paranympbes; comme l'on s'est exercé d'un stile différent à composer des satyres contre Socrate & contre Achille, puisque le Sophiste Théon *In prog.* se plût à diffamer éloquemment ce dernier. Mais je ne vous puis nier, que faisant profession sincère d'ignorer ce que la plupart des hommes croient savoir, l'Eloge des Anes de ce tems m'a été d'un singulier contentement; & je veux pour vous le témoigner, ajouter à leur recommandation quelques particularités, dont il me semble, qu'il n'est point parlé dans le discours que vous avés vû.

Si les Egyptiens firent bien leur Dieu visible d'un Apis, c'est à dire d'un Veau, & s'ils osèrent dire du plus vil des Insectes le Scarabée ou Elcarbot, qu'il étoit l'Image vivante du Soleil, pourquoi ne pourrons-nous pas prendre la licence de prononcer deux ou trois mots en riant à l'avantage du plus patient, du plus généreux, & peut-être du plus spirituel de tous les animaux? Le premier de ces attributs ne lui est dénié par personne, & chacun fait avec quelle patience il s'accommode avec ses Destinées.

• • • *Asini est clitellam ferre libenter.*

*Marc.
Paling.
in Leon.*

Son raisonnement sans doute, tout bestial qu'il est, lui donne cette image de Vertu, & l'on peut croire, qu'il y est porté par la même pensée qui fait dire à Seneque, *Nulli tam arctum est jugum, quod non minus lædat ducentem quam repugnantem.* Que si Macrobe a eu sujet de prononcer, qu'il n'y avoit point de gens plus impatiens que les impertinens, & les ignorans, *nihil impatientius impertitia*, il est encore aisé de conclure par la doctrine des contraires, que la patience de l'Ane doit être fondée sur une profonde connoissance d'une infinité de choses, dont l'on a peut-être tort de le croire incapable. Et Salomon ne nous a-t-il pas enseigné, que la principale doctrine de l'homme, aussi bien que sa plus grande gloire, procedoient de sa patience qui les faisoit reconnoitre? *Doctrina viri per patientiam noscitur, & gloria ejus iniqua prætergredi.* Comme il avoit proferé un peu auparavant dans un autre Proverbe, que la force, ou grandeur de courage, étoit de beaucoup inferieure à cette même patience; *Melior est patiens viro forti, & qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.*

9 de La
cap. 16.

7. Saur.
c. 4.

Prov.
c. 19.

Prov.
c. 16.

Pro. c. 16.

Ce passage seul pourroit presque suffire à prouver le second attribut que nous avons donné à l'Ane, qui est celui de la générosité.

Vous l'avez vû dépeint comme un petit Mars, d'où semble venir son surnom ordinaire de Martin? mais l'état que faisoient de lui les Socrates, dont parle Elien, peut bien être Lib. 12. plus particulièrement considéré, que l'on n'a 6. 37. fait. Ils estimoient les Anes, dit-il, pour le moins autant que les Grecs leurs meilleurs chevaux, puisque les réservant pour les combats, ils eussent fait conscience de les employer ni à porter des charges, ni à tourner des roués, ou à faire aller des meules de moulin. Voici un autre témoignage de leur valeur & de leur courage, qui ne peut être contredit. Meruvan, vint-unième Calife à compter depuis Mahomet, reçût pour un grand éloge le surnom d'*Ane de Mesopotamie*, parce que, dit l'Histoire Saracénique qu'Er- Lib. 1. penius nous a communiquée, il tenoit tou- F. 106. jours ferme & ne reculoit jamais dans les combats; y aiant un proverbe de ce pais-là, qui porte, que l'Ane guerrier ne fait ce que c'est que de fuir.

Pour ce qui touche la spiritualité, encore que la Religion nous prescrive de ne lui en donner pas plus que ce qu'on peut en attribuer sans impiété aux animaux qui paroissent les plus ingénieux: Si est-ce qu'il semble avoir beaucoup d'avantage en cela sur le

Cheval, & sur le Mulet, à qui David dénie toute sorte d'entendement. Car pourquoi ne le prendra-t-on pas aussitôt de ce côté là, que de celui dont l'Anglois Ovenus l'explique dans cette Epigramme.

Ep. 261.

*Cur Asinum non junxit equo, muloque
Propheta?*

Vecturus natum Davidis ille fuit.

Je sai bien, que l'opinion commune de la stupidité des Anes, est fort contraire à ce que nous disons, & que l'injure ordinaire d'être un Ane, qui fut même appliquée à l'Empereur Justinien, par la faction de la couleur verte son ennemie, combat nôtre sentiment. Mais les erreurs populaires sont si fréquentes, & le mérite de Justinien si connu de tous les Jurisconsultes, qu'encore qu'il eût les oreilles aussi mobiles que Procope l'écrivit dans ses Anecdotes, je ne crois pas, qu'il dût beaucoup s'offenser de ce sobriquet *γῶδαγε*, d'où je pense qu'est venu nôtre vieux mot Gaulois Baudet, que Robertus Cœnalis & quelques autres ont derivé de l'Hébreu. Aussi ne fut-ce pas pour injurier Junius Bassus qu'on l'appella *l'Ane Blanc*, sa galanterie seule à dire de bons mots, & son agréable conversation le firent ainsi nommer. Et quoi? L'Ane d'Ammonius, dont parle

Lib. 1. de
re Gall.
per. 3.
p. 11.

Photius

Photius dans son extrait de la vie d'Isidore, *Col. 242.*
 écrit par Damascius, ne doit-il pas servir lui
 seul d'une preuve suffisante, que l'esprit des
 Anes est tout autre que ce que le vulgaire
 s'est imaginé? Il étoit si amateur de la Poë-
 sie, que pour y prêter l'oreille, dans sa plus
 grande faim il quittoit le ratchier, quelque
 bien garni qu'il fût, toutes les fois qu'on
 recitoit des compositions du Parnasse. Ga-
 lien a donc un tort merveilleux de s'être lais-
 sé emporter si fort au torrent de la multitu-
 de, qu'encore qu'il ait reconnu quelque part
 l'Ane pour l'animal de tous qui a la meil-
 leure mémoire, il ne laisse pas de l'accuser
 ailleurs d'être le plus grossier, & d'approcher
 de la stupidité. C'est au huitième livre de *Cap. 13.*
 l'usage des parties, où pour reprendre l'opi-
 nion d'Erasistrate, que le cerveau de l'hom-
 me a bien plus de sinuosités & de détours
 que celui du reste des animaux, parce qu'il
 les doit surpasser tous en pointe d'esprit, &
 en bonté de raisonnement; il prétend, que
 si cela étoit, les Anes n'auroient nulle diver-
 sité de ventricules, de cavités & de passages,
 ni le cerveau de la conformation des autres,
 comme l'on voit, qu'ils le possèdent, ce qui
 ne les empêche pas d'être lourdaux & stupi-
 des au dernier point. Mais qui a dit à Ga-

lien, qu'ils ne raisonnent pas à leur mode, aussi justement peut-être, & aussi profondément qu'on sauroit faire? Et qui le peut assurer, que cette humeur reposée qu'il nomme stupidité, ne soit point une des complexions mélancoliques & Saturniennes, qui sont parmi nous les beaux Esprits, j'ai pensé dire les Esprits forts? Car on ne peut soutenir, que les Anes n'aient été produits par la Nature qu'à la mode des Ours, comme des masses informes & pesantes, puisqu'on ne voit rien de plus gai, ni de plus enjoué, que les jeunes Anons. Il est bien plus vraisemblable, que cette façon de vivre sérieuse, grave, & arrêtée, qui leur vient avec le tems, & peut-être par connoissance, est attachée au temperament, qui donne les plus belles lumieres, & que l'Ecole attribuée à ses principaux Docteurs.

Mais il n'est pas besoin d'étendre plus loin cette Anerie, dont je ne vous ai entretenu, que pour m'accommoder au tems du divertissement, & pour dresser un corollaire à ce traité de raillerie, auquel vous m'écriviez qu'on ne pouvoit rien ajouter.

Homo acharis quasi fabula vana. Ecclesiastic. cap. 20.

* * *

DES
TREMBLEMENS DE TERRE.

L E T T R E LXXV.

MONSIEUR,

Ce n'est pas sans sujet, que la description qu'on vous a faite de la perte de Pivry aux Grisons le quatrième de Decembre mil six cens dix-huit, vous a donné tant d'étonnement. Une ville assez considérable, accablée en un instant sous une montagne, qui écrasa ou étouffa tous ses habitans, à la reserve de trois ou de quatre, est un événement si rare dans toutes ses circonstances, que l'Histoire n'en représente guères qui lui puisse être comparé. Je sai bien, qu'on y lit de plus grandes desolations arrivées par des tremblemens de terre. Diodore parle *Lib. 1* d'un, qui étoit plus de nuit que de jour, & dont presque toutes les Villes du Peloponese se ressentirent, Helice & Burra, alors des principales, ayant été entièrement ruinées, soit, dit-il, par des causes physiques & nécess-

saires, soit par une vengeance de Neptune
 irrité contre leurs habitans. Ce même Au-
 teur avoit déjà remarqué comme plus de
 vingt mille Lacedemoniens périrent dans
 Sparte par un autre tremblement, qui fut de
 longue durée. Et Josephé assure, que l'an
 septième du regne d'Herode trente mille
 hommes & une infinité d'animaux mouru-
 rent en Judée d'un semblable accident. Mais
 cette chute momentanée d'une montagne
 sur une ville, où rien n'est épargné, & où
 personne n'a le moindre loisir de penser à
 soi, est une chose si particuliere, que je ne
 lui puis rien égaler, sinon ce qui arriva dans
 les mêmes Alpes au territoire de Vallais du
 tems de nos premiers Rois. Car Marius
 Evêque de Lausanne fait voir dans sa Chro-
 nique, que le mont qu'il appelle *Tavretu-
 nensem*, tomba si subitement sur un Chateau,
 & sur des Bourgs voisins, que tous les habi-
 tans en furent opprimés, avec un déborda-
 ment d'eaux, dont la ville de Genève se trou-
 va incommodée.

Quand vous ne sauriés pas mieux que
 moi les raisons naturelles de ces effets mer-
 veilleux, je suis bien assuré, que vous me
 dispenseriés de vous rapporter ce qu'Arístote,
 Plin, Seneque & tant d'autres Auteurs en

ont dit. Il ne seroit pas juste d'ailleurs, que je voulusse paroître plus savant que ces anciens Romains, qui n'adrescoient leurs prières ni leurs vœux à aucun Dieu particulier aux tremblemens de terre, comme ils faisoient en tout autre accident, à cause, dit Varron dans Aulu-Gelle, qu'ils avoient peur de se méprendre, ignorant d'où cela procedoit, *quoniam & qua vi, & per quem Deorum Dearumve terra tremoret, incertum esset.* Mais opposons à cette grande modestie Romaine, pour ne pas dire ignorance, la merveilleuse science ou vanité des Grecs, qui se vantoient de pouvoir prédire les Tremblemens de terre, aussi bien que les Comètes à venir. Et avoions, que pour peu qu'il y auroit de vérité en cela, nous serions fort éloignés de leur connoissance. Cela se dit néanmoins de Pherecydes Précepteur de Pythagore, comme si bûyant de l'eau d'un puits de l'île de Scyros, il avoit prédit avec succès, que la Terre y trembleroit dans trois jours. La même chose se lit encore d'Anaximandre, honoré du titre de Physicien, qu'on veut qu'il ait averti fort à propos les Lacedemoniens de sortir de leur ville, parce que leurs maisons alloient être renversées par un semblable écroulement. Et je vois, qu'Apollo-

Cap. 5. nius surnommé Dyscole, attribué une pareille sagacité à l'Hyperboréen Abaris, dont la Grece n'a pas moins respecté les lumieres, que celle de ses plus grands Philosophes. N'est-ce point qu'à considérer la Terre comme un grand animal, ils avoient l'art de lui tâter le pouls, & de reconnoitre par là ces convulsions, qui lui devoient arriver?

°° L'on en peut voir dans toutes les Histoires d'étranges particularités. Car quoiqu'on veuille, qu'il y ait des païs, comme celui d'Egypte, d'Irlande, & de Delos, qui soient exemts de ces rudes secousses; ce qui a fait prononcer à Virgile de cette derniere Ile,

5. *Æn.* *Immotamque coli dedit, & continere ventos:*

Lib. 6. Si est-ce que pour user des mêmes termes nat. qu. dont Seneque s'est servi sur ce propos, la nation des Philosophes n'a pas été reconnue c. 26. moins crédule ici que celle des Poëtes: & cependant tous ces lieux ne laissent pas d'être ébranlés quelquefois aussi bien que les autres par des agitations de la nature de celles, dont nous parlons. Il est vrai, que les contrées fort chaudes, ou fort froides y sont ordinairement les moins sujettes, ce qui fait observer à Hérodote, que les Scythes tiennent Lib. 4. pour un prodige, quand il arrive chez eux le

moindre tremblement de terre. C'est pour-
 quoi l'Angleterre, aussi bien que l'Irlande,
 n'en ressentent guères non plus. Et néan-
 moins Camden n'a pas laissé d'en remarquer
 divers qu'elle a soufferts dans le seul dernier
 siècle. Il décrit entre autres celui de l'an
 mil cinq cens soixante & onze, qui fit sauter
 une montagne beaucoup plus haut qu'elle
 n'étoit, avec ses arbres & ses animaux, ne
 laissant qu'un trou à l'endroit qu'elle occu-
 poit auparavant. Je trouve moins étrange,
 qu'un champ dans cet effort passe d'un côté
 à l'autre, ou que deux montagnes opposées
 se choquent, comme Pline veut, qu'il soit *Lib. 2.*
 arrivé. Mais qu'une montagne bondisse, *6. 83.*
 pour aller se placer dans un lieu supérieur,
 selon le texte de Camden, n'est-ce pas faire
 ce que David a dit du mont Sinaï, & rendre
 réelle une description divine & poétique tout
 ensemble; *Montes exultaverunt sicut arietes, Psal. 113.*
& colles sicut agni ovium. Certes il ne se
 peut rien dire de plus étrange, si ce n'est le
 tremblement de terre prétendu universel
 sous Diocletian, qu'Anmien Marcellin dé- *Lib. 26.*
 crit, & que Paulus Diaconus n'a pas fait de *Lib. 9.*
 difficulté d'assurer au commencement de sa
 continuation de l'Histoire d'Eutrope. Am-
 mien seroit croiable aux choses de son tems,

s'il en pouvoit avoir pris une certaine connoissance qu'on ne lui peut attribuer en cela.

Vous aurés admiré, je m'assure, dans d'autres Auteurs Latins, que ni les Romains ni les Carthaginois ne s'apperçurent point d'un tremblement de terre, qui se fit durant qu'ils combattoient les uns contre les autres auprès du Lac de Perouse, qu'on nommoit alors Thralymene. Le péril du combat, l'ardeur de la mêlée, & le desir de vaincre, les pouvoit occuper si fort, qu'ils n'avoient nul sentiment pour tout le reste. Voici un événement tout contraire, qui ne vous étonnera pas moins. Le Maire aiant passé avec ses Hollandois par le Détroit de son nom dans la Mer du Sud, ils sentirent la nuit dans leur vaisseau, & reconnurent avec fraieur, que la terre trembloit sous eux; bien qu'ils en fussent séparés de tout l'Element de l'eau. Leur crainte aussi ne fut pas telle, que de semblables tremblemens l'ont causée quelquefois à ceux, qui devoient être moins agités, puisqu'ils étoient sur ce que la Nature a de plus solide. Beaucoup ont perdu l'esprit & sont demeurés tout insensés après de telles secousses, comme Seneque le témoigne par ce qui arriva dans la Terre de Labour, lors

que la ville, qui portoit le nom de Pompée y fut bouleversée, ou même abimée. Et l'on peut voir dans Agathias, que les Byzantins long-tems depuis ce grand tremblement de leur ville arrivé du tems de Justinien, ne trouvoient plus rien de ferme ni de solide sous eux, & croioient toujours, que Constantinople agitée étoit prête à perir, tant l'émotion qu'ils avoient ressentie dans cet accident, leur avoit troublé l'imagination.

Mais le mot qu'ajoute cet Auteur là dessus me semble fort considérable, que ces ébranlemens extraordinaires de la Terre seroient plutôt à souhaiter qu'autrement, s'ils épargnoient les bons, n'offensant que les plus méchans des hommes. Je dis de plus, que sans cette moralité ils ont été quelquefois utiles à des batimens malfaits, qu'ils ont rendus plus stables, & de plus de durée, si nous en croions Seneque, *quædam parum aptata Lib. 6. positu suo, & a fabricis negligentius solutiusque nat. 47. composita, terræ motus sæpius agitata compe- c. 30. Lib. 5. git.* N'apprenons nous pas aussi de Polybe, que le tremblement de terre arrivé à Rhodes, qui renversa son renommé Colosse, au lieu d'être préjudiciable aux Rhodiens, leur tourna à très grand profit, par les préiens que cette infortune leur attira de tous côtés. Il

Lib. 1. est vrai, que ces mouvemens hétéroclites de la plus basse partie du Monde, ont presque toujours été pris à mauvais augure. Thucydide veut, qu'un de Delos ait été le présage de la guerre Péloponésiaque. Et dans Rome aussi bien que dans Athenes, on quittoit toute sorte d'affaires, quand ils survenoient, pour vaquer aux prieres qu'on croioit devoir appaiser la colere des Dieux. Néanmoins, quoiqu'Agis sur ce fondement eût retiré ses troupes de l'Elide, pour contenter Neptune le grand ébranleur de terres; nous voions dans Xenophon, qu'Agésipolis en usa depuis tout au rebours, assurant les Lacedemoniens, que le même Dieu l'avertissoit par ce signal, de poursuivre sa pointe contre leurs ennemis. Cela montre l'instabilité de l'esprit humain au sujet de celle de la Terre, aussi bien qu'en toute autre chose.

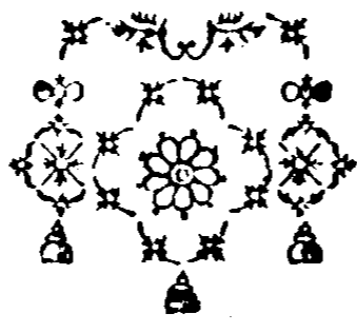
Hist. 1. 4

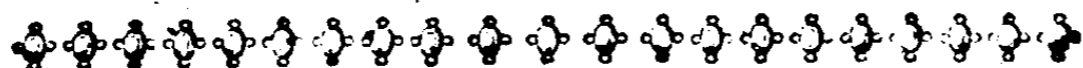
Cependant n'y a-t-il pas de quoi fortifier son esprit contre la crainte de tels accidens, si l'on considère, qu'on ne voit rien dans la Nature jusqu'au plus ferme & au plus solide de tous ses corps, que le tems ne ruine & qui ne soit sujet à perir? *Ingens mortis solatium, terram quoque videre mortalem.* Mais s'il étoit aussi vrai, comme il est vraisemblable, que la terre se meuve & fasse en vint-

*Sen. 1. 6.
nat. qu.
cap. 2.*

quatre heures un tour entier sur ses Poles, sans parler de son mouvement annuel, ni de celui d'inclination, peut-on trouver étrange, si quelque partie de cette grande masse est ébranlé quelquefois? N'y devons-nous pas être préparés par tout, je veux dire en quelque position que nous y soions? Et nôtre plus grand étonnement ne doit-il pas venir de ce que cela n'arrive pas plus souvent? Quelqu'un disoit autrefois, que s'il devoit tomber, il souhaitoit, que ce fût du plus haut du Ciel, afin que sa chute semblable à celle de ce Dieu boiteux fût plus considérable; & Seneque a fait état de cette pensée, parce qu'elle étoit d'un Poëte de ses amis. Celle qu'on peut avoir au milieu des plus grands tremblemens de terre n'est pas moins à priser, de perir volontiers dans un bouleversement général, accablé de toute la pesanteur du plus lourd Element, & par un désordre de la Nature, qui semble devoir finir avec nous, *si cadendum est, cadam orbe concusso.* En effet une seule pierre de médiocre grosseur nous peut aussi bien tuer en tombant un peu de haut, que la chute d'une montagne semblable à celle qui écrasâ Pivry & ses habitans. Un petit gravier même retenu dans le rein, ou bouchant l'uretaire,

nous fera mourir sans cette consolation Philosophique bien plus cruellement, que si nous étions suffoqués par le poids de Pelion & Ossa entassées comme autrefois sur l'Olympe. Je veux néanmoins vous faire part d'un expedient dont vous pourrés vous prévaloir, si vous vous trouvés jamais réduit au même point, où se rencontrèrent Trajan dans Antioche, Charlemagne à Spolte, & le Pape Boniface VIII. dans Riete. Platine dit, que ce dernier y fit bâtir au milieu du spacieux Cloitre des Cordeliers, une petite loge de bois fort léger, & dont par conséquent la chute n'étoit pas à redouter, comme celle des maisons & des Palais de la Ville, étonnée alors d'un très grand tremblement de terre. Voilà dequoi vous exemter de mal, aussi bien que de peur.





DE
L'EMPLOI DES PERSONNES
AGEES.

LETTRE LXXVI.

M O N S I E U R,

Vous me demandés ce que je fais, comme si mes jours devoient être sans Sabbath, & qu'il ne me fût pas permis de prendre d'autre repos que celui des bonnes femmes, qui ne laissent pas de filer leur quenouille, encore que la lassitude les contraigne de s'asseoir. Il semble même, que vous cherchiés du mystere dans mon silence, & que vous me soupçoniés de faire le fin, lors que je demeure sans rouler mon tonneau, ou du moins sans que vous en preniés connoissance. Ne croiés-vous point, que je reprenne haleine pour mieux sauter? ou, que je m'épargne pour quelque action d'importance, comme on reserve le Bucentaure à Venise pour épouser la Mer, ou pour quelque autre grande cérémonie? On gardoit de mé-

me le vaisseau nommé Paralos, & la Galere Salaminienne dans Athenes pour les affaires de consequence: mais ce qui convenoit par rapport là dessus au mérite & à la conduite de Péricles, ne me peut- être approprié sans me rendre ridicule. Je sai bien, qu'on a observé aussi, que l'Aigle & le Lion retirent quand ils cheminent leurs ongles en dedans, afin de les conserver aux emplois qui leur sont utiles, & que plusieurs ont cette maxime de ménager de même la pointe de leur esprit pour les bonnes occupations, ne le voulant pas émousser en des choses de néant. Mais je ne vous puis rien celer, & sans y chercher tant de finesse, je vous dirai ingenuément, qu'en l'état où je suis, j'éprouve de plus en plus, que les derniers pas qu'on fait dans un fâcheux voyage, sont ceux qui lassent davantage, & qu'on trouve les plus pénibles. Les dernieres gouttes d'une médecine qu'on prend mal volontiers, ne sont- ce pas celles, qui donnent le plus de dégoût? Ajoûtés à cela l'indispensable rigueur des années, qui augmentent leur charge tous les jours par la loi du mouvement naturel, d'autant plus violent & plus rude qu'il approche de la fin. N'est- ce rien faire que de résister à tout cela? A la vérité l'on voit quelquefois d'assez beaux

Automnes, mais on peut soutenir à ce qu'il me semble, qu'il n'y a point d'agréable Hyver. Et pour moi, qui ne suis guères plus que sexagenaire, je ne laisse pas de pouvoir dire avec Laberius,

Ut hederâ serpens vires arboreas necat,

Ita me vetustas amplexu annorum enecat.

Ce n'est pas pourtant que je prétende là dessus donner couleur à une fainéantise honteuse, renonçant au métier des Muses, & abandonnant le doux entretien de mes livres, comme autrefois les vieilles Courtisanes sacrifioient leurs miroirs à Venus, les vieux Pasteurs leurs flûtes au Dieu Pan, & les soldats caducs leurs armes à Hercule. Je sai bien, qu'une vieillese de Pelée, & de Laërtes, destituée de toute action, est aussi méprisable, que celle de Nestor est glorieuse par tant de belles occupations, qu'Homere lui donne devant Troie. Et quand je considère, que les Abeilles aussi bien que les Fourmis travaillent jusqu'au dernier moment de leur vie, je suis contraint d'avouër, que l'âge est un mauvais prétexte pour s'excuser de bien faire. Si nous ne sommes plus capables d'exécuter ce que la jeunesse nous faisoit autrefois entreprendre avec succès, & si nos forces succombent sous le faix de cette

Lib. II. cap. 16. *πρὸς Πτολεμαίου* des Grecs, à qui Aulu-Gelle n'a pû donner de nom Latin, non plus que nous de François: Pour le moins devons-nous imiter cette vieille Mule, qui n'ayant plus la force de tirer, montroit le chemin aux autres, & l'enseigner en donnant courage à ceux qui ne sont pas encore arrivés, comme nous, au bout de la carrière. Car nôtre vie se peut commodément diviser en trois parties, aussi bien que celle des Vestales. Elles apprenoient premierement ce qui étoit de leur profession; après cet apprentissage on les occupoit à l'action; & puis elles venoient à ne faire plus qu'instruire les novices dans la vie Religieuse. Et quel plus honnête emploi peut-on prétendre dans le monde, & qui puisse mieux adoucir ce que la vieillesse a de rude & de douloureux, que d'être le guide & le précepteur du genre humain?

En vérité ce n'est pas seulement nôtre foiblesse, c'est le mauvais usage de nôtre raison, qui nous afflige de nous voir arrivés à un but où tout le monde vile, & où il n'y a point de jeunesse, qui ne desire parvenir. Que dirions-nous des fruits que produisent les arbres, supposant avec les Manichéens, qu'ils eussent quelque ame, & même quelque jugement,

jugement, si nous voyions, que ces mêmes fruits se plaignissent d'être arrivés à leur maturité? Nous sommes encore plus injustes & plus ridicules, quand il nous déplaît de finir un être, qui dans nôtre esperance n'est que le passage à un autre incomparablement meilleur. Il faut, que je le vous déclare avec sincérité, mon regret n'est pas tant d'être vieux, que d'avoir été jeune; vous sâvés bien par là ce que je veux dire. Et puisque je vous ai déjà débité du Grec & du Latin, je prendrai la liberté de vous communiquer encore la réflexion que je fais sur une commune façon de parler qu'avoient les Romains. Il me semble, que quand ils prononçoient *nihil mihi antiquius*, pour signifier, que quelque chose leur étoit si chere, qu'elle ne pouvoit pas l'être d'avantage, ils donnoient bien à connoître la grande estime qu'ils faisoient des choses vieilles, & qu'ils ne pensoient pas, qu'elles devinssent moins considérables par les longues années. Puisque nous ne sommes pas nés, comme ces Hyperborées que Pindare dit, dans quelque une de ses Odes, n'être jamais attaqués d'aucune caducité, consolons nous, d'avoir la meilleure des deux parties, dont nous sommes composés, qui ne la ressent jamais. Il

n'y a point d'ames, qui agissent plus fortement, que celles, dont les corps sont devenus plus foibles par la durée du tems. Les fruits de l'arrière-saison sont les plus prisés. Et ces vieux seps de vigne, qui ont essuié tant de rudes hivers, portent les plus doux raisins.

Vous m'avez demandé ce que je faisois, & parce que les bonnes gens ne font plus que rêver, je vous fais part naïvement de mes rêveries. Si j'étois aussi rétenu que Socrate, qui rendit cette raison de ce qu'il n'écrivoit rien, que la carte blanche lui sembloit plus précieuse que tout ce qu'il eût pu mettre dessus, je ne vous aurois pas si long-tems entretenu de mes fantaisies. Mais quoi! il n'eût pas été expedient, que tout le monde se fût montré aussi austere que lui à cet égard, & nous savons d'ailleurs par une autre de ses réponses, qu'il n'épargnoit sa plume & son parchemin, puisque le papier n'étoit pas encore en usage de son tems, que parce qu'il aimoit mieux graver ses pensées dans les cœurs des hommes, que sur des peaux de bêtes mortes. Chacun peut suivre son génie, & employer son talent aux choses, qui n'ont rien que d'honnête. La longue vie seroit beaucoup plus ennuyeuse

qu'elle n'est à plusieurs personnes, si elles ne prenoient ce divertissement, de communiquer leurs pensées à leurs amis, & par eux à la postérité. Cela se voit par la conclusion de ce beau travail des Nuits Attiques, où leur Auteur témoigne, qu'il ne souhaite plus vivre, lors qu'il aura perdu la faculté de s'entretenir de la sorte; *neque longiora mihi spatia vivendi volo, quam dum ero ad hanc facultatem scribendi commentandique idoneus.* Nous en connoissons bien vous & moi, qui ne sont pas éloignés de ce sentiment.

Il me reste à vous dire un mot de Morale Sceptique, puisque vous m'assurés, qu'il n'y a rien, que vous lisés plus volontiers dans mes lettres. Je ne me peinerai pas beaucoup l'esprit, pour vous contenter, mes dernières lectures de quelques voyages de long cours, dont l'on a depuis peu imprimé les Relations, me suffiroit pour cela. Une du Bresil nous fait voir, qu'au lieu que nous quittons souvent le surnom de nos peres, pour prendre celui d'une Terre ou Seigneurie; les Tapuyes & autres Bresiliens donnent au rebours leurs noms non seulement aux Aldées ou Villages qu'ils occupent, mais même à des Nations entieres, s'ils en peuvent obtenir la Souveraineté. Une autre Réla-

tion de l'Isle de S. Laurent, ou de Madagascar, assure, qu'il n'y a point de Bourreau particulier dans toute son étendue, parce qu'elle n'a point d'habitant qui ne tienne à honneur d'exécuter un criminel, & de couper la tête à un homme condamné pour ses méchantes actions, tant s'en faut que le métier de Bourreau y soit infame comme en France, & en Lithuanie, où l'on contraint les criminels de se pendre eux-mêmes. Il n'est pas pourtant abhorré de même ni réputé honteux en beaucoup de lieux d'Allemagne. Hérodote a observé, il y a plus de deux mille ans, que les Egyptiens avoient des façons de faire du tout opposées à celles des autres hommes. Un César Lambert Marseillois remarque la même chose d'eux jusqu'aujourd'hui, savoir que les hommes y pissent accroupis encore à présent, & les femmes droites ou debout; outre qu'au contraire de nous ils portent leurs morts au Sepulcre la tête devant, ce qu'Hérodote n'a pas dit, & semblent être nos Antipodes en mille autres choses. Nos femmes se pourroient-elles résoudre à se percer le nés de part en part pour y attacher une bague? Les plus belles de Babylone le pratiquent tous les jours & ne croiroient pas être assez gentilles sans cela.

Elles abhorrent, & les hommes même, l'odeur du musc que nous prisons tant, & le tiennent pour un si grand poison, que l'Ambassadeur Anglois Sciarley, qui alloit en Perse, fut chassé d'un quartier de cette grande ville, avec ceux qui l'accompagnoient, parce qu'on les prenoit tous pour des Marchands, qui vouloient faire le trafic du Musc, ordinaire à ceux de nôtre Europe. Mais pourquoi examinerons-nous seulement la diversité des sentimens humains selon les différentes Nations, si nous pouvons sans sortir de chez nous remarquer une variété de goûts & d'opinions, qui ne montre pas moins sceptiquement l'incertitude de nos jugemens? Il n'y a plus de beaux chevaux à nos yeux qui n'aient la queue coupée, ce qu'autrefois l'on n'eût jamais souffert; comme si nous voulions reformer la Nature, qui leur eût donné une partie inutile, & qui n'eût pas sçû en quoi consistoit le point de leur perfection. Que diroient nos peres, s'ils voioient qu'en guerre même on ne veut presque plus monter que des Hongres, qui ont perdu ce qu'ils avoient de plus martial?

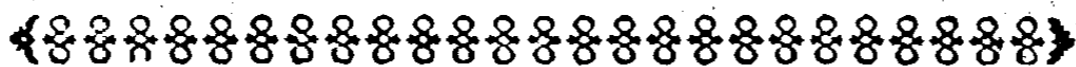
Proh superi! quantum mortalia pectora Ovid. 6.

cæcæ

Metam.

Noctis habent.

En vérité pour peu que nous voulions cultiver l'Epoque, nous trouverons par tout de quoi enrichir celui de ses dix moiens auquel ceci peut être rapporté. Considérés seulement le plancher de votre salle, & tenés pour assuré, que si les arbres croissoient quarrés, on en eût taillé les poutres & les solives en rond. L'homme est un Contrôleur général des ouvrages de Dieu & de la Nature.

«»

DE
L'ELOIGNEMENT DE SON
PAÏS.

LETTRE LXXVII.

MONSIEUR,

Je sai bien, que vous n'êtes pas de ceux, qui ont besoin de leurs amis pour se fortifier l'ame contre des coups de Fortune, semblables à celui, qui vous oblige à vous éloigner de votre païs. Vous avés fait provision, il y a long-tems, de trop bonnes

habitudes, pour être surpris avec étonnement par quelque accident, qui vous puisse arriver. Mais celui-ci est si peu de chose à le bien prendre, que j'ai presque envie de me réjouir avec vous, qu'il se présente un juste sujet de vous promener, & de voir un peu plus de monde, que vous n'avez encore fait. L'amour de la Patrie (sans parler des devoirs d'un bon Citoyen) n'est pas tout ce que le Bourgeois grossier & sédentaire se fait quelquefois accroire, & cette passion qu'Ovide exilé mettoit au dessus de toute raison,

Rursus amor patrie ratione valentior l. de Pen. et. 4.
omni,

est peut-être celle de toutes, qui a le moins de fondement, & qui se doit le plus facilement surmonter par le moindre usage de notre chere Philosophie. En effet, si vous la prenez pour un certain charme physique, qui nous lie d'affection à cette piece de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds, & que les Latins ont sur cela nommée *Natale solum*, y a-t-il rien de plus ridicule? Et n'en voit-on pas clairement la fausseté en ceux, qui ont été transportés fort jeunes hors du lieu de leur naissance, pour lequel ils ne ressentent pas la moindre tendresse? Aussi n'ignorés-vous pas l'opinion de ceux, qui

mettent tout au contraire l'endroit où nous nous enrouons, & celui de nôtre Tombeau pour nôtre vraie Patrie, à cause du long-tems que nous y devons être. Mais que l'on donne l'avantage à l'une ou à l'autre de ces pensées, elles paroîtront également vaines à l'égard des Déliens, qui n'étoient pas moins charmés du séjour de leur Isle, qu'un Athénien, un Romain, ou un Gaulois de celui de leur pais, quoique personne autrefois ne naquît dans Delos, & n'y reçût la sepulture, par une superstition Payenne. L'on peut ajoûter là dessus, que ces mêmes Déliens ne furent jamais touchés d'aucune des inclinations, qu'on veut que chacun ressentît pour sa Patrie, prise pour le lieu de sa naissance ou de son inhumation. Voulés-vous voir dans

*Lib. 1. &
2. hist.*

l'Histoire même des Fideles, comme cette affection dépend plus de la coûtume qu'elle n'est naturelle? S'il y eût jamais peuple, qui dût aimer son territoire, c'étoit sans doute celui des Hébreux, parce qu'ils le tenoient de la main de Dieu, qui le leur avoit donné en partage. Aussi lisons-nous dans Sulpice Severe, que Jeremie ne le voulut jamais quitter, tout desolé qu'il étoit par l'armée ennemie, quoique le Prince Nabufardan lui offrit de grands biens, & de grands honneurs, s'il

vouloit le suivre en Babylone. Et néanmoins le même Auteur nous fait voir un peu après, comme Cyrus, aiant depuis donné permission aux Juifs de retourner en Palestine, leur restituant même les Vases sacrés, dont Nabuchodonosor avoit dépouillé le Temple de Jérusalem, fort peu d'entre eux le prirent au mot & acceptèrent cette grace, ne se souciant pas de revoir une Patrie, dont vraisemblablement la Mésopotamie leur avoit fait perdre l'amour & le souvenir. Que si la demeure en un pais de captivité pût si aisément en faire oublier un tel, qu'étoit la Judée, que ne doit-on point présumer du changement d'une contrée en une autre beaucoup plus favorablement regardée du Ciel, & telle qu'est celle où j'apprens que vous vous acheminés? Un Grec, aiant demandé à un autre habitant de Seriphe, quel crime l'on y punissoit de l'exil; sur la réponse, que c'étoit celui des Faussaires, lui repliqua gentiment, qu'il s'étonnoit donc, qu'il ne commit point une faute, qui le pouvoit faire chasser d'un si mauvais lieu. En vérité l'on en pourroit dire autant à une infinité de personnes, qui s'arrêtent, sans savoir pourquoi, en des lieux plus propres à perpétuer la misère de leurs habitans, qu'à se faire raisonna-

blement affectionner. Si celui, que vous quitterés à quelque chose qui vous agrée, repréentés-vous de combien d'importunités, d'intraves & de peines vous vous delivrerés en l'abandonnant; & souvenés vous, que par tout, où la Vertu est reconnue, un homme d'honneur y trouve facilement de la conversation, des amis, & du divertissement, outre la satisfaction qu'il peut tirer de son propre entretien dans la plus grande solitude. Peutêtre que la privation de vôtre Maison, soit de ville, soit de campagne, vous est sensible: Considérés, que la vue de mille autres choses rares & excellentes compensera ce défaut? *Lucundum nihil est nisi quod reficit varietas*, & prenés garde, qu'il n'y a guères que les hommes vulgaires, qui soient touchés de cette tendresse, peu sortable à un homme de vôtre esprit. Car j'ai bonne mémoire, que Cicéron traite très mal dans une de ses Oraisons ceux, qui s'attachent si fort à leurs possessions, louant Cincius au contraire de ce qu'il n'avoit contracté nulle amitié ni alliance, comme il parle, avec ses Fermes rustiques, ou les lieux de plaisir & de revenu tout ensemble qu'il avoit à la campagne. L'invective néanmoins me semble un peu excessive, quand il dit, *genus hominum horribile & per-*

Laberius

*Orat. pro
Sylla.*

timeſcendum, qui tanto amore ſuas poſſeſſiones amplexi tenent, ut ab his membra divelli citius ac diſtrahi poſſe diceres. Cincius nunquam ſibi cognationem cum prædiis eſſe exiſtimavit ſuis. Quoiqu'il en ſoit, nous voions les Suiffes que nous prenons pour les hommes d'Europe de la plus groſſe pâte, quoiqu'il s'en trouve de très excellens en toute ſorte de profeſſions, être ſujets à une foibleſſe à cet égard, que les autres Nations n'éprouvent point ſi extrême qu'ils la reſſentent. La plûpart de ceux, qui quittent leurs Cantons incultes & ſauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'eux mêmes nomment *Heimweh*, c'eſt à dire, *rage de retourner chez lui*, parce que le ſeul deſir de revoir leur païs les rend ſi héctiques, & ſi imbecilles, qu'ils courent fortune de la vie, s'ils ne retournent viſiter leurs foyers & leurs montagnes, auſſi affreufes qu'infertiles. J'avoué, que cela prouve aſſez manifeſtement, combien cette paſſion eſt naturelle, & que les Grecs ont eu ſujet de nommer *νόſιμον* ce qui eſt doux & agréable, par une métaphore priſe de *νόſος*, qui ſignifie le retour en ſa patrie, parce qu'il eſt preſque toujourns accompagné de beaucoup de contentement. Mais toutes les paſſions que la raiſon doit maitri-

fer, n'ont-elles pas le même fondement dans nôtre humanité; & n'est-ce pas être brutal, de se laisser transporter comme le reste des animaux à des mouvemens, qui, pour être avoués par la Nature, ne le sont pas souvent par la supérieure partie de nôtre ame?

Je me dispense de parler ainsi à celui, qui fait profession d'une très exacte Morale, & qui fait, que le plus grand, ou du moins le plus suivi de tous les Philosophes, semble avoir voulu, que ses Disciples ne fissent que se promener en les nommant Péripatéticiens. Quelles plus belles & plus utiles promenades peut-on faire, que celles des voyages? Anacharsis les devoit juger telles; quand il se vançoit d'être dans son chariot Scythique, comme le Soleil dans le sien, changeant tous les jours de demeure, & courant le Monde pour le contempler, sans s'attacher plus en un lieu qu'en l'autre, & sans préférer au reste la moindre de ses douze Maisons. Voulés-vous savoir, pourquoi tant de personnes estiment plus une vie casaniere, & d'un perpetuel repos, que celle, dont nous parlons? c'est qu'ils y sont accoutumés, & qu'ils suivent sans discernement ce qu'ils voient faire aux autres; *dum unusquisque mavult credere*
Sen. de vit. beat. quam judicare, nunquam de vita judicatur,

semper creditur. Je me réjouïs sur tout des belles observations, que vous ferés par tout, où vous irés, dans un âge, qui souffre, qu'on use de beaucoup de reflexions, qui ne sont guères de la portée des jeunes gens. Certes le peu de fruit, qu'ils retirent ordinairement de leurs voïages, me fait estimer l'ordonnance de Platon, qui ne les permet qu'à ceux, qui ont atteint l'âge de quarante ans. N'oubliez pas de cultiver cette belle partie de la Sceptique, qui fait remarquer les différentes coutumes des peuples. Vous y trouverez de l'utilité, jointe à un plaisir extrême, & je m'assure, que vous en recueillerez une indifférence en beaucoup de choses, qui vous rendra parmi les hommes ce qu'étoient les Eliens aux combats Olympiques, où ils n'entroient point en lice, s'abstenant de combattre pour être bons Juges du reste des Grecs. La suspension d'esprit que vous acquerrés sur tant de façons de faire & d'opinions diverses, dont chaque Nation tient la sienne pour la meilleure, vous placera dans cette heureuse & glorieuse assiette entre les Philosophes. Afin que vous reconnoissiez mieux ce que je veux dire, je mettrai ici deux ou trois petites observations de personnes, qui ont plus couru le Monde que moi, selon que

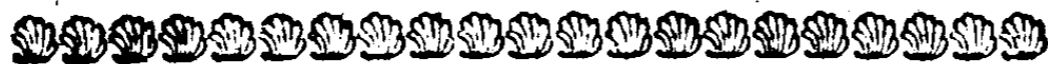
Lib. 12. de
leg.

je m'en pourrai souvenir. L'on y voit par tout où l'Alcoran s'observe les femmes à cheval comme les hommes, leur étant defendu d'y être en la posture de nos Dames. Les Juives, allant par país, ôtent leur masque, étant obligées d'avoir le vilage découvert, à cause de l'action de Juda avec Thamar. Beaucoup de nos Religieux s'abstiennent de manger de la chair par austerité: ceux d'Egypte, lors que le Christianisme y étoit, se privoient de l'usage du poisson par la même raison. On dante quelquefois devant le Saint Sacrement en Espagne; il y avoit un tems que le peuple Polonnois se souffletoit, quand on le montra à la Messe. Nos couturiers travaillent de la gauche à la droite; en Moscovie l'on cout tout au rebours. Pour ajouter quelque chose du mien, je connois un homme de haute condition, qui ne trouve point de plus agréable harmonie que celle du Tonnerre, & un autre vient de sortir de chez moi, qui contemple comme une des choses les plus récréatives, la Neige, quand elle tombe du Ciel par flocons. Je vous conjure donc de me faire part d'une infinité de remarques semblables, dont je ne doute point, que vous n'enrichissiez nôtre Epoque. Je correspondrai de ma part en ce que je pourrai,

& de cette façon nous ne serons pas absolument séparés, *erimus una qua parte optimi sumus, dabimus invicem consilia.* Mais ne me laissés pas languir par paresse après vos nouvelles, je prendrois cela pour une indifférence, qui m'offenseroit: Vous savez, que les pauses, qui rendent la Musique plus douce & plus charmante, peinent l'oreille, quand elles sont trop longues ou trop fréquentes.

Il n'y a rien cependant que je ne fasse pour rendre prompt & heureux vôtre retour.

*Pascitur in vestrum reditum votiva ju- Hor. l. 1.
venca. ep. 3.*



DE LA CREDULITE.

LETTRE LXXVIII.

MONSIEUR,

L'homme est un animal si crédule, qu'il ne faut pour établir les plus grandes faussetés qu'avoir la hardiesse de les dire, ou de les écrire. Le mensonge ne manque jamais de Sectateurs; parce qu'outre l'adresse de

beaucoup de personnes à le debiter, il semble, que nous nous trahissions nous mêmes pour le recevoir, & que nous ne soions jamais plus spirituels, ni plus ingenieux qu'en sa faveur, où il est question de nous tromper. Gardés-vous sur tout de déferer à l'autorité de ceux, qui vous ont recité ce merveilleux prodige, dont vous parlés, & vous souvenés, que les plus grands personnages peuvent être surpris, *nemo mortalium omnibus horis sapit*: outre qu'il faudroit par la même considération admettre pour vraies cent impostures semblables, dont tant de célèbres Historiens Grecs & Latins ont rempli leurs ouvrages. Croirés-vous tous les miracles rapportés par Hérodote & par Tite Live, que ce dernier est lui même contraint de nommer *ludibria oculorum, auriumque, credita pro veris?* Cependant ce sont deux Auteurs classiques de telle réputation, qu'il n'y en a point qui les précédent. Une Vestale prouve sa chasteté dans Valere Maxime, en portant de l'eau dans un crible, sans effusion, depuis le Tibre jusqu'au Temple de la Mere des Dieux. Un homme plus grand que l'ordinaire sauve l'Empereur Trajan d'un tremblement de terre, ressenti dans Antioche, au rapport de Dion Cassius. Le Dieu Belis, qui est le même

Dis. 3.
Lib. 4.

Lib. 8. c. 1.

même qu'Apollon, fut vû par les soldats de Maximin, combattre pour la ville d'Aquilée, comme l'assure Hérodien. Solin veut, que *Lib. 8. c. 1.* ni les Chiens, ni les Mouches n'entraissent jamais dans le Temple d'Hercule, quoiqu'il fût dans le marché aux Bœufs de Rome. Et si nous nous en rapportions au texte d'Ammien Marcellin, les Crocodiles du Nil devenoient plus traitables, que des Moutons, durant les sept jours, que les Prêtres d'Epypte célébroient la naissance de leur Dieu Apis. *Lib. 22.* Pour moi je fais fort bon gré à Xenophon, *Lib. 6. hist.* tout plein qu'il est d'ailleurs de narrations superstitieuses, d'avoir touché l'imposture des Thebains au sujet de la bataille de Leuctres. Il conte, comme sur la résolution de la donner on fit courir le bruit, que tous les Temples de la ville de Thebes s'étoient ouverts d'eux mêmes; que les armes suspenduës dans celui d'Hercule avoient disparu; & que ce Dieu étoit manifestement sorti pour aller combattre en leur faveur. Mais, ajoûte-t-il, les plus avisés tenoient pour certain, que c'étoient des choses inventées adroitement par ceux, qui gouvernoient l'Etat de cette République.

Pour ce qui regarde l'application du Prodigé à la naissance de ce petit Héros, tenés

la plus ridicule encore que le reste ne vous doive pas être suspect. Il n'y a guères eu de Grands Hommes, dont l'on n'ait rendu miraculeuse l'entrée & la sortie de ce monde. La conception & la mort de Romulus sont accompagnées d'Eclipse de Soleil dans Denys d'Halicarnasse. Le Temple d'Ephese ne fût brûlé que par l'absence de Diane, qui étoit allée présider aux couches de la mere d'Alexandre. Et l'on en a presque dit autant depuis peu d'un embrasement arrivé à Saint Bonet le jour que nâquit le Connétable de Leldiguieres. L'an de la nativité de Mithridate, & celui auquel il commença à regner, sont remarquables dans Justin par cette étonnante Comete qu'il décrit. Le même Auteur nous représente l'enfance du Roi Habis si merveilleuse, que le moindre miracle fut, d'avoir été nourri par une Biche; comme Cyrus par une Chienne; les deux Fondateurs de Rome par une Louve; Midas par des Fourmis; Hieron, Platon, avec Saint Isidore par des Abeilles; & Pythagore par le suc distillant d'un Peuplier. Je laisse à part l'extraction des Dieux, attribuée à tous les Héros; & celle de Mérovée, que nôtre Histoire n'est pas honteuse de rapporter à un Monstre marin. Celle des Incas veut, que leur premier Mo-

Lib. 2.

En sa vie

l. 1. c. 2.

& l. 1. 2.

c. 12.

Lib. 37.

Lib. 44.

narque Mancocapac fut fils du Soleil. Et les Tartares disent la même chose de leur Grand Cam Cinguis. Hercule combat les Serpens au berceau; Roscius, cet illustre Acteur, en eût d'autres, qui l'entortillèrent, étant aussi petit: Et la grandeur de Guillaume le Conquérant fut prognostiquée, quand, mis au même âge sur la paille, il la brisoit par morceaux de ses petites mains. Herrera nous *Hist. c. 25.* fait voir de semblables opinions des Chinois pour les plus renommés d'entre eux; témoin leur grand Philosophe Lanza, qu'ils assurent avoir été quatre-vingt ans dans le ventre de sa mere, à méditer, avant que de venir au monde, sur la loi, qu'il leur devoit donner. Quand Carneade s'empoisonna, âgé de quatre-vingt cinq ans, la Lune s'eclipça de compassion, si nous en croions Diogene Laerce. Un Oiseau, dont Tacite ignore l'espece, fut *Lib. 2, hist.* le denonciateur de la mort d'Othon. Et pour ne faire pas un plus long dénombrement des prodiges, qu'on veut être arrivés à la mort d'une infinité de grands personnages, l'on peut dire en général, que comme les autres hommes se contentent d'être conduits au tombeau avec des torches & des bougies, il faut des flambeaux du Ciel & des Comètes à ceux-ci, pour éclairer de nuit leurs funeraill-

les, ou quelque Eclypse notable pour les rendre plus considérables, si elles se font de jour.

Je veux vous faire voir par deux exemples, dont je me souviens, l'état qu'on doit faire de tout ce qui se dit des miracles, dont on accompagne la plûpart des grandes actions. La victoire de l'Empereur Charles Quint sur le Duc de Saxe au passage de l'Elbe fut publiée par toute l'Europe, comme si le Soleil avoit visiblement retardé fort long-tems son cours en faveur des Imperiaux. Cela passa pour si constant que Henry II. s'en voulut informer du Duc d'Albe, lors qu'il vint le trouver pour le mariage d'Elisabet de France avec Philippe II. La réponse du Duc fut digne de lui, & de celui, qui l'interrogeoit; Qu'à la vérité tout le monde contoit cette merveille, mais qu'il avoüoit à sa Majesté, que le soin des choses, qui se passaient alors sur terre, l'avoit empêché d'observer ce qui se faisoit au Ciel, accompagnant son dire d'un souris, qui témoignoit ce qu'on devoit croire touchant cela. Je prendrai le second exemple de ce qu'a écrit Baptiste le Grain, que j'estime beaucoup d'ailleurs, dans sa Decade de Louis le Juste. Il dit au 6. livre, qu'il observa lui même dans Paris l'an 1615. sur les huit heures au soir du 26. jour d'Octo-

bre, des hommes de feu au Ciel, qui combattoient avec des lances, & qui par ce spectacle effroiant prognostiquoient la fureur des guerres, qui suivirent. Cependant j'étois aussi bien que lui dans la même ville, & je proteste, pour avoir contemplé assidûment jusques sur les onze heures de nuit le Phenomene, dont il parle, que je ne vis rien de tel, qu'il le rapporte, mais seulement une impression céleste assez ordinaire en forme de pavillons, qui paroissoient & s'enflammoient de fois à autre, selon qu'il arrive souvent en de tels Météores. Infinies personnes, qui sont encore vivantes, peuvent témoigner ce que je dis, & néanmoins dans un siècle l'on citera le prodige de la Décade comme indubitable, & il passera de même que tous les autres de cette nature pour un des plus constants, qui soient dans nôtre Histoire.

Or ce n'est pas seulement en matiere de semblables relations, qu'on nous impose: nos meilleurs livres sont pleins souvent de tant d'extravagances, qu'on peut croire toutes les rêveries d'un Febricitant, si l'on défere à l'autorité de ceux, qui les ont composés. Xenophane rapportoit des Eclipses du Soleil, qui avoient été d'un mois entier. Empedocle souûtenoit, qu'au commencement du

*Plutar.
opinion
des Phil.* Monde, le Soleil alloit si lentement, qu'un jour duroit bien autant, que dix mois du tems, qu'il écrivoit; ce qui se rapporte à l'opinion des Prêtres de Jupiter Ammon, qui conclu- oient par une lampe toujours allumée, & qui d'année en année consommoit toujours moins d'huile, que les dernières de ces mêmes années étoient infailliblement plus courtes, que

*Des Ora.
qui ont
cessé.* les précédentes. La Lune, selon quelques Pythagoriciens, est habitée d'animaux quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. Leur Systeme, qui suppose le mouvement de la Terre, & qui fit dire à un Ancien, qu'on devoit accuser Cleanthe d'impiété, pour avoir fait injure à la Déesse Vesta, en remuant le foier du Monde, est néanmoins aujourd'hui tenu le plus vraisemblable. Et je m'imagine, qu'on nous produira bien-tôt des personnes venues de la Lune, ou de quelque autre país semblable comme il en tomba autrefois un

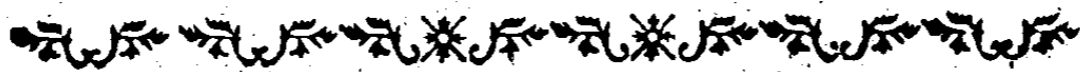
*De la face
de la Lune.* Lion dans le Peloponèse, au rapport de Plutarque; un Homme ailleurs, si l'on en croit Héraclide dans Diogene Laërce; & un Bœuf encore, au cas que l'autorité d'Avicenne suffise pour cela. En vérité l'Ecclesiastique a fort bien prononcé, *qui credit cito levis est corde; & minorabitur.* C'est une grande honte, si nous ressemblons à ces vases, qui se laissent

Cap. 19.

prendre à toutes mains par les oreilles, pour user de la comparaison, dont se sert Clement Alexandrin contre ceux, qui sont trop crédules. Car puisque l'homme est naturellement porté au mensonge, ne devons-nous pas éviter sur toutes choses le reproche de croire trop légèrement? Le Ciel est la vraie patrie de la Vérité, qui ne paroît en ce monde que comme en un país étranger. Aussi n'y est-elle que fort peu connue; encore est-elle presque toujours en souffrant la disgrâce de tous les Etrangers, qui n'évitent guères l'oppression de leurs adversaires. Les siens sont l'imposture & la fausseté. Gardons-nous bien d'être de leurs suppôts, en autorisant, comme beaucoup font, par une trop facile créance, des contes, d'autant plus agréables, qu'ils sont fabuleux. Ma résolution est d'en user tout au contraire, de même que j'ai toujours fait jusqu'ici, & de ne donner jamais rien en semblables matières à l'autorité, si elle n'est du Ciel & vraiment Divine.

Hæc mihi si Delphos, Dodonaque diceret Ovid. 4
Trist.
eleg. 8.
ipsa;
Esse videretur vanus uterque locus.





D V

SOMMEIL ET DES PROCES.

L E T T R E L X X I X .

M O N S I E U R ,

Vous me faites rire, quand vous protestés de ne vouloir plus aimer des cœurs de diamant, en parlant de celle, qui a eu l'adresse de vous en tirer un si adroitement du doigt. Car je suis assuré, que quand vous y aurés bien pensé, vous l'estimerés plutôt qu'autrement, de savoir mêler l'utile avec le plaisant, en cherchant son avantage dans ce qui la rend recommandable.

Omne tulit punctum quæ miscuit utile dulci.

Hé quoi, ne faut-il pas que chacun vive de ce qu'il fait faire? Mais je vous trouve encore plus plaisant, quand vous ajoutés, que celle, qui vous avoit donné tant d'amour étant éveillée, vous l'a tout fait perdre pour l'avoir surprise en dormant. Avoués la vérité, votre passion n'étoit pas grande, puisque vous l'ayés si bien perduë en un clin d'œil.

Je fai bien qu'elle se glisse ordinairement dans le cœur par cette partie, & que Tibulle se plaint du premier trait, dont l'œil de sa Cynthia lui perça le sein; mais je n'avois jamais ouï dire, que l'abaissement d'une paupiere fût un remede si puissant contre l'amour. Cela me fait souvenir de ce qu'on a écrit de ceux, qui font recherche dans la Perse des plus belles femmes, qui s'y trouvent, pour les renfermer dans le Serail du Roi. L'on assure, qu'ils les veulent toujours voir dormir avant que de les y conduire, afin d'observer, si pendant leur sommeil elles ne ronflent point avec importunité, ou si elles ne s'agitent point alors demesurément. On veut, *Plusar. in Cas.* que Caton ne pût souffrir non plus un Soldat, qui ronfloit plus haut en dormant, qu'il ne crioit dans le combat. Ce ne sont pas pourtant à mon avis ces petits inconveniens, qui vous ont degouté au point, que vous dites l'être, vû sur tout ce que vous ajoûtes que vous prites le frere pour la sœur, & que vous crûtes voir une personne morte au lieu d'une endormie.

Tant y a que vous serés toujours contraint d'avouër, que le Sommeil n'a rien en soi, qui nous doive donner une si forte averfion. Il est si naturel, que nôtre Théologie tient,

Lib. de
anima.

qu'Adam dans l'état même d'innocence eût été sujet à celui, que les vapeurs de la digestion excitent naturellement. Et Tertullien remarque de ce premier Pere, qu'il commença toutes ses fonctions par celle du dormir, avant que d'avoir besoin de repos, avant que de travailler, que de manger, & même que de parler: *Ille fons generis Adam, ante ebibit soporem, quam sitiit quietem; ante dormiit, quam laboravit; imo quam edit; imo quam profatus est;* quoiqu'à l'égard de ce dernier article, il paroisse par le second chapitre de la Génèse, qu'il avoit donné les noms à tous les animaux avant que l'affoupissement le prit. Aussi ne sauroit-on nier, que les meilleurs esprits n'aient le plus de besoin de ce doux repos, d'où vient qu'Ulysse, le plus prudent, & le plus ingenieux de tous les Anciens, étoit si adonné au sommeil, que les Phéaciens l'exposèrent à terre, l'ayant tiré de leur vaisseau sans qu'il s'éveillât, selon l'interprétation de Plutarque au Traité de la façon, dont il faut lire les Poètes. Que s'il se trouve des personnes, qui dorment plus agréablement les unes que les autres, comme il y en a que les songes exemts de toute fâcherie rendent bien plus tranquilles; quelques-uns même, tels, qu'un Cleon & un Thrasimede, ne rêvant

Plutar. de
orat. def.

jamais; quelle apparence y auroit-il de leur rien imputer pour cela, puisqu'on n'y peut reconnoître ni mérite ni démérite selon le Ciel; *non magis ob stupri visionem damnabimur, quam ob martyrii coronabimur*, dit encore Tertullicien. J'ose même avancer cette proposition, que l'assiette la plus reposée, & la posture au lit la plus tranquille & la plus égale, ne sont pas toujours préférables au changement qui s'y prend avec agitation. Quand Dieu voulut donner une marque de la peine dont son peuple étoit menacé, n'obligea-t-il pas le Prophete Ezechiel à ce dur supplice de se tenir couché jour & nuit sur le côté gauche l'espace d'un an & vint cinq jours? sans parler des quarante, qu'il arrêta depuis sur le côté droit. Mais c'est assez de cela, ce me semble, en faveur de cette disgraciée dormeuse.

Pour passer à quelque chose de plus sérieux, j'approuve fort l'aversion que vous avés de ces lieux, où l'on peut dire, *tantumdem* Ser. 2. de Ira c. 7. & 8. *istic vitiorum, quantum hominum*, quelque grande qu'y soit la presse. Cette vie de Gladiateurs, qui vivent ensemble & combattent tous les jours l'un contre l'autre, ne me revient pas plus qu'à vous; & je ferois aussitôt le métier de pleurer aux enterremens pour de

l'argent, comme il se pratique encore aujourd'hui en quelques lieux, que de me louer mercenairement pour épouser toutes les passions d'autant de Cliens qu'il s'en présente.

Sen. in
Herc. fur.

Hic clamosi rabiosa fori

Iurgia vendens improbus, iras

Et verba locat.

Mais prenez garde que le mauvais succès de votre affaire ne vous donne un peu plus d'émotion & de ressentiment, que la raison ne le veut. Pourquoi savés-vous mauvais gré à celui, qui plaidant contre vous, a dû dire tout ce qu'il pouvoit en faveur de votre partie adverse? Car de lui reprocher comme vous faites, qu'il a parlé dans d'autres causes avec des sentimens tout contraires, c'est ne se pas souvenir de la profession dont il est. Aies mémoire de ce que répondit Cicéron, lors qu'on voulut le battre de ses propres armes, & se servir contre lui de ce qu'il avoit autrefois soutenu dans quelque plaidoié dont le public étoit en possession. Il se moqua, comme avoit déjà fait Lucius Crassus, de cette instance, & repartit, defendant Cluentius, que ce n'étoit pas là, où il falloit chercher les véritables opinions de ceux de son métier, qui étoient obligés de s'accommoder, autant qu'il leur étoit possible aux affaires, dont ils

se trouvoient chargés. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre non plus de celui, que vous aviez judicieusement choisi sur son mérite, pour être le défenseur de vôtre droit,

- - - *si Pergama dextra* Virg. 2.
Æn.

Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Certes tout le monde ne peut pas se dire aussi heureux que l'ancien Caton, qui de quarante quatre procès qu'il eût, n'en perdit jamais aucun. Plin. l. 7.
cap. 27.

Il faut que je vous fasse part sur cela de ce que j'ai observé dans quelques Relations de la Guinée, où les Rois rendent eux-mêmes, comme ont fait quelquefois ceux de France, la justice à leurs sujets. Les Avocats de cette contrée, nommés Troëns, plaident les causes de leurs parties le visage couvert, afin que sans peur ils osent dire librement, en présence du Prince, tout ce qu'ils jugent devoir être prononcé, pour appuyer le droit de ceux, qui les emploient. Cela fait voir l'aversion, qu'ils ont d'un crime, que le Poëte Latin a fait aller du pair avec le parricide. Iarric. l.
5. c. 44.

Pulsatusve parens, & fraus innexa Virg. 6.
Æn.
clienti,

Car n'est-ce pas une grande fraude que celle de la prévarication, & peut-on mieux employer ce terme tiré du labourage mal fait,

qu'ou des respects humains nous lient la langue contre nôtre devoir? *Prævaricatio est, dit Pline, transire dicenda, prævaricatio est etiam cursim & breviter attingere quæ sunt inculcanda, infigenda, repetenda.* J'ajouterai pour vous faire rire ce que j'ai lû dans un autre voiage du Roiaume de Maroc. Il y a une de ses Provinces, qui se nomme Hea, où les Avocats sont communément nommés Hagazzares, c'est à dire Bouchers. Or parce qu'il n'y a point d'apparence, qu'on leur ait donné ce nom comme injurieux, puisque c'est celui de leur profession, dont ils ne s'offensent point, l'on a trouvé dessus cette moralité entre plusieurs qui se pourroient faire; Que, comme c'est le propre d'un Boucher habile, de trouver bien les jointures, & de couper la bête où il faut; un excellent Avocat doit de même aller droit aux difficultés decisives d'un fait, pour les resoudre à son avantage. Vous vous souviendrés là dessus du mot de l'Orateur Regulus, qui se vançoit de trouver aussitôt, & mieux que personne, le nœud d'une cause, *ego jugulum statim video, hunc premo.* En vérité la repartie de son Antagoniste fut gentille; qu'il n'en tenoit peut-être que le talon, ou le genoüil, lors qu'il pensoit l'avoir prisé au collet, *posse fieri ut ge-*

*Ibid. 2.
ep. 20.*

Rasilly.

Plin. ibid.

nu effet, aut tibia, aut talus, ubi ille jugulum putaret. Voilà comme toutes choses sont regardées diversement. C'est lors qu'elles nous touchent, que nous devons nous défier le plus de nos sentimens, & qu'entre toutes les Philosophies, la Sceptique nous peut être la plus utile, par le moien de sa retenüe & de sa suspension. Elle fait comme un certain milieu agréable, entre les extrémités fâcheuses, où se portent toutes les autres. Et c'est pourquoi l'on ne s'ennuie jamais de son entretien, d'autant que la médiocrité a cela de propre en toutes choses, qu'elles ne donne point de dégoût. On ne se lasse guères du pain fait comme il faut, à cause qu'il n'est ni doux, ni aigre, ni salé, n'ayant aucune des qualités extrêmes, mais je ne sai quoi parmi tout cela qui satisfait nôtre appetit, & qui le rebute moins que tout autre aliment. J'ai envie de corriger, en faveur de cette comparaison, le proverbe qui rend la repletion, caulée par le pain; la pire de toutes, *omnis repletio mala, panis vero pessima.* Cet Aphorisme commun ne se trouve ni dans Hippocrate, ni dans Galien; il se tire d'un texte d'Avicenne mal traduit de l'Arabe, qui porte, que toute inappetence, & principalement celle du pain est très dangereuse, *omnis inap-*

petitio mala, panis vero pessima, ce qui est bien plus vrai que la première énonciation. Mais parce qu'il ne laisse pas d'être certain, que l'excès, & la repletion en toutes choses se doivent éviter, je ne vous surchargerai pas d'un seul mot.



DES
RECREATIONS HONNÊTES.

LETTRE LXXX.

MONSIEUR,

J'ai toujours crû, que les dégoûts de l'ame, aussi bien que ceux du corps, étoient des marques certaines d'indisposition en l'une & en l'autre partie. Celui que vous dites, qui ne trouve jamais rien de bien ni dans les divertissemens ni dans les travaux d'autrui; *dando del naso in ogni cosa*, comme parle l'Italien, n'est pas seul de son humeur; mais prenez y garde, vous trouverez que lui & ses semblables sont les plus fainéans des hommes. C'est
en

en partie ce qui les rend si hardis, & si injustes tout ensemble envers les autres, parce que leur esprit sterile ne produisant rien, ils se tiennent pour assurés, qu'on ne leur rendra jamais la pareille. Rien pourtant ne les fait plus téméraires ni plus insolens, que l'opinion, qu'ils ont de passer pour grands personnages, en méprisant ceux, qui ont la réputation de l'être. Ils croient acquérir de la supériorité en parlant d'eux basement. Et leur vanité va souvent jusqu'à médire des œuvres de Dieu & de la Nature; comme, si attaquant le Ciel, ils devoient se faire beaucoup plus estimer en terre.

Ainsi Erasistrate, au rapport de Galien, Lib. 4. de usu part. c. 15. § 1.3 trouvoit, que la Rate étoit toutàfait superflue. Il nous fait voir ailleurs un effeminé, c. 10. qui eût voulu vider ses excréments par le bout du pied, afin de n'avoir pas la peine de se lever du lit. Et Clement Alexandrin représente au troisiéme livre de ses Tapisseries des personnes assez folles, pour soutenir, que Dieu n'avoit fait que jusqu'au nombril de l'homme, le dessous étant d'une autre puissance beaucoup moindre. En vérité ce ne fut pas sans raison qu'on mit au bas des piéces du Peintre Apollodore *μυμήσεται τις μάλλον ἢ μυμήσεται*, d'où il semble que l'Italien

ait tiré son proverbe, *è piu facile far' il Momo, che il Mimo.* Il est fort aisé de s'en faire accroire en prononçant un ouvrage avec autant de malignité que de dédain, pour témoigner qu'on ne l'approuve pas; l'importance seroit d'appuyer de bonnes raisons son sentiment, & sur-tout de faire mieux que ce qu'on prétend; ce qui n'arrive jamais à ceux, dont nous parlons. On peut leur dire la même chose à peu près qu'un Spartiate reprochoit autrefois au Roi Philippe, qu'il étoit bien plus facile de ruiner la ville d'Olynthe, que d'en bâtir une autre qui la valût. Mais quoi, l'insolent procédé de ces gens-là pourroit-il bien apporter le moindre retardement aux excellentes productions, qui sont les jeux de votre esprit? Certes je ne le puis croire, ce seroit trop leur déferer, si vous faisiez la moindre reflexion sur ce qui vient d'eux. Et vous avés d'ailleurs trop de connoissance, qu'on ne sauroit éviter d'être heurté quelque fois à la rencontre dans cette grande ville du monde, pour retarder tant soit peu làdessus le beau chemin que vous y avés commencé.

Pour ce qui touche les passetems, où vous dités, que vous vous trouvés souvent, souvenés-vous de nôtre proverbe, qui appelle Jeux de Prince ceux, qui ne plaisent que d'un

côté. Les enfans, disoit le Philosophe Bion, jettent des pierres en jouant aux grenouilles, mais elles en meurent tout de bon. Et il se voit quelquefois, que les Grands font des autres hommes dans leurs divertissemens, comme les petits enfans des chiens & des chats, qui ont beaucoup à souffrir entre leurs mains. Je vous avoue l'aversion, que vous présumez que j'aie des Jeux de hazard, & qui ne servant nullement au corps, peuvent beaucoup nuire à l'esprit. Sans approuver en rien l'Alcoran, je trouve qu'il defend le Vin, & ces Jeux-là, par une raison fort probable, que le mal qu'ils causent est plus grand, que l'utilité qu'ils apportent. Et ce que j'ai vû pratiquer presque à toutes personnes dans cette sorte de Jeux, me fait être pour le mot de Laberius,

Alcator quantum in arte est, tanto est nequior.

Ce n'est pas pourtant que je sois ennemi des recreations. Socrate & les plus grands Philosophes en ont pris comme les autres hommes. On peut soutenir, qu'elles sont absolument nécessaires pour l'une & pour l'autre partie qui font nôtre être. Et je donne les mains à Cicéron, quand il dit, qu'il ne tient point pour homme libre, celui, qui agit sans

2. de Orat.

relâche, & qui ne se trouve jamais sans rien faire; *Mihi*, dit-il, *liber esse non videtur, qui non aliquando nihil agit.* Mais si faut-il mettre quelque distinction entre les délâsemens d'esprit, qu'on peut prendre: Il y en a qui en le recréant, le diminuent, ou le corrompent. Et souvent selon la rencontre de Musonius dans sa langue, *remittere animum quasi amittere est.* Cependant la principale fin, qu'on doit se proposer en toute sorte de jeux est du tout opposée à cela. Nôtre ame y doit trouver son avantage en donnant quelque satisfaction au corps. Et si l'opinion d'Eusebe, ou plutôt de Clement Alexandrin est véritable, tous ces jeux des Anciens, Isthmiques, Olympiques, Neméens, Pythiques, & autres, étoient jeux funebres, inventés pour nous rendre la vigueur & la gaieté perduës par quelque notable déplaisir ou infortune. Les lieux gymnastiques dès villes de Grece avoient un même but, quoique condannés par Anacharsis, parce qu'à son avis les hommes y devenoient foux aussitôt qu'ils y étoient entrés. Ils n'y ont pas plutôt mis le pied, dit-il dans Dion Chrysostome, qu'ils ne se dépoüillent pour se frotter d'un onguent, qui acheve de leur ôter ce qui leur reste de raison. Car subitement les uns courent sans besoin qu'il

1. Saturn.
c. 5.

Euseb. 2.
Prepar.
c. 16.

Orat. 32.

en soit, les autres s'entrebatent sans se vouloir de mal, & quelques uns se contentent de se colleter, & de lutter, pour se porter par terre, le tout avec si peu de fondement, qu'en s'essuiant un peu après, ils perdent toute leur animosité, reprennent leur bon sens, & deviennent aussi modérés qu'auparavant. C'est pourtant une raillerie plutôt qu'une condamnation absolüe de ce Philosophe Scythe, qui se trouva surpris, de voir les exercices des Grecs si différens de ceux, qui se pratiquoient dans son país.

Mais pourquoi me voulés-vous faire passer pour un ennemi déclaré du Théâtre & de ses représentations, moi, qui n'en ai jamais condamné que les abus, dont les meilleures choses, & même les plus saintes ne sont pas toujours exemptes. Les Grecs, entre tous les Anciens, ont excellé aux Comédies, & parmi eux les Atheniens s'y plaisoient de telle sorte, que si nous en croions Plutarque, ^{De glor. Athen.} ils y ont plus dépensé qu'en toutes leurs guerres, qui ont été grandes & presque continuelles. Si est-ce qu'enfin les Arcopagites furent contraints d'en defendre la composition. Les Romains véritablement n'ont jamais déferé tant d'honneurs ni tant de priviléges à leurs Acteurs que les Grecs, quoiqu'on ait vü

de leurs Empereurs reciter sur le Théâtre, & que le seul Roscius touchât trente six mille écus par an de l'Épargne ou Trésor public, pour jouer durant ce tems là une douzaine de fois devant le peuple: Et néanmoins ils firent quelquefois rompre tous les sieges de leurs Amphithéatres, afin qu'on y donnât moins de tems par l'incommodité d'être debout; leurs loix attachèrent l'infamie à la profession des Comédiens, après les avoir chassés pour un tems de toute l'Italie: & vous sâvez comme Seneque a traité les spectateurs, quand il a prononcé, qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la Morale que leur divertissement; *nihil tam moribus alienum esse, quam in spectaculo desiderare.* En effet l'amitié que Cicéron portoit à Roscius, & l'obligation qu'il confessoit lui avoir, tirèrent bien de sa bouche ce bel éloge, *eum ita dignissimum esse scenam propter artificium, ut dignissimus esset Curia propter abstinentiam.* Mais cela ne l'empêcha pas d'avouër ingenuement dans ses Tusculanes, que si nous haïssions les méchantes actions autant que la raison le voudroit, jamais la Comédie ne seroit soufferte en quelque part que ce fût: *Comœdia, si flagitia non probaremus, nulla esset omnino;* & de dire ailleurs, que les plus considérables de Rome,

Epist. 5.

Lib. 4.

3 de Orat.

qui faisoient cas de ce même Roscius en conversation particuliere, ne le pouvoient estimer quand il jouïoit son personnage, *nostri senes personatum ne Roscium quidem magnopere laudabant.*

Or déjà je crois, qu'il faut faire distinction entre le Comédien & le Farceur. La Sicile, si nous en croions Solin, a donné les premiers Comédiens, & les Toscans se vantent, qu'un de leur país a fait appeller Histrions de son nom, ceux, qui s'expliquoient par des gestes, & qui ont un rapport quoiqu'imparfait à nos Farceurs. A considérer donc nos Comédies seules, dans l'honnêteté, où elles ont été mises depuis peu, & séparées aujourd'hui des licences honteuses de la Farce, comme autrefois à Marseille, *ne talia spectandi consuetudo, etiam imitandi licentiam sumeret,* il me semble qu'on en doit faire cas, & que les plus austeres ne les fauroient condamner sans injustice. La comédie (ce mot comprend parmi nous toutes les pieces de Théâtre) est dans sa représentation de la vie civile, fort instructive, & je la trouve d'autant plus digne de nôtre attention, qu'Aristote nomme en quelque endroit l'homme le plus naïf à imiter & à représenter de tous les animaux, mettant par là entre eux & lui

une différence spécifique. Elle a cela de bon entre autres choses, dit un vieux Poëte Grec, qu'elle vous fait toujours voir des personnes plus malheureuses & plus affligées que vous ne sauriez être. Elle adoucit les natures les plus farouches, témoin cet Alexandre Tyran de Pheres, qui se fâcha contre un Comédien, & fut sur le point de le punir, parce qu'il avoit amolli la dureté de son ame. Soit que nos cinq sens aient donné lieu à sa division en cinq actes, comme si elle devoit les purifier; ou que les trois puissances de nôtre ame, dont elle doit être la médecine, la reduisent quelquefois à trois Actes seulement; elle a toujours la gloire d'un très noble objet. Et le nom de son Théâtre fait pour contempler, montre dans son origine Grecque, qu'elle a quelque chose de divin. Aussi servoit-il autrefois à faire voir les Dieux du Paganisme avec la même majesté, qu'il leur attribuoit dans le Ciel. Et la Théologie de ce tems-là ne croioit pas qu'on pût mieux les appaiser, qu'avec des pieces de Théâtre ou des Jeux Sceniques, lors qu'ils avoient fait paroître leur courroux par quelque pestilence ou par quelque étonnant prodige. C'est sur cela, dit Saint Augustin dans la Cité de Dieu, qu'étoit fondé l'honneur, que tous les

*Timocles.**Plutarg.
de fort.
Alex.**Lib. 2. c. 10.*

Grecs portoient aux Comédiens. Les Athéniens envoient plusieurs fois un Aristodeme, excellent Acteur, en Ambassade vers le Roi Philippe. Et leur Eichine, qu'ils n'estimoient pas moins homme d'Etat que puissant Orateur, avoit été un autre Acteur de grande réputation. Or ils en usoient ainsi, parce qu'ils ne pouvoient comprendre, que la Scene dût plaire au Ciel, comme leur Réligion le portoit, si les principaux Personnages, & les meilleurs Représentateurs, devenoient infames pour monter sur le Théâtre. Il est certain, qu'Euripide, qui l'a le premier rendu majestueux, & qui lui a fourni les plus belles pieces, étoit le principal Conseiller d'Etat du Roi Archelaüs, qu'on vit se faire couper les cheveux à la mort de ce grand Homme, pour témoigner, combien il en étoit touché. Je sai bien qu'on lui reprocha, qu'il avoit fait vomir beaucoup d'impietés à Ixion. Mais la répartie, qu'aussi l'avoit-il fait ensuite attacher sur une rouë, peut servir de réponse à tout ce qu'on impute ordinairement au Théâtre, qui bien ordonné ne représente jamais de mauvaises actions; dont il ne faille voir un peu après la punition avec le mauvais succès.

Que si l'humeur austere de quelques Ro-

mains, mit autrefois la Comédie dans une diffamation, qui a pénétré de l'Italie jusques dans nos Gaules, & qui s'est perpétuée depuis leur siècle jusqu'au nôtre; il est aisé de leur opposer les sentimens de plus signalés hommes de leur païs, qui ont été bien différens.

Quint. Inst. c. 1. L'on fait que le premier homme de leur République, Scipion l'Africain, est le vrai auteur des Comédies de Terence, ce qui fait paroître son amour pour le Théâtre. Et un plus ancien du même nom & surnom, fit

Solin. c. 1. mettre sur son Sepulcre la Statuë du Poëte Comique Ennius, pour témoigner l'estime, qu'il faisoit de ses travaux. Celui qui a fait

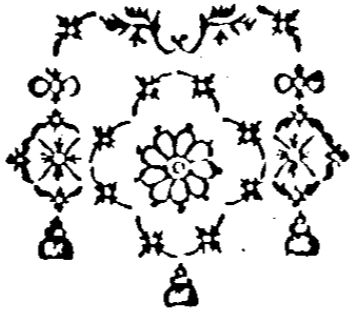
In Oct. c. 55. appeller Augustes tous les Empereurs, nous est représenté par Suetone pour le plus adonné aux spectacles, où il mit la magnificence, & pour le plus assidu au Théâtre de tous les Romains. Et afin de ne rien répéter d'un

Suet. in Calig. c. 3. infame Neron, le brave Germanicus ne composa-t-il pas des Comédies Grecques? qui faisoient bien voir, qu'il prisoit le divertissement de la Scene, & n'en condannoit pas les

représentations: En vérité l'on ne sauroit considérer le nombre & la qualité de ceux, qui sont spectateurs assidus de la nôtre (sans y être attirés comme autrefois dans Athenes par des distributions pecuniaires) qu'on ne

Plutar. de Men. fin

s'éloigne beaucoup de la rigueur de certains esprits, qui ont si absolument censuré toute sorte de Comédies. Et qu'auroient-ils fait, s'ils eussent eu connoissance de celles de la Chine, dont la représentation dure quelquefois dix & douze jours, sans manquer ni d'Acteurs ni d'Auditeurs, parce que durant qu'une partie d'entre eux joue & écoute, l'autre dort & dine selon son besoin? Cependant les Chinois sont sans difficulté les Peuples de la terre, qui observent le plus exactement la Morale, dont ils font presque toute leur étude. Mais je vous avoue, qu'ils ne sont pas apparemment en ceci dans l'observation rigoureuse des vingt-quatre heures.



DES
CONTESTATIONS.

LETTRE LXXXI.

MONSIEUR,

Je vous avouë, que toutes nos disputes, si nous en usions bien, devroient être comme des consultations, où l'on cherchât soigneusement la vérité, sans se soucier beaucoup de la victoire. Mais quoi! peu de personnes sont assez équitables, pour se dépoüiller de cet amour propre, qui nous rend opiniâtres en tout ce que nous avons une fois proposé, & qui nous fait mettre le point d'honneur à ne nous départir jamais, soit de l'affirmative, soit de la negative, depuis que nous nous sommes déclarés pour l'une ou pour l'autre. Comme si les plus grands hommes, Hippocrate, Cicéron, Galien, S. Augustin, & tant d'autres, n'avoient pas fait gloire de se retracter, & comme si les Papes mêmes pretendoient d'autre infailibilité qu'en ce qui touche la Foi.

Tant y a que pour ce qui concerne la contestation, où vous voulés, que j'aye eu quelque sorte d'avantage, je n'y en prétens nul autre, que d'avoir resisté à un homme, qui fait profession de terrasser tous ceux, qui osent entrer en lice contre lui. Car au fond je suis éloigné de croire, que mes raisons soient invincibles, qu'en vérité je ne me tiens pas bien assuré, si elles me paroîtront demain aussi vraisemblables, qu'elles ont fait jusqu'ici. Je philosophe au jour la journée; & si je suis présentement d'un avis, c'est avec protestation, que j'en changerai dans une heure, & toutes les fois, qu'on me fera paroître plus de vraisemblance dans l'opinion contraire. Pour ce qui est des vérités, qu'on prétend irrefragables, il y en a peu, qu'on soit obligé de reconnoître avec ce privilège, si elles ne nous sont venues du Ciel.

Quand je considère Caton, qui n'opine jamais sans ajouter à son avis, qu'on devoit détruire Carthage, *hoc censeo, & Carthaginem delendam*; & Scipion Nasica, qui d'un sentiment contraire, soutient, qu'il falloit laisser subsister la même Ville, avec des raisons de part & d'autre, qui partageoient tout le Senat de Rome, je me fais une leçon

Sceptique, qui me dispose à tenir toutes choses problematiques.

Ces deux grands personnages, qui avoient chacun leurs sectateurs, me font encore souvenir des jeunes Sénateurs, *qui pedibus in sententiam aliorum ibant*, ce que nous appellons aujourd'hui opiner du bonnet. Il y en eut beaucoup de la compagnie, où se passa nôtre petite dispute, qui me firent reconnoître, que nous suivons souvent plus des pieds que de la tête l'opinion des autres; la complaisance, & une infinité de respects différens attirant les suffrages de ceux, qui n'entendent pas même la question proposée, tant s'en faut, qu'ils y prennent parti avec quelque raison. Ils inclinent souvent comme la languette d'une balance, *que pondus non facit, sed sequitur*. Et plût à Dieu, qu'ils n'inclinassent comme elle que du côté, qui a le plus de solidité. Souvenons-nous toujours qu'Eschine fut préféré à Demostheno par les Macedoniens; que ceux de Samos donnèrent l'avantage je ne sai à quel fils de Telamon sur Parrhasius, & que Corinna surmonta cinq fois dans Thebes l'incomparable Pindare, qui se contenta d'en appeler à elle même. La prévention d'esprit a un si grand pouvoir aussi sur la plupart des hommes, qu'ils disent *nihil ad Parmenionis*

suem, même du véritable gronder d'un Pourceau. Et d'ailleurs les événemens contraires sont si puissans, qu'il nous font condamner l'entreprise de Crassus, quoique nous applaudissions à celle d'Alexandre, qui n'étoit pas mieux fondée si nous en croions Plutarque.

Pour revenir à nôtre controverse, il est vrai, que mon Antagoniste prit de grands avantages par le ton de la voix, comme on vous l'a rapporté. Mais vous n'ignorés pas, que ceux, qui vont de nuit ne chantent jamais plus haut, que quand ils ont le plus de peur. Et que les meules des moulins font davantage de bruit, étant mêmes sujettes à s'enflammer, lors qu'elles n'ont plus de grain. Ceux qui s'élevent dans la dispute, & qui s'allument de colere jusqu'à tenir de mauvais termes, sont sans doute réduits à de grandes extrémités, & témoignent bien, qu'ils ne peuvent plus paier de raisons qui vaillent. Sans mentir, il faudroit être de bonne humeur pour demeurer satisfait de celles qu'il tachoit de faire passer pour excellentes; je le trouve bienheureux, si tous ses créanciers sont aussi aisés à contenter, qu'il vouloit que nous le fussions.

A la fin pourtant il se vit contraint de recourir à la faveur & à l'autorité du peuple,

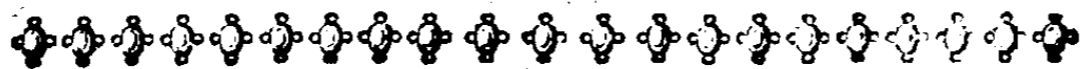
comme l'on faisoit autrefois dans ces fameuses Républiques Grecques & Romaines, soutenant, que la voix de ce même peuple étoit fort bien nommée la propre voix de Dieu. Et sur ce que je lui fis sentir le tort qu'il faisoit à la Philosophie, de prendre un si mauvais garand, outre la fausseté d'un proverbe, que le seul *Crucifige* des Juifs rend toute évidente; il se jetta dans un embarras confus de sens caballistiques, & de termes inconnus, qui me reduisirent au silence. En effet, comme les Augures disoient autrefois, que l'éloignement des oiseaux, qui disparoissoient dans les nuës, faisoit, que leur divination devenoit imparfaite: Aussi ne le pouvant entendre, parce qu'il se cachoit dans l'obscurité d'un discours non intelligible, il m'eût été impossible de passer plus avant, quand j'aurois eu autant d'envie de poursuivre, que je souhaitois de terminer cette conference.

Voilà de quelle façon le champ lui demeurera, & comme quoi par consequent il peut se vanter d'avoir obtenu la victoire. Je vous avouë que j'y prens part néanmoins, & que je pense en avoir acquis une de mon côté de l'avoir aucunement disputée à un si grand personnage, & à un homme si accoutumé à vaincre. Je me fais accroire, que c'est avoir
gagné;

gagné, de n'avoir pas absolument perdu contre lui. Et j'imite en ce rencontre les Corinthiens, qui dressèrent des trophées après un combat naval contre les Athéniens, parce qu'ils ne l'avoient pas perdu; disant que c'étoit à leur égard avoir eu la victoire, que de l'avoir empêchée à ceux, qui étoient en possession de l'Empire de la Mer, & d'y être toujours les Supérieurs.

Peut-être que je pourrois encore m'attribuer quelque chose, si j'étois de l'humeur, qui fait dire à Cécilius dans Minutius Felix, *usurpabo victoriam, nam ut ille mei victor est, ita ego triumphator erroris.* Mais, certes je n'y cherche nul avantage, & sans me charger de l'envie, qui le suit, je me contenterai toujours en de semblables rencontres de profiter si faire se peut dans la recherche de la vérité. L'on n'y avance guères néanmoins où l'on apporte autant d'animosité qu'on m'en fit paroître, & où l'on ne vise qu'à surprendre par quelque subtilité Sophistique. Que Socrate avoit bonne grace de dire à ceux, qui traitoient avec lui de la sorte, qu'il aimoit bien mieux succomber que d'avoir le dessus par de tels moyens; *se esse ex iis qui malint sic refelli, quam irrefellere.* Et qu'Aristippe me plait, quand il enseignoit à les disciples, que s'ils

se trouvoient maltraités par quelques argumens captieux, ils se retirassent en riant, & en avoiant qu'ils se reconnoissoient pour vaincus; parce' qu'il les assuroit, que leurs vainqueurs ne souperoit pas si gaiement qu'eux, & n'auroient jamais le repos de la nuit si tranquille, qu'ils pouvoient se le promettre, en philosophant selon ses préceptes nettement & sans supercherie.



DE

LA BONNE REPUTATION.

L E T T R E LXXXII.

MONSIEUR,

Il y a des hommes de toute sorte d'humeurs & de temperamens. Vous avés raison de priser comme vous faites ceux, qui se plaisent dans un âge avancé, & dans une fortune établie, à favoriser les autres qui la recherchent, à leur prêter la main; & à seconder autant qu'ils peuvent leur avancement. Mais tout le monde n'est pas d'une si louïable nature.

Il se trouve de certaines personnes malignes & envieuses, qui ne peuvent souffrir l'accroissement de qui que ce soit, semblables au Calamfour qui produit nos clous de girofle, & qui ne laisse venir ou croître aucune plante autour de soi. Celui dont vous me décrivez si bien le génie, a quelque chose encore de plus particulier, puisqu'il paroît d'assez bonne compagnie, fort civil, & fort traitable dans toutes ses conversations, hormis dans le domestique avec ses plus proches parens, où il se fait reconnoître tout-à-fait infociable, pour ne pas dire dénaturé, ou sans raison. Je pense qu'on le peut comparer à ce Monoceros de l'Inde, qu'on y nomme Cartazonon. Elien assure, qu'il vit paisiblement avec tous ^{De anim.} les animaux qu'il rencontre, à la réserve de ^{l. 16. c. 20} ceux de son espèce, avec lesquels il est perpétuellement en guerre. Sans m'arrêter à cet homme, je vous dirai généralement au sujet des compagnies, dont vous pouvez faire choix dans cette grande ville où vous venez d'arriver, que vous évitiez soigneusement la familiarité de ceux, que vous reconnoîtrez d'un esprit peu sortable au vôtre, & d'un procédé rude à vouloir toujours dominer.

Sit comis quisquis vult tuus esse comes.

Mais gardés - vous d'ailleurs de ceux, qui usent de trop de complaisance, dans le dessein qu'ils peuvent avoir d'en tirer de l'avantage. Venant de la campagne, vous ne pouvez pas être fait à tous les tours de souplesse, dont on surprend les nouveaux venus au lieu où vous êtes, & souvenés - vous, qu'avec la civilité & l'urbanité, qui ont leur origine des cités Latines, il y a une finesse, qu'on nommoit autrefois *astuce* parmi nous, qui se pratique par toutes les villes du monde selon son étymologie Grecque. La fréquentation des hommes vertueux, & véritablement sçavans, où vous aspirés, est un grand préservatif contre de semblables disgraces: Et si Pausanias a dit vrai, que ni les herbes ni les racines de l'Helicon ne sont jamais mortelles, il est encore plus assuré, que l'entretien des gens studieux ne vous causera point de déplaisir, si l'amour des belles lettres ne les empêche pas de cultiver une bonne Morale, ce que vous pourrés facilement remarquer. Approchés - vous d'eux le plûtôt & le plus souvent, qu'il vous sera possible, vous souvenant, qu'une petite demeure de la lyre d'Apollon sur une pierre, la rendit mélodieuse,

— saxo sonus ejus inhæsit;
& que le voisinage du sepulcre d'Orphée don-

Ovid. 8.
Metam.
Pausan.
lib. 9.

noit aux Rossignols un chant plus éloquent que le leur naturel. Ce ne sont que des fables à la vérité, mais le sens que vous en saurés mieux tirer que moi, mérite bien d'être considéré.

L'accès auprès des personnes, dont je vous parle, vous sera fort aisé; car il n'y en a point, qui soient de plus facile abord; & leur réputation étant comme l'enseigne du lieu où loge la Vertu, vous ne pouvés faillir à le reconnoître bientôt. C'est un temple où il faut passer, comme il se pratiquoit autrefois dans Rome, pour arriver à celui de l'Honneur; de sorte, qu'une belle ame touchée comme la vôtre du noble desir d'acquérir de la gloire, ne sauroit mieux faire, que d'y rendre ses plus ordinaires visites. Moqués vous de ces Sophistes, qui vous voudroient persuader, que pour vivre heureux, vous devés mépriser ce même honneur, & cette *Eudoxie*, qui en tout cas se plait à suivre ceux, qui la dédaignent, *gloriam qui spreverit, veram habebit*. C'est mal interpréter la sentence de Fabius dans Tite-Live, puisqu'à ce compte les plus scelerats des hommes seroient encore les plus heureux du monde, n'y en aiant point, qui se soucient moins qu'eux de la gloire, selon la repartie d'Anaxandride Spar-

Lib. 2.
dec. 3.

Plut. ap.
aced.

tiat. L'honnête réputation doit être préférée aux plus précieux onguens, pour user des termes de l'Ecclesiaste, & elle n'est pas seulement une des plus importantes acquisitions que nous puissions faire,

Laberius. *Honestus rumor alterum est patrimonium;*
c'est la seule voie, par laquelle, comme par des degrés, dit l'Orateur Romain, les hommes semblent monter jusqu'au Ciel, *cujus gradibus statim homines in cælum videntur ascendere.* C'est pourquoi il ne peut comprendre ailleurs, qu'un homme mortel, comme il se doit reconnoître, puisse mépriser l'immortalité, que donne la grande renommée. En effet c'est elle, qui nous fait être en même tems en plusieurs lieux, par une étendue, qui n'a rien d'humain, & qui passe de beaucoup la portée des choses sujettes à la caducité. Non contente de nous accompagner jusqu'au cercueil, il est le seul de tous les biens, qui nous suit après la mort. Et l'on peut ajouter, qu'elle nous approche si près de la Divinité, que par son moien nous jouissons comme elle de l'Eternité.

Mais pour acquérir cette glorieuse estime, la seule fréquentation des honnêtes hommes ne suffira pas, si à leur exemple vous ne vous portés aux belles actions. Vous sçavez bien,

que ce sont elles, qui nous distinguent les uns des autres plus que toute autre chose, parce que chacun agit selon sa vertu naturelle, *ut se habet unumquodque ad esse, ita & ad operandum*; ce que Tertullien a dit en ces mots, *opera distinguunt substantias*. Il faut donc, que vous évitiez soigneusement les charmes d'une vie oisive, & trop plongée dans le repos,

— *vitanda est improba Siren*

Hor. l. 2

Desidia,

Sat. 3.

vôtre profession, votre âge, & si je ne me trompe votre complexion, ne vous donnant que trop de pente vers ce côté là. Souvenez-vous à l'égard de la première, que Saint Paul voulut bien s'occuper à faire des tapisseries, sans renoncer à sa vocation, ni à ce qui concernoit l'Évangile: Et que Saint Pierre quoiqu'Apôtre ne laissa pas d'exercer la pécherie, depuis même la résurrection & les diverses apparitions de nôtre Seigneur. Ce n'est pas que je prétende vous exhorter à des travaux de la nature de ceux-là; chacun dans sa condition se peut loüablement occuper, & les opérations de l'ame sont souvent plus méritoires que celles où le corps a tant de part. Mais enfin il est raisonnable d'agir en quelque façon que ce soit; la Vertu même, qui ne se

Act. c. 18.

& Ioan.

c. 21.

pet.

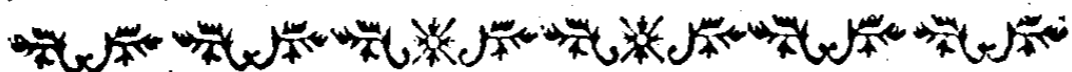
manifeste point est comme un astre inconnu; & il ne faut pas qu'une molle délicatesse nous fasse pratiquer ce que les Caffres imputent aux Singes d'Afrique, s'imaginant qu'ils ne veulent pas parler de peur d'être obligés à travailler. Quand on s'accoutume à une fainéantise honteuse, où l'esprit a souvent le plus de part; il s'énerve de telle sorte, qu'il n'est plus bon qu'à la solitude, dont il n'est pas toujours capable de faire son profit. *Sen. cont.* *Sic fit ubi homines majorem partem vitæ in tenebris ita agunt, ut novissime Solem quasi supervacaneum fastidiant.* Le pli que vous prendrés à cette heure vous importe pour le surplus de votre vie, non seulement à cause de ce que peuvent sur nous les bonnes ou mauvaises habitudes, mais encore pour le préjugé qu'on forme ordinairement de l'avenir, sur ce qui se passe dans nos premières années. *Pausan. l. 4.* Comme elles peuvent nous donner beaucoup de bonne réputation, souvent elles nous l'ôtent, & nous jettent dans une diffamation pour le reste de nos jours. L'on a écrit d'un Ophioneus qui se mêloit de prédire les choses futures aux Messéniens, qu'encore qu'il fût aveugle de naissance, il ne laissoit pas de leur prononcer beaucoup d'oracles véritables, fondés sur quelques demandes précédentes, qu'il

faisoit à ceux qui le consultoient. Après les avoir interrogés sur le train de leur vie passée, & tiré d'eux les principales actions, qu'ils avoient faites tant en public, que dans leur domestique; il dressoit ses conjectures pour l'avenir, & ne manquoit guères à deviner par ce qui s'étoit déjà écoulé d'évenemens, les choses, qui leur devoient ensuite arriver. Ce genre de divination se pratique souvent dans la vie civile, où l'on prend de tels préjugés, soit en bien, soit en mal, de nos premières habitudes, qu'on ne sauroit apporter trop de soin à les rectifier, si l'on est ami de sa réputation.

Je vous veux bien avertir ici, qu'en fuyant l'oïveté, vous ne vous portiez pas, comme beaucoup de personnes font, à des actions si frivoles, ou si ridicules, qu'il vaudroit autant n'avoir point d'occupation: *Nihil est inamabilius quam diligens stultitia*; & si la fin de ce que nous devons faire, qui doit être toujours la première dans notre intention, n'est d'abord examinée comme bonne & loüable, nous ne devons jamais entreprendre quoi que ce soit. Ce voisin que vous avés si bien nommé *magnum Ardelionem*, vous fera mieux comprendre par son exemple l'importance de ce précepte, que tout ce que je pour-

rois vous écrire. Il me suffira de vous exhorter aux honnêtes emplois par la considération du plus solide à mon gout de tous les plaisirs de la vie, qui est celui que nous fournit la mémoire des choses passées. Considérés combien ceux, qui n'ont rien fait que badiner, sont misérables, quand un peu avancés dans l'âge ils n'oseroient entrer dans cette reminiscence, qu'avec confusion & douleur d'avoir si misérablement perdu le tems. C'est tout le contraire des autres, qui l'ont bien & vertueusement employé. Ils ne regardent jamais derriere eux, & ne se replient sur leurs actions précédentes pour les considérer, qu'ils ne retirent de cet entretien interieur des satisfactions d'esprit inconcevables. Les choses présentes passent trop vite pour donner grand contentement; l'esperance des futures est aussi trop incertaine pour cela; il n'y a que le souvenir des passées, si elles sont bonnes, qui est d'autant plus doux, que la Fortune n'a plus de pouvoir sur elles, & qu'autant de fois que nous le voulons, nous pouvons renouveler le contentement, qu'elles nous ont donné, par le seul bienfait de nôtre mémoire.





D'UN

MAUVAIS DECLAMATEUR,

L E T T R E LXXXIII.

M O N S I E U R ,

Voulés-vous que je vous parle franchement du Declamateur, que vous m'avez fait entendre? *Μαλε, καὶ κακῶς*, c'est à dire, selon ce terme d'un Ancien, qu'il a fait très mal en toutes façons. Ce n'est pas qu'il soit demeuré court, ni qu'il ait failli, pour n'avoir pas cette hardiesse, qui manquoit à Thalybius, & à Eurybate, quand ils perdirent la parole devant Agamemnon. Vous en savés assez d'autres, qui n'ont pas perdu leur reputation pour une semblable disgrâce. Ciceron même y est tombé deux fois par la terreur que lui donna Pompée, l'une, accusant son ami Plancus, & l'autre, defendant Milon. Car Dion Cassius nous assure, que l'Oraison qu'on voit pour ce dernier fut si peu prononcée telle qu'elle est, que quand

Cassii Sc.
veri.

Milon la lût dans son exil, il récrivit avec une amere raillerie à Cicéron, qu'il remercioit les Dieux de ce que son véritable plaidoyer avoit été tout autre, parce que s'il eût été defendu de la sorte, il n'eût pas eu le plaisir de manger les excellens Barbeaux que Marseille lui fournissoit. Je suppose que le Barbeau soit le *Mullus* des Anciens. Tant y a qu'à l'égard de vôtre Rhéteur, son front d'airain, & sa courte vue, avec la bonne opinion qu'il a de lui-même, lui font prononcer sans crainte tout ce qui lui vient dans la bouche: Il a plus besoin de mors que d'épéron: Et il ressemble justement à celui, dont Auguste dit si bien, qu'il falloit l'enraier comme ces chariots, qui roulent trop vite. *Harterius noster sufflaminandus est.* Mais il y a bien de la différence entre un flux de bouche, & la véritable éloquence; *aliud loquentia, aliud eloquentia* & autre chose est le *λαλῆν* des Grecs, & leur *λέγειν*, qui est le propre de l'art oratoire. Car comme la chicane destituée de Jurisprudence est beaucoup plus contentieuse, & fait plus de procès que la parfaite connoissance des Loix, & la véritable science du Droit; la fausse Eloquence a toujours plus de discours que celle qui mérite de porter ce nom, & un Charlatan a bien plus

de peine à se taire qu'un grand Orateur. Si le parler prompt & continu nous rendoit éloquent, les Hironnelles, disoit autrefois le Poëte Nicistrate, auroient un grand avantage sur les mieux difans des hommes.

Que l'applaudissement que reçût celui-ci d'un grand nombre de personnes, dont vous dites, qu'on vous a entretenu, ne vous étonne pas. Vous savés quels sont les suffrages d'une multitude ignorante, & j'ose vous dire au sujet de son auditoire, qu'il se peut vanter d'avoir été un autre Orphée, & de s'être fait entendre de toutes sortes d'animaux. Souvenés-vous, je vous supplie, de ce que Senèque nous apprend dans une de ses *Controverses*, d'un Cestius de son tems, que de jeunes garçons eussent eu l'impudence de préférer à Cicéron, s'ils n'eussent eu peur qu'on leur eût rüé des pierres, *Ciceroni Cestium suum preferrent, nisi lapides timerent.* Tant il est vrai, qu'on ne doit jamais deferer au jugement de gens venus pour applaudir, & qui, quand ils le voudroient, ne peuvent prononcer sainement de la beauté ni de la bonté d'un discours, n'ayant pas les connoissances nécessaires ni le discernement requis pour cela. L'Eloquence solide ne met pas seulement les amis & les indifférens de son

côté, elle y range jusqu'à ceux qui lui sont contraires, *etiam invitis placet*, dit ailleurs ce même Orateur Philosophe, & semblable à un torrent impetueux, elle entraîne tout indifféremment sans que personne lui puisse résister. *Quantam vim esse oportet, quæ inter obstantia crumpat?* En vérité il faut qu'un discours soit bien puissant, pour nous persuader en dépit que nous en aions.

L'on vous a recommandé le sien comme fort pur & fort net; mais je vous puis assurer qu'il l'a été d'une pureté forcée, parce qu'elle manquoit de fonds. Un bouillon d'eau claire n'est pas préférable à un consommé, pour être plus transparent. Et comme il se trouve des femmes chastes par nécessité, & sans mérite, *quibus non animus deest, sed corruptor*, parce que leur laideur les empêche d'être recherchées; si cet homme aussi a paru intelligible, c'est que ses paroles, dont il abonde, n'emploient jamais le moindre trait d'étude, l'Art ne troublant point en lui ce peu qu'il a reçu gratuitement de la Nature, & jamais la Science, dont il ne connoit que le nom, ne le sollicitant de faire paroître quelque erudition. J'estime autant que personne la clarté d'une oraison, & la proximité de *σαφώς* à *σοφώς*, me la recommande

sur toute chose. Je préférerois presque un Solecisme propre à se faire entendre, à un Enigme correct, pour le sens duquel il faudroit aller au Devin. Mais cela n'empêche pas, qu'on ne doive mêler les belles choses & les curieuses recherches à la pureté du langage. Themistius proteste dans une de ses Orat. 7. oraisons, qu'il veut toujours conjoindre les Muses avec Venus, comme étant naturellement amis. Et vous sçavez la loitiange qu'on donnoit à un Ancien Rhéteur, de rendre toujours son Eloquence recommandable par quelque trait qui n'en dépendoit pas, & par de certaines choses, qui se faisoient considé- De Alphio Flavio Sen. cent. 1. rer sans elle, *semper eloquentiam ejus commendabat aliqua res extra eloquentiam.* En effet nos veilles studieuses sont bien misérables, si elles ne trouvent place & ne se font paroître en de semblables occasions. Aussi est-il certain que ceux, qui en ont fait quelques-unes, auroient de la peine à les supprimer, les belles paroles allant au devant de ces riches pensées pour les produire. *Ipsæ res verba ambiunt*, dit Cicéron, *unde fit cùm gravior, tum ^{fit.} etiam splendidior oratio.* ce que Senèque a depuis diversifié en ces termes, *cum rem animus occupavit, verba ambiunt*, les mots propres à mettre en beau jour ce qu'on a heureusement

conçu, se présentent alors comme en foule pour lui rendre ce service. Cependant faites vôtre compte, que jamais homme ne parut plus dépourvû d'étude, ni plus sterile en toute sorte de littérature, que celui, dont l'on vous a si fort prisé l'éloquence.

Le long tems qu'il a parlé ne vous doit pas non plus faire avoir meilleure opinion de son action. Sa longueur ne venoit pas de la multitude des bonnes choses qu'il disoit, mais de la répétition des superflues. Je pensois entendre un begue reïterant toujours les mêmes syllabes, & la bouche m'eût paru un Echo heptaphone, s'il n'eût répété souvent plus de sept fois les mêmes conceptions. Encore vous puis-je assurer qu'elles n'étoient pas de lui, & qu'il ignore à tel point l'art de les bien employer, que ceux, qui remarquoient d'où il les prenoit, avoient pitié de les lui voir si mal débiter. Comme il y a des lettres, que les Grammairiens nomment semivocales, parce qu'elles sont moiennes entre les voielles, qui ont un son d'elles-mêmes, & les muettes ou consones, qui n'en ont point: Il se trouve de même de certaines personnes, qui ne parlent jamais de leur chef, mais toujours par l'organe d'autrui; & cet homme a cela de propre, que les choses empruntées, qu'il profere,

profere, perdent ce qu'elles avoient de grace au lieu, où il les a prises, soit par la mauvaise application, soit parce qu'il ne fait pas, que dans l'art oratoire, aussi bien que dans la Poësie, les vertus d'un siecle deviennent quelquefois les vices d'un autre. Quoiqu'il en soit, la répétition, bien que diversifiée, des meilleures choses, est souvent vicieuse, & presque toujours importune. C'étoit le défaut du Rhéteur Montanus, qui valoit bien mieux que celui, dont nous parlons, puisqu'on nous dépeint le premier pour avoir été *rarissimi etiam si non emendatissimi ingenii*. Il gâtoit ses plus belles pensées en les repetant, & ses secondes productions ruinoient les premières, par une espece de satiété & de dégoût, qui accompagne ce vice. *Habet hoc Montanus viti- Sen. con. um, sententias suas repetendo corrumpit. Dum^{28. l. 4.} non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit.* Et ce fut ce qui fit dire de lui à un autre de son métier, qu'il étoit l'Ovide des Orateurs, parce qu'Ovide est sujet aussi à déguiser un sens, qui lui a plû, dans plusieurs expressions, qui ne disent toutes qu'une seule chose, *nam & Ovidius nescit quod bene cessit relinquere.* Il n'y a point de corps, tant accompli qu'il soit, où l'on ne puisse toujours observer quelque tache.

Mais afin de reprendre nôtre sujet, jamais conte plaisant ne me donna tant d'impaticence d'ouïr la fin, que j'en eu par un motif bien différent d'entendre celle d'une si ennuieufe declamation. J'étois dans une affiette d'esprit bien contraire à celle des auditeurs de Severus Cassius, qui n'apprehendoient rien tant que de le voir achever, *nemo non illo dicente timebat ne desineret.* Et néanmoins le mot de Scaurus est remarqué par Seneque non seulement comme beau, mais encore comme véritable, qu'il n'y a pas moins de vertu à savoir quand il faut finir un discours qu'à savoir comme il le faut faire, *non minus magnam virtutem esse, scire desinere, quam scire dicere.* Surquoy je vous avouë, qu'outre ce que nous venons de toucher des repetitions ennuieufes, les choses prononcées hors de propos & tout à fait inutilement par ce mauvais Declamateur, me font préférer une sentence de Plin le Jeune à celle de Scaurus, lors que celui-là nous assure, qu'il y a un silence d'Orateur, qui vaut bien les plus éloquens discours, *non minus interdum oratorium esse tacere, quam dicere.* En effet, l'on se peut taire éloquemment, s'il faut ainsi parler, & les Poissons consacrés à Mercure dans cette fontaine de Phares, qui lui étoit dediée, vouloient signifier, ce me semble, que pour bien pratiquer

l'art de ce Dieu de l'Eloquence, il étoit besoin souvent d'user du silence, dont ces Poissons ont toujours été la figure hieroglyphique. Pourquoi dans une cause, qui paroïssoit assez importante, traiter à plein fond des questions superflues? Vous eussiez eu compassion de voir ce pauvre homme employer à cela tout le tems, qu'il devoit parler, abusant de la trop grande facilité des Juges, de la patience de ceux pour qui il étoit, & de la souffrance du reste de ses auditeurs. Il me fit souvenir de ce que Cicéron plaidant pour Plancius dit si plaisamment à sa partie adverse, qu'il étoit prêt de souscrire à tout ce qu'il avoit avancé dans son plaidoyer, le pouvant faire de courtoisie sans blesser le droit de celui dont il avoit entrepris la défense; *facile patior id te agere multis verbis, quod ad judicium non pertineat: & id te accusantem tantum dicere, quod ego defensor sine periculo possim confiteri.* Mais de passer jusques dans le ridicule, comme il fit, pour ne pas perdre un mot impudent mais qui lui plaisoit, c'est être prévaricateur dans une cause serieuse & de la nature de celle-là, où tous les préceptes de Rhétorique enseignent, qu'on doit éviter la raillerie, comme celle qui amolir l'esprit des Juges, qu'on a dessein de porter à l'ani-

mosité & d'exciter à une rigoureuse justice. Les plus grands Avocats ont quelquefois mieux aimé perdre quelque chose, qui pouvoit servir à leur cause, que de renoncer à la pudeur, *quædam satius est cause detrimento tacere, quam verecundie dicere.* Et à moins qu'il soit question de quelque point essentiel dans une affaire, il le faut laisser, s'il blesse l'honnêteté, & s'il choque les bonnes mœurs. C'est ce que montrent clairement ces autres paroles du Pere de l'Eloquence Latine haranguant pour Quinctius, *tametsi causa postulat, tamen quia postulat, non flagitat, prateribo.* Qu'eût-il dit d'un homme, qui de gaieté de cœur & sans besoin eût prononcé, comme celui, dont nous parlons, des termes peu honnêtes, & propres seulement à faire rire des personnes, qu'on ne peut trop jeter dans l'humeur austere, ni trop retenir dans le sérieux. L'on peut excuser quelques défauts de ceux, qui parlent en public, mais il est impossible de pardonner des fautes si importantes, & qui vont en même tems contre la probité, contre la pudeur, & contre le sens commun. *Multa donanda ingeniis puto, sed donanda vitia, non portentia sunt.*

Ne pensés pas d'ailleurs, que tant d'imperfections fussent comme couvertes, ou aucu-

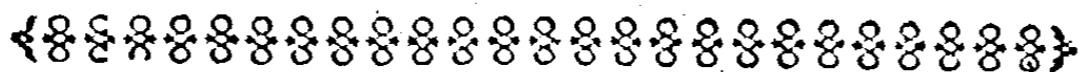
nement recompensées par quelques vertus oratoires. Jamais homme n'en fut plus dépourvû, ou n'en fit moins paroître parlant en public, que celui, qu'on vous a si bien paranympné. Il ne sait ce que c'est que la belle Elocution, & n'a pas seulement le langage du tems, auquel les Philosophes, les Astrologues, & Phœbus même se voulurent bien accommoder, quand ils quittèrent les vers pour la prose, parce qu'elle étoit en plus grande estime, selon l'observation de Plutarque dans son traité des Oracles de la Pythie. A peine pût-on remarquer parmi une si grande affluence de paroles, un lieu ou deux, où elles parussent accompagnées de quelque ornement. Les figures, qui doivent être autant de lumieres d'un discours, & y briller comme les étoiles dans leur Ciel, n'y étoient attachées qu'en forme de nœuds, obscurs, & raboteux, plus capables d'écorcher une oreille tant soit peu delicate, que de lui donner la moindre satisfaction. Ses Allusions furent toutes pueriles, ses Antitheses ridicules, & ses Métaphores Levantines, je veux dire exorbitantes au dernier point, comme le sont toutes celles des Langues Orientales. Il voulut employer l'Ironie, mais ce fut si froidement, que lui seul y souûrit. Et il usa d'une

ou deux Similitudes, capables de confirmer le proverbe, qui rend toutes comparaisons odieuses. Véritablement il triompha dans l'hyperbole de l'hyperbole, qui passe toutes les bornes de la vraisemblance. Ses Epithetes étoient si frequens, qu'ils occupoient plus de la moitié de son plaidoié, semblable en cela à une armée plus remplie de goudats que de soldats: Et le Cacozele, dont néanmoins il ne connoit que le nom, s'étendit opiniâtement depuis l'Exorde jusqu'à la Peroration. Pour le surplus figurés - vous une Prononciation sifflante, & destituée de tous les Gestes; avec une *monotonie* perpetuelle, accompagnée de ces cadences de périodes, que l'*homiotelcute* rend si insupportables. Et pour dernier lineament de toute cette belle action,

l. 9. c. 15. Rhéteur Julien rapporté par Aulu-Gelle, *sine controversia disertus est.* Si est ce qu'il ne fut ni disert, ni éloquent, n'en déplaise à ses Enco-

*Virg. Ep.
ad Messa-
lam.*

miastes. Mais je suis excessif sans y penser,
Hoc satis est, pingui nil mihi cum populo.



DES

JOURS REPUTÉS HEUREUX
OU MALHEUREUX.

L E T T R E LXXXIV.

MONSIEUR,

Je n'eusse jamais crû que vous eussiez encore été dans cette erreur populaire, qu'il y ait des jours plus heureux ou malheureux les uns que les autres. Ce n'est pas que je ne sache bien, qu'elle regne dans la Cour des plus Grands Monarques, aussi bien que parmi le bas peuple, & qu'une infinité de savans n'y déferent pas moins que les plus vils artisans, & les plus ignorans des hommes. Mais vous vous souviendrés de l'étendue, que nous avons souvent donné à ce mot de peuple, le prenant un peu philosophiquement, & je m'assure, qu'examinant ensuite le fondement de cette créance vulgaire, vous l'ajoutérés bientôt au fameux chapitre *de falso creditis*; si vous ne voulés faire passer pour authenti-

que la révélation de l'Ange au bon Joseph, qui s'imprime à la fin de tous nos Almanacs, pour deligner les journées perilleuses ou fortunées de chaque mois.

Je vois bien ce que c'est; le consentement de tant de siècles, & l'approbation de tant de différentes nations, qui ont déferé à cette superstitieuse opinion, vous empêchent de la condamner. Quand vous considérés, que ces vieux Calendriers Romains se trouvent distingués en jours nommés *fasti & nefasti*; que les uns comme heureux avoient une marque blanche, de même que les autres étoient condamnés par une tache noire, & que généralement tous les lendemains des Calendes, des Nones, & des Ides, passaient pour malheureux, aussi bien que le quatrième jour qui les précédoit, selon l'observation d'Aulu-
L. 5. noct. Attic. 17. Gelle; vous avés de la peine à croire, qu'il n'y eût en tout cela que de la vanité. L'autorité des Egyptiens vous peut aussi toucher, qui ont fait nommer aux Latins *dies Ægyptiacos*, ceux, qu'ils appelloient autrement, *infaustos, nefundos, inactuosos, inauspicatos, & inminales*. Et quand vous lisés, que les Grecs ont aussi eu des jours *apophrades*, c'est à dire malencontreux, d'où vient, que Lucien a prononcé d'un homme déplaisant & de

mauvaise rencontre, qu'il étoit semblable à un apophrade, vous vous imaginés, que toutes ces choses ne peuvent pas avoir été dites inconsidérément, ni établies sans fondement. La Religion, qui distingue de même les journées, en aiant de plus lugubres & de plus attachées à la devotion les unes que les autres; la Navigation, qui en a eu de redoutables, *dies nautis suspectos*, où il n'étoit pas permis selon les règles de s'embarquer, & la Médecine, qui se fondant sur l'Astronomie, a si grand égard aux jours Critiques, qu'elle appelle *dies Decretorios*; contribuent peut-être encore quelque chose à vous faire embrasser un si général sentiment.

Cependant il n'y a rien de plus frivole, ni de moins fondé en raison, que de penser, qu'il y ait des jours plus favorisés du Ciel que les autres, ou plus disgraciés. Les Mahométans croient dans cette superstition, qu'à cause que Dieu créa la lumière le Mercredi, les Fideles, ou Muselmans comme ils les appellent, n'entreprennent rien cette journée-là inutilement, & sans qu'il leur réussisse. Il faut se moquer de cela, comme fit Héraclite des bons & des mauvais jours d'Hésiode, soutenant, qu'ils étoient tous de même nature. Et nous devons tenir pour constant,

qu'il n'y en a point, dont on ne puisse dire également, *hæc est dies quam fecit Dominus*, & que le pur hazard, & la rencontre de mille incidens imprévoiables, sont seuls la différence, qui s'y trouve.

Pour ce qui touche les observations historiques, j'avouë, qu'il y en a un nombre infini, qui favorisent cette erreur, aussi bien que beaucoup de semblables. Vous savés tout ce que les anciens en ont écrit, & Plutarque entre autres dans la Vie de Camille. Joseph observe, que le Temple de Salomon ayant été brûlé par les Babyloniens le huitième de Septembre, le fut une seconde fois & au même jour & au même mois par Titus. Et vous avés pû voir dans Æmilius Probus, que ce grand Capitaine Timoleon Corinthien gagna toutes ses victoires le jour de sa naissance, qui devint par là une grande fête dans toute la Sicile. Mais pour ne me perdre pas dans cet ocean d'exemples, que nous pourroit fournir toute l'Antiquité, j'en ajoûterai seulement trois ou quatre de l'Histoire moderne, afin que vous ne pensés pas, que je combatte une opinion, dont je ne sache pas toutes les circonstances. Comme le Sort voulut, que l'Empereur Charles-Quint eût toutes ses prospérités le jour de Saint Matthias en Fevrier, les Alle-

mans ont pris, aussi bien qu'autrefois les Athéniens, ce mois pour le plus heureux de l'année. Nôtre Roi Henry III. se fit accroire depuis, que le jour de la Pentecôte étoit celui de ses bonnes fortunes. En effet il y fut élu Roi de Pologne, puis Roi de France, il y institua ses Chevaliers du Saint Esprit, & c'étoit celui de sa naissance. Les Turcs se vantent d'avoir pour eux le mois d'Août, depuis la prise de Modon par Bajazet Second, & depuis encore que Selim eût défait au même mois Ismael Sophi, & Campson Calyphe du Caire. Solyman les y a confirmés par la défaite de Louis Roi de Hongrie, & par les prises de Belgrade, de Bude, de Strigonie, & de l'Isle de Rhodes, le propre jour de la decollation de Saint Jean Baptiste s'étant fait signaler presque en toutes ces rencontres. Cela me fait souvenir de ce que porte nôtre Histoire, que les Ligueurs se van-^{Th. 201.}toient au-^{l. 400.}trefois d'avoir aussi le mois d'Août favorable le prouvant par le meurtre de la Saint Barthelemy, par la mort du Roi Henry III, par la venue du Duc de Parme, & par le bonheur de Duc de Guise, lors qu'il se sauva du chateau de Tours.

Je vous ai déjà parlé du Mercredi, dont les Musulmans font tant d'état. Leunclavius

assure qu'Ufuncassan ne combatit contre Mahomet Second, que sur l'esperance de cette journée, dont l'avantage néanmoins fut pour le Turc, le Persan y demeurant vaincu. Le Pape Sixte Cinq aimoit le même jour, & avec quelque apparence de raison: Car outre que c'étoit le jour de sa naissance, il l'étoit de sa profession de Cordelier dans Ascoli, de sa nomination à la charge de Vicaire Général de cet Ordre, de sa promotion au Cardinalat, de son élection au Papat, & huit jours après de son couronnement. Les Espagnols sont partiaux pour le Vendredi, où ils se promettent toute sorte de bons evenemens. Le feu Roi Louis XIII, si nous en croions Bernard son historien, le leur envioit, de sorte, qu'à son dire, tout lui réussissoit principalement à ce jour-là. Bacon dit que Henry VII. Roi d'Angleterre tenoit, que le Samedi lui étoit le plus heureux de toute la semaine. Et autrefois les Pisans s'estimoient invincibles le jour de Saint Sixte, auquel ils attachoient toute leur bonne fortune. En vérité il n'y a pas moins de vanité en tout cela, qu'à croire l'année bissextile plus malheureuse que les autres, d'où vient peut-être nôtre proverbe *porter bissestre, pour bissexte, à quelqu'un*; sur-quoi je vous supplie de vous souvenir de cet

endroit d'Ammien Marcellin, où il dit que Lib. 26.
 l'Empereur Valentinien s'empêcha de sortir,
 pour éviter le jour intercalaire du biffexte de
 Fevrier comme malheureux aux Romains
*nec videri die secundo, nec prodire in medium
 voluit, biffextum vitans Februarii mensis tunc
 illucescens, quod aliquoties rei Romanæ fuiffè
 cognorat infaustum.* Ce n'est donc pas d'au-
 jourd'hui que cette erreur a pris créance par-
 mi les hommes, & qu'ils ont fondé des au-
 gures sur de certains jours. Cicarella remar-
 que dans la vie du Pape Gregoire XIII, que
 ce qui empêcha Vlazalius de combattre les
 Chrétiens comme il le pouvoit, ce fut la con-
 sideration du jour, qui étoit l'anniversaire
 du combat de la Lepante. Il n'étoit pas vrai-
 semblablement informé de la decifion de Var-
 ron rapportée par Macrobe au premier livre
 de ses Sâturnales chapitre feizième, qui por-
 te, que la distinction des jours ne regardoit
 point la guerre, mais seulement les actions
 privées des particuliers, après avoir observé
 qu'en tout cas les Romains n'avoient égard à
 cela qu'aux actions d'attaque, & non pas de
 defenfe; tenant pour indubitable; qu'il étoit
 à propos, & de bonne fuite, de repouffer en
 tout tems l'injure qui se présente, ce qui est
 conforme à la politique des Machabées.

Mais voulés-vous voir des exemples qui détruisent toute cette superstition, & qui prouvent l'indifférence des jours à la bonne ou mauvaise fortune. L'Histoire Sainte nous apprend qu'au même jour, que le temple de Dieu avoit été pollué, qui étoit le vint-cinquième du moi Chasseu, il y reçût depuis sa purification sous Judas Machabée. La profane nous fera voir, que la victoire de Lucullus contre Tigranes & les Armeniens fut du même jour auquel les Romains avoient auparavant été defaits par les Cimbres. Pompée est tué en Egypte le même jour, qu'il avoit autrefois triomphé de Mithridate & des Pirates, & l'on dit, que c'étoit encore celui de sa naissance; comme celle de Platon, du Roi Attalus, & de quelques autres, s'est rencontrée au même jour que leur mort. Guichardin fait voir, qu'à celui, auquel le Pape Leon X. fut sacré avec une pompe merveilleuse, un an auparavant il avoit été fait misérablement prisonnier. Le quatorzième de May, célébré par la victoire de Louis XII. à la Giradada, est infame par la mort de Henry IV. & de son fils Louis XIII. Et il y a des exemples sans fin, qui prouvent le mot d'un Ancien, qu'une même journée nous paroît quelquefois mere, & quelquefois marâtre.

*l. 2. Mach.
c. 10.*

*Plutar. in
Cim.*

*Dion Cos-
sius l. 42.*

l. 11.

Alexandre le Grand bien instruit là dessus par son Précepteur Aristote, se railla plaisamment de quelques Capitaines, qui lui représentoient sur le bord du Granique, que jamais les Rois de Macedoine ne mettoient leur armée en campagne au mois de Juin, & qu'il devoit éviter le mauvais présage, qu'on prendroit, s'il passoit outre, negligéant cet ancien usage. Il faut, dit-il en riant, remédier à cela, & j'ordonne qu'on appelle ce Juin, que vous craignés tant, le second mois de Mai, marchant ensuite sans s'arrêter contre les Perses. Il usa du même mépris de semblables superstitions au temple de Delphes, où la Sibylle refusoit de faire sa charge par quelque jour réputé malheureux. Il la violenta de sorte, qu'elle lui dit, qu'à son avis il vouloit faire paroître jusqu'à elle, qu'il étoit invincible; à quoi Alexandre repartit gentiment, qu'il ne vouloit point d'autre oracle, n'en pouvant recevoir de sa bouche un plus avantageux. C'est ainsi que les hommes de bon sens en doivent user, & ne donner jamais au Destin ce qui est un pur effet de la Fortune. Aussi a-t-on observé que ceux, qui se sont moqués de ce choix superstitieux de certaines journées, ont presque toujours été heureux dans leurs entreprises, & que les autres au

*Plutar. l.
8. Symp.
qu. 1.*

contraire, qui s'y font assujettis, n'ont guères eu les succès favorables. Le Sort se plait quelquefois à produire des événemens, que les simples ou superstitieux prennent pour des decrets précis du Ciel, qui veut, que les choses aillent de la façon; bien qu'il n'y intervienne que comme cause première & éloignée, pour des fins fort différentes de celles qu'ils s'imaginent. Ainsi Timée disoit, qu'Euripide étoit mort le jour que nâquit Denis l'ainé, Tyran de Sicile, afin que l'exécuteur des Tragedies succedât à celui, qui les avoit si bien représentées, & comme annoncées sur le Théâtre. On écrit de même, que Pindare n'étoit venu au monde durant la fête des jeux Pythiques, qu'à cause des hymnes propres à cette solemnité, qu'il devoit composer. Les Athéniens imputèrent aussi le mauvais succès de leurs armes en Sicile, à l'embarquement de leurs troupes, durant la fête triste & mortuaire, qu'ils nommoient *Adonia*. Et le retour d'Alcibiade leur parut de mauvais augure, à cause qu'il échût au teins d'une autre fête de Minerve, estimée malheureuse. Ils étoient si foibles & si ridicules tout ensemble de ce côté-là, que long tems depuis, pour témoigner au Sophiste Hérode le déplaisir qu'ils avoient de la perte de sa fille

Pana.

Panathenais, ils ordonnèrent, que le jour infortuné de son trépas seroit raié de leur Calendrier, selon que Philostrate le rapporte dans la Vie de ce Déclamateur. Bon Dieu que l'esprit humain s'attache à des choses, qui ont peu de fondement, *quantum est in rebus inane!*

Pour mieux reconnoître, que tous ces jours heureux ou malheureux n'ont rien de solide, disons un mot de l'incertitude des années, des mois, & des semaines, qu'ils composent, & où ils acquierent ces qualités de bonne ou mauvaise fortune; puisqu'autrement ils n'ont rien de différent en eux-mêmes, & que selon le dire d'un ancien Philosophe, *unus dies par Heraclite omni est.*

La distribution des sept jours de la semaine selon les sept Planetes est si arbitraire, qu'au rapport de Dion Cassius les premiers Grecs *l. 37. hist.* l'ignoroient, ne l'ayant pas encore apprise des Egyptiens; qui vraisemblablement l'ont établie sur la création du Monde, décrite par Moïse en sept journées. Quoiqu'il en soit, l'on ne peut soutenir raisonnablement, que cet ordre Planetaire leur influé aucune condition bonne ou mauvaise, ni qu'il soit absolument nécessaire, puisque les Mexicains faisoient leurs semaines de treize jours. *Combien de* *Asofla 16. c. 2.*

fois la reformation des Calendriers, & les intercalations, ont-elles changé cet ordre mystérieux? Pour ne rien dire de la semaine des trois Ieudis, que fit le Pape Clement V. En vérité, la plupart de nos créances à cet égard, ne sont pas plus recevables, que les fables des Egyptiens, dont nous venons de parler, & de qui les Rois ne dépêchoient aucune affaire le troisième jour, auquel de plus ils s'abstenoient de manger jusqu'à la nuit, à cause que c'étoit celui de la naissance de Typhon. Avec une pareille vanité ils tenoient le dix-septième pour très infortuné, parce que leur grand Osiris étoit trépassé ce jour-là. La naissance d'Apollon au septième, le rend au contraire fort heureux dans Hésiode. Peut-être que nous sommes encore plus ridicules qu'eux.

Quant aux mois, Joseph Scaliger soutient avec raison, que la division de l'année en douze mois doit être rapportée plutôt à l'institution des hommes, qu'à la Nature qui n'a rien établi de tel. Vous pouvez voir dans Solin, que les années des Arcadiens étoient seulement de trois mois, celles des Egyptiens de quatre, celles des Acarnaniens de six, & que les Lavinien d'Italie avoient composé les leurs de treize. Plutarque le dit un peu

autrement dans la Vie de Numa, car il fait l'année des Arcadiens de quatre mois, & celle des Egyptiens d'un seul au commencement. Tant y a que cela fait voir, que la quantité des jours de chaque mois étoit encore moins déterminée, que celle des semaines. L'on ^{Hornius} a trouvé les Américains de Mexico qui met- ^{4. de orig.} toient dans une année jusqu'à dix-huit mois, ^{gen. Am.} chacun de vingt jours, avec l'usage de l'inter- ^{c. 14. Ti-} calation de cinq jours. Et les Chymistes en- ^{roc. Chym.} core aujourd'hui ont leur mois Philosophi- ^{Beguini.} que de quarante jours.

La certitude des années n'est pas plus grande, ni l'ordre plus précis. Il y en a eu de Lunaires, aussi bien que de Solaires: Et les uns les ont commencées par un mois, les autres par un autre. Ce n'est que depuis mil cinq cens de quatre-vingt deux que nous en avons mis le premier jour en Janvier, qui étoit auparavant à Pâques avec assez d'incommodité, à cause que c'est une fête mobile. Et néanmoins le Grand Seigneur fit pendre le Patriarche de Constantinople, pour avoir voulu recevoir le Calendrier Grégorien, auteur de cette réformation. Les Chinois donnent au mois de Mars l'honneur de commencer leur année: Ceux des Malabares au mois d'Avril: Les Abyssins à celui d'Août, où est

la fête de la decollation de Saint Jean; les Moscovites au mois de Septembre: Et les Tartares à celui de Fevrier, auquel ils s'habillent de blanc, cherchant dans cette couleur un bon augure pour le reste de la même année, qui n'a point d'autre nom que celui de l'animal que le Grand Cam a ce jour-là le premier à la rencontre, & qui fait dire l'an du Rat, l'an du Chien, ou l'an du Chat. Mais je me veux taire des diverses Epoques, Indictions, Eres, Périodes, ou Hegires, qui ne sont pas moins différentes, ni par conséquent moins propres à montrer l'incertitude, qui se trouve en toute cette matiere. Je vous conjure de n'y être plus si superstitieux, & d'excuser une lecture, qui vous fera peut-être dire comme à moi.

Bergeron
iv. des
Tart.

Plaute.

Lumbi sedendo, oculi spectando dolent.





DES
HAINES SECRETES.

LETTRE LXXXV.

MONSIEUR,

Comme les amitiés ne se devoient contracter, que sous les loix des anciens Haruspices, qui considéroient avant toute chose les entrailles; la raison voudroit, qu'on ne prit non plus jamais d'aversion pour personne, qui ne fût bien fondée, & qu'on n'eût fort examiné auparavant s'il y a sujet d'en user ainsi. Mais les hommes ne se gouvernent pas de la sorte, & soit par précipitation, soit par quelque une de ces causes occultes, dont l'ignorance nous a fait avoir recours aux sympathies & antipathies naturelles, nos affections & sur tout nos haines n'ont la plupart du tems aucun fondement raisonnable. *Sunt Quint. quidam irrationales impetus animorum, quædam gratuita (ut vulgo vocantur) odia.* C'est ce qui fait avouer naïvement à Martial, qu'il

lui étoit impossible de dire ce qui lui donnoit la mauvaise volonté qu'il portoit à Sabidus.

*Non amo, te Sabide, nec possum dicere
quare,*

Hoc tantum possum dicere, non amo te.

Il semble qu'il y ait des personnes, qui portent quelque caractère de déplaisance, à voir comme elles trouvent des ennemis par tout, pareilles en cela à cet animal amphibie, qui se sent poursuivi dans la mer par les poissons, & quand il s'éleve dans l'air, par les oiseaux. Ce sont de vrais Ismaélites qui trouvent la main d'un chacun portée contre eux, & de qui la main est toujours aux prises contre tout le monde. Horace nous dépeint ceux-là d'un fort beau pinçau.

*Non uxor saluum te vult, non filius,
omnes.*

Vicini oderunt, noti, pueri atque puellæ.

Je ne plains pas ceux de qui les mauvaises conditions & les mœurs dépravées attirent contre eux ces alienations d'esprit universelles, parce qu'ils ne souffrent en cela que ce qu'ils ont en quelque façon mérité. Et néanmoins la Morale même Payenne nous apprend, qu'il faut imiter Dieu autant que nous pouvons, qui témoigne de l'amour par ses bienfaits jusqu'aux sacrilèges & aux impies.

Outre qu'on seroit dans de perpetuelles alterations d'ame, si l'on haïssoit tous les vicieux, parce qu'il les faut necessairement admettre dans nos plus fréquentes conversations, ou se voir reduit presque à la solitude d'un Timon. Mais certes ceux-là sont fort à plaindre, qui remplis de mérite éprouvent les mauvaises volontés de gens, qui ne sauroient dire pourquoi il les ont prises. Cela néanmoins se ressent tous les jours, & la plûpart des inimitiés secretes ne sont appuyées que sur de certains préjugés, où l'équité & le raisonnement n'ont eu nulle part. A la vérité souvent elles sont fomentées par le mauvais genie de quelques personnes, qui n'ont point de plus agréable divertissement, que de faire naitre, ou du moins d'attiser cette sorte de mesintelligence. Ce sont des boutefeux qui mettent, s'ils peuvent, l'incendie par tout, & qui pleins de malignité excitent la discorde entre les plus moderés. J'aurois envie de les comparer au Trompette Misene,

— *quo non præstantior alter*

Ving.

*Ære ciere viros, Martemque accendere
cantu,*

n'étoit, qu'il ne fut jamais si propre à faire combatre des troupes ennemies, que ceux-ci sont volontiers choquer les plus grands amis,

mettant artificieusement la division parmi eux.

Il se trouve pourtant des naturels, qui sans être animés d'ailleurs, se portent d'eux mêmes à persécuter les hommes les plus pacifiques, quand ils ont de la vertu. Ils veulent généralement du mal à tous ceux, qu'ils envisagent dans une position au dessus de la leur. Et la jalousie, dont ils sont travaillés est si puissante, que pour se rendre de quelque considération, ils disent du mal de tous ceux, qu'ils desespèrent de pouvoir égaler, & leur rendent de mauvais offices pour cette seule raison, qu'ils ont de l'avantage sur eux; *plerique quorum similitudinem desperant, eorum affectant simultatem.* Considérons je vous supplie là dessus l'étrange dépravation de notre humanité, qui nous porte à des excès de mauvaise volonté contre nos semblables, dont l'on ne remarque aucun vestige parmi le reste des animaux. Quand a-t-on vû des chevaux s'entrebatre; pour aller mieux l'amble; ou pour être plus vites à la course les uns que les autres? Les Chiens ne se querellent point, quoiqu'ils n'aient pas tous le nés également bon. Et jamais l'on n'a ouï dire que deux Papons se soient fait la guerre sur l'excellence de leur plumage, en quoi consiste leur perfection,

Apul. in
Flor.

*Sed jam serpentum major concordia, parcat Inven.
Cognatis maculis similis fera, quando Leoni sat. 15.
Fortior eripuit vitam Leo?*

Les hommes seuls persécutent avec animosité ceux de leur espèce, & le mérite, qui devoit les leur faire estimer, est le sujet le plus ordinaire de leurs inimitiés mortelles. En vérité c'est en quelque façon être pires que les Diables, qui semblent s'accorder ensemble, & qu'on peut dire vivre en union, du moins lors qu'il est question de nous nuire.

Quand l'intérêt s'y mêle, & qu'on tâche à déprimer la gloire d'un autre, parce qu'on la juge préjudiciable à la sienne, c'est bien une action d'envie, qu'il faut condamner, mais encore reçoit-elle quelque excuse, parce qu'on en voit l'exemple dans tous les ordres de la Nature. Les animaux n'ont guères d'autres inimitiés que celles, qui leur viennent sur la contestation du vivre & de la nourriture; comme Aristote l'a fort bien remarqué au premier chapitre du neuvième livre de leur histoire. L'aigle & le Dragon, qu'il donne pour un de ses exemples, ne sont en guerre mortelle qu'à cause des serpens leur pasture ordinaire. Et il conjecture même au chapitre onzième du même livre, que la haine, qui est entre le Trochilus & l'Aigle,

nait de ce que celui-ci ne peut souffrir qu'on nomme le premier Sénateur & Roitelet, l'Empire de l'air ne souffrant non plus de partage, ni de compagnie, que ceux de la Terre. Quoiqu'il en soit, si les Bêtes se querellent, c'est qu'elles ont le travail, ou quelque autre chose à départir ensemble, *non arietant inter se nisi in eodem ambulantes.* Les sympathies, ou antipathies des Plantes doivent être considérées comme aiant le même fondement: Et si le Chêne & l'Olivier, aussi bien que la Vigne & le Chou, ne se peuvent souffrir, cela vient de ce qu'ils se portent préjudice l'un à l'autre, & se dérobent la nourriture que chacun désireroit retenir pour soi. C'est donc une chose assez naturelle, que les hommes se veuillent du mal & se fassent tort par ce principe d'intérêt, qui divise tout ce qui a quelque degré de vie dans le monde. Je ne m'étonne pas non plus de voir l'aversion qui se prend aisément de ceux, qui ont des inclinations contraires aux nôtres, parce que la différence d'humeurs, dont nous avons autrefois écrit un traité séparé, est la cause manifeste de cet effet.

Hor. l. 1.
cf. 18.

*Oderunt hilarem tristes, tristamque jocosam,
Sedatum celeres, agilem navimque remissi,*

Potores bibuli media de nocte Falerni

Oderunt porrecta negantem pocula.

Mais que le seul caprice, pour ne pas dire la seule malignité de nôtre genie, nous fasse prendre en haine des personnes de vertu, qui ne nous ont jamais donné le moindre sujet de nous plaindre d'eux; & que cette haine croisse d'autant plus qu'elle est injuste, *odium quo injustius, eo acrius;* c'est ce qu'on peut soutenir aussi difficile à comprendre, qu'il est ordinaire, & qu'on en voit des exemples à toute heure, & en tous lieux.

Ne nous amusons donc pas ici à en rechercher les causes; il vaut bien mieux songer aux remedes, & mêmes aux moiens, s'il y en a, de profiter d'une haine si déraisonnable quand nous en serons attaqués. Pourquoi non? si les préservatifs de la thériaque sont en partie composés de la chair des Viperes; & si la Morale est une Chymie spirituelle, qui tire le bien du mal, & les plus rares préceptes des desordres de nôtre entendement, ou des vices de nôtre volonté. En effet sous ceux, qui nous veulent du mal ne sont pas capables de nous en faire, si nous voulons y penser, & tant soit peu nous aider. Il y a des ennemis semblables aux grenouilles de Ferrare, qui ne peuvent mordre n'ayant

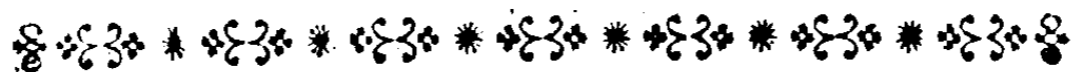
*Pr. Arab.
69. cent. 2.*

point de dents, *Ranocchi da Ferrara non mordono, perche non hanno denti.* Et si nous croions un autre proverbe des Arabes, il s'en trouve même d'utiles, puisqu'il assure qu'un sage ennemi est préférable à un ami impertinent, *inimicitia sapientis præstat amicitie stulti.* C'est ce qui a fait écrire à Plutarque un opuscule des moyens de tirer avantage de nos plus grands adversaires, selon la pensée de David, *salutem ex inimicis nostris, & de manu omnium qui oderunt nos.* Le mépris de ceux-ci qu'on n'a point offensés est un des plus salutaires expédiens, qui se pratiquent pour cela. La seule pensée de se venger d'eux nous feroit plus de mal qu'ils ne nous en veulent. Et il nous arriveroit dans ce dessein comme à Praxitele, qui cassant de colere un miroir à cause qu'il le représentoit furieux dans cet appetit de vengeance, trouva que toutes ses pièces lui reprochoient par autant de nouvelles images la même alteration d'esprit. Plus on s'engage dans cette miserable passion, plus on se rend hideux en effaçant ce caractère de raison, qui fait toute la beauté de notre ame. Consolons nous plutôt, ces bizarres ne sauroient nous tant haïr, que le Ciel les deteste dans une si méchante procédure. Qu'importe il d'être mal voulu de ceux,

qui sont l'objet de la haine de Dieu & des hommes? Et que pouvons-nous faire de plus glorieux que de leur pardonner généreusement? *semper odiorum honestus occasus est.* L'aurore des plus beaux jours, qui suit une nuit obscure & orageuse, n'a rien de si agréable, qu'est quelquefois le couchant d'une animosité malheureusement contractée de la sorte que nous dilons, & qui peut se convertir doucement en une mutuelle bienveillance; ce que j'ai graces à Dieu plus d'une fois éprouvé. En tout cas laissons la vengeance de ce tort, qu'on nous fait, à celui qui se l'est réservée, parce qu'il n'y a que lui qui sache en bien user. Themistocle & Aristide se reconcilioient bien en faveur de leur Republique, que ne devons-nous point donner à la considération d'un Dieu, qui tôt ou tard ne laisse rien d'impuni?

Est mola tarda Dei, verum molit illa minutim.

Vous pouvez voir le Grec de ce vers dans votre Sextus, au chapitre treizième de son premier livre contre ces prétendus savans qu'il nomme Mathematiciens.



D'UN DIVORCE.

LETTRE LXXXVI.

MONSIEUR,

La retraite de cette femme m'a d'autant
 moins surpris, que je connois l'humeur
 & d'elle, & de son mari. Pourquoi s'en é-
 tonner, si Junon même fit bien une fois di-
 vorce avec Jupiter, se retirant dans la ville de
 Stymphale; & si la jalousie d'Ulyffe obligea
 bien la prude Penelope à s'enfuir d'Itaque à
 Sparte, d'où elle étoit comme fille d'Icare,
 & de là à Mantinée. J'ai Pausanias Auteur
 classique pour garand de ces deux histoires,
 & d'une circonstance, qui rend la première
 plus considérable, puisqu'il assure, que cet-
 te même Junon se lavant tous les ans dans la
 fontaine Canathe, auprès de Nauplie dite
 aujourd'hui Napoli de Romanie, y recouvroit
 toujours son premier état de fille; ce qui de-
 voit obliger un Dieu, qui en étoit si friand à
 l'avoir beaucoup plus chere. Cela me fait
 souvenir de ce que j'ai lû autrefois dans l'Hi-

Pausan.
l. 8.

ibid. l. 2.

stoire des Cherifs de Diego de Torrez, que les Turcs se promettent tous, qu'ils trouveront leurs femmes pucelles en l'autre vie. c. 74

Vous dites que cette belle prend pour excuse les mauvais traitemens de son époux; & véritablement s'ils ont passé jusqu'où elle les fait aller, l'on ne sauroit trop le blâmer. Les Dames de France ne se traitent pas comme les Mahometanes, que l'Alcoran veut, qu'on frappe dans leur desobeissance; ni comme autrefois les Moscovites, qui ne pensoient pas, qu'on les aimât, si pour les moins elles ne furent quelquefois souffletées. Il faut par force en des pais barbares obeir à la loi, & s'accommoder à l'usage, faisant à peu près la même chose, que pratiquent les bons navigateurs, qui battent l'eau, afin qu'elle les porte. Mais il n'en est pas de même parmi nous, où le proverbe qu'à *battre faut l'amour* n'est guères moins ancien que nôtre Monarchie.

Je ne veux pas pénétrer si avant que vous faites dans les secrets de ce mariage. Il me suffit de vous dire, qu'il y a long tems que sans être grand Prophete l'on pouvoit prédire cette aventure. Jamais homme n'a fait paroître une amour plus folle pour sa femme, qu'il témoignoit affectionner avec toutes les passions d'un rusien. Or c'est un grand défaut

à un homme sage, qui se doit fort éloigner de ce procédé; *Adulter est uxoris amator acrior;* & c'est selon le sens de Laberius mettre soi-même sa femme dans le libertinage, qu'on nomme aujourd'hui coqueterie, de la traiter de la sorte. Aussi ne sauroit-on nier, que la façon de vivre de celle-ci n'ait été telle à la fin, que ce n'est pas lui faire grand tort, ni être fort credule, de croire une partie des gentilleses, dont son mari l'accuse. Et néanmoins, que lui impute-t-il que d'avoir vécu à la mode? En vérité nos mœurs sont arrivées à cet égard à une étrange période, & la prostitution de ce sexe, par ceux mêmes, qui croient, que leur honneur dépend absolument de sa conduite, n'est pas concevable par le raisonnement, n'y ayant que ce que nous voions tous les jours, qui la puisse faire croire; *eo prolapsi mores jam sunt, ut nemo ad suspicanda adulteria nimium credulus videri possit.* Et jamais la Grammaire Latine ne rendit par ses préceptes la corne si indeclinable, que nôtre conduite, insensée à cet égard, l'a faite inévitable en ce tems par une plaisante synonymie.

Quoiqu'il en soit, je suis trompé, si cet homme ne trouve le remède, qu'il veut appliquer à son infortune; pire que le mal, qu'il a
crû.

crû intolérable, & s'il n'experimente à la longue, qu'en beaucoup de façons le concubinage a quelque chose encore de plus dur que le mariage. Car il me semble que ce n'est pas assez dire de prononcer simplement avec cet ancien,

*Tam malum est foris amica, quam malum ^{Libertus}
est uxor domi.*

Je ne veux rien exagerer ici davantage, mais pour un homme de la profession de celui, dont nous parlons, il a mal fait son profit de l'épître d'Aristenete, où il nomme si bien cette sorte d'amour *λυκοφιλίαν*: & je m'étonne, ^{ep. 20. l. 2.} qu'il n'ait point pensé à cet endroit, où Dion Chrysostome condamne avec tant de raison les ^{orat. 7.} affections déréglées, qui visent plus à la corruption, qu'à la génération. Il est bien plaisant, s'il croit trouver plus de correspondance dans le libertinage, & s'il pense être aimé avec plus d'ardeur & de sincérité tout ensemble, où l'on n'emploie que des feux d'artifice. Vous avés connu aussi bien que moi des personnes, plus empêchées à se tirer des embarras, qui viennent d'une vie licentieuse, & telle qu'il se l'imagine, qu'on ne le peut être parmi toutes les disgraces, qui suivent des noces infortunées.

Ne pensés pas que je veuille vous paronym.

pher ici un genre de vie, dont je ne connois peut-être pas moins tous les inconveniens, que ceux, qui en sont les plus dégoutés. J'ai toujours pris ce sommeil, dont Dieu assoupit nôtre premier pere avant que de lui présenter une femme, non seulement pour un avis de nous desier de nôtre vuë, comme d'une très mauvaise conseillere là dessus, mais encore pour une instruction morale, que personne vraisemblablement ne s'en chargeroit, si l'on avoit les yeux de l'esprit assez ouverts pour voir dans l'avenir à combien d'infortunes celui-là se soumet, qui accepte une société si perilleuse. Et je n'ai jamais lû le premier vers du dixième livre de la Metamorphose d'Ovide, où il donne au Dieu Hymenée une robe de saffran,

— *croceo velatus amictu,*

sans m'imaginer, que ce Poëte nous a peut-être voulu faire une leçon de ce qui est si essentiel au mariage. Les soucis d'une famille, dont vous vous chargés, l'exposition où vous entrés à tant de coups de fortune, la jalousie inévitable, que vous aurés d'une femme, pour peu qu'elle vous agrée, ou que vôtre honneur vous touche, ne sont-ce pas autant de sujets de Jaunisse? Et n'est-ce pas une merveille, si le temperament le plus sanguin,

ou le plus enjoué, ne tombe par là dans une passion Ictérique; Mais après tout, il faut acquiescer à nos destinées, & à ce que les plus sages Législateurs nous ont ordonné pour le mieux sur ce sujet. Nous ne pouvons pas changer leurs decrets, & nous pouvons nous rendre encore plus misérables en prenant une route beaucoup plus perilleuse que celle qu'ils nous ont prescrite.

Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire autant que je pourrai sur les questions, que vous me faites touchant la vie de ce lieu, où vous parlés même de venir faire un tour. Demeurés dans ces termes si vous m'en croiés, & ne songés jamais à y établir une permanente demeure. L'on en peut dire ce qu'Aristippe prononça de la maison d'une Courtisane, que l'entrée qu'on y fait n'a rien de mauvais, tout le défaut venant d'y s'arrêter trop & de ne s'en pouvoir retirer. Sachés d'abord, que ce país a cela de commun avec le terroir Attique, non pas de produire le meilleur miel & la plus mortelle ciguë, mais de nourrir les plus honnêtes gens aussi bien que les plus vicieux des hommes. Un Spartiate, qui avoit vû défendre aux Orateurs d'Athènes toute sorte de méchantes actions, disoit agréablement là dessus, qu'il n'y avoit

rien vû que de beau & de bon : Faites vôtre compte qu'au sortir d'ici vous pourrés vous railler aussi Laconiquement, je veux dire aussi gentiment, quand vous aurés observé comme l'on y applaudit presque à tout. Ne prenés pas pourtant ce que je vous en écris pour une censure universelle. L'on trouve par deçà des contrariétés de Morale que vous admirés, & sans faire beaucoup de chemin vous y pourrés voir les Antipodes du vice & de la vertu. L'importance est que ceux, qui semblent respecter le plus cette dernière, le font plutôt par des considérations intéressées, que par de bons principes, & plutôt par une impetuosité passagere, que par une véritable habitude. Il me souvient d'une comparaison qui les regarde, & que vous ne trouverés pas plus mauvaise, s'il vous plait, pour être prise de l'Alcoran. Mahomet y dit de leurs semblables, qu'ils sont comme un rocher sur lequel y aiant peu de terre, s'il arrive quelque grande pluie, elle l'emporte & ne laisse rien qu'une pierre sterile: de même que ceux, dont nous parlons, perdent ce peu d'inclination qu'ils ont au bien, dans les premières occasions vicieuses qui se présentent, pour n'avoir pas jetté d'assez profondes racines sur cette roche morale, où Pythagore vouloit

qu'on cultivât la Vertu. Mais que voulés-vous, le bien & le mal ont été toujours mêlés ou compliqués de la sorte, & l'ancienne Rome après avoir donné le nom de Capitolin à ce Manlius, qui avoit empêché les Gaulois de se rendre maîtres de son Capitole, se vit reduite incontinent après à le jeter du même lieu dans un précipice pour avoir affecté la tyrannie dont elle s'étoit depuis peu delivrée.

Si ce n'étoit point trop faire le Philosophe moral, je vous dirois sur ce propos avec le plus célèbre Declamateur de cette Republique, qu'il n'y a point de sexe, ni de condition, qui se puisse dire consciencieusement hors le vice, quelque profession qu'on fasse de ne s'attacher à rien que d'honnête, *Age-Quintil. decl. 19.*
dum (si videtur) utrumque sexum, omnem conditionem, omnem scrutemur etatem, nullum sine conscientia peccatus, nulla vita sine causis tacendi. Car enfin nous serons perpetuellement contraints d'avouër, qu'à parler correctement & en termes propres il n'y a point de véritable vertu qu'en Dieu, celle des hommes n'en étant qu'un petit écoulement, & une legere émanation, sujette à d'autant plus d'alteration, qu'ils la veulent soumettre à leur raisonnement, & souvent à leurs interêts. Je le dis ainsi, parce que les plus simples, &

ceux qui font le moins les entendus, font souvent les plus vertueux dans la simple conduite de la Nature, qui est le premier ouvrage du Tout-puissant. Justin le montre excellentement où il décrit les mœurs des Scythes, naturellement enclins à exercer la Justice sans qu'aucunes loix les y contraignissent. *Iustitia*, dit-il, *gentis ingeniis culta, non legibus.* Et après avoir représenté leur vie innocente, presque entièrement portée au bien, il ne peut s'empêcher d'admirer les dons gratuits, qu'ils ont reçus de Dieu & de la Nature, *hoc illis Naturam dare, quod Græci longa sapientium doctrina, præceptisque Philosophorum consequi nequeunt: cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quam in his cognitio virtutis.* N'avons-nous pas trouvé la plupart des peuples du nouveau Monde, éclairés de la seule lumière naturelle, dont tous ceux à qui Dieu donne l'être sont illuminés, vivre dans une rectitude morale préférable en beaucoup de façons à la vie, que nous menons tous les jours? Et n'y a-t-il pas lieu de soutenir après cela, qu'il est à peu près des hommes comme des Plantes, dont les sauvages possèdent ordinairement plus de vertu, que celles que nous élevons avec tant de soin dans nos jardins?

Défiés-vous sur tout du personnage, des mœurs de qui vous desirés si précifément d'être informé. Nous en avons beaucoup ici qui lui ressemblent, ou plutôt au Cameleon, s'il est vrai qu'il prenne toute sorte de couleurs hormis la blanche; comme ces Eutrapels, dont je vous parle, la vie desquels n'ayant point de regle ni de forme arrêtée, est capable de toutes, excepté de celle qui s'accorde avec la Vertu. Il s'en faut tant, que vous deviés vous approcher de ces gens-là, que leur fréquentation, ou seulement leur voisinage, seroit ici vôtre perte certaine. Les Arabes ont nommé la Coloquinte, la mort des plantes, quelques-uns l'appellent le fiel de la terre, & il est certain qu'elle tue toutes les herbes qui se trouvent dans sa sphere d'activité. Prenés ~~cette~~ plante pour la figure hiéroglyphique de ceux, que je vous conseille d'éviter.

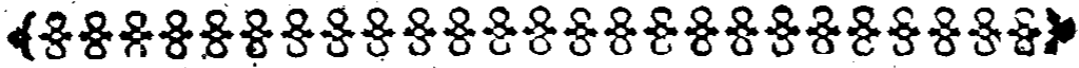
Mais pour ne vous pas dégoûter absolument de vôtre voyage, assurés-vous, que vous trouverés ici d'autres personnes, quoi qu'en petit nombre, qui secouderont avec un grand zele toutes vos loüables intentions. Les voyageurs, qui tiennent une même route ne manquent guères à s'assister, & à se prêter la main aux occasions qui le requierent. Il se-

roit bien étrange, que dans une carrière si vertueuse, qu'est celle de votre vie, vous ne rencontrassiez pas toute l'aide & tout le support, que peuvent vous donner ceux, qui vous ressemblent, & qu'un même Genie vous rend amis avant même que vous vous soiez vus. En tout cas votre vertu ne sera pas ici oisive, ni votre belle Morale sans récompense, puisque vous la recueillez tous les jours & par tout en la cultivant. C'est une partie de la Philosophie, qui tôt ou tard ne manque

*Plutar. de
san. tu-
da.*

jamais de paier ses auditeurs. Et comme il y avoit des théâtres dans Athenes, où l'on distribuoit réglément quelque argent aux spectateurs; ceux qui se plaisent aux discours de cette excellente science, sont assurés d'en profiter, & d'être reconnus de leur assistance avant que de quitter son Ecole.

Je vous prie de trouver bon, que je n'acquiesce pas à tous vos sentimens touchant ce travail historique, que vous voudriés qui vit le jour. Il est de cette sorte d'écrits comme de certains médicamens, qu'on ne doit jamais employer que long-tems depuis qu'ils sont faits; & je me souviens que Mésué ne permet l'usage de son Opiate, que six mois après sa confection. Voux voiez bien ce que je veux dire.



DES
QUELQUES CREANCES
MAL FONDEES.

LETTRE LXXXVII.

MONSIEUR,

A ce que je puis voir, le bruit de la Bête, qui devore les gens en ces quartiers, est venu jusqu'à vous, & vous avés été informé de ce qui ne se dit pas simplement à Fontainebleau, mais de ce qui s'y voit & aux environs, où beaucoup de femmes & d'enfans ont été tués, & parfois à demi mangés, par des animaux carnaciers qui ont leur retraite dans la forêt. Cependant vous seignés de douter, si ce ne sont point quelques Sorciers ou Loups garoux, qui font tout ce ravage, comme on vous l'a rapporté, & pour riro peutêtre de mes sentimens, vous me priés de vous les communiquer là dessus. Mais vous ne m'imposerés rien pour ce coup, si vous avés changé de poil comme le Renard depuis

que je ne vous ai vû, je suis assuré que vôtre intérieur est toujors le même, & qu'autant que jamais

*Horat. l. 1.
ep. 2.*

*Somnia, terrores, magicos, miracula, sa-
gas,*

*Nocturnos lenures, portentaque Theffala-
rides.*

Croiriés-vous bien, que j'eusse d'autres opinions au sujet de la Lycanthropie, que celles, dont je me suis déjà expliqué, & qu'après avoir rapporté ce que Saint Augustin en a dit, & ce qu'Herodote a écrit des Neures, dont il se moque, comme Platon de ce qui se passoit en Arcadie au Temple de Jupiter Lyceus, je pusse déferer à une si grande extravagance qu'est celle de la transmutation d'un Sorcier en Loup. C'est tout ce que la fable a pû permettre au Poëte Latin sur le sujet de son Mœris, ou aux anciens Grecs sur celui de leur Roi Lycaon. Je vous prie seulement d'ajouter à cela en forme de Corollaire, que Pausanias, parlant de l'athlete Demarchus, que le même Jupiter Lyceus transformoit en Loup pour dix ans, declare, qu'il tient ce discours pour une pure fable, ou, comme nous disons à présent, pour un vrai conte de Peau d'âne.

L. 6. § 8.

Ce n'est pas merveille, que de simples vil-

lageoises comme nous en voions ici, & le peuple, qui est impertinent par tout, défèrent à de si vieilles erreurs pour ridicules qu'elles soient; mais certes il y a de quoi s'étonner, que des personnes d'un tout autre discernement, se dispensent d'écrire des bagatelles, qui n'ont pas plus de fondement ni plus de vraisemblance. L'Auteur d'un Itineraire Oriental assure, que de certains Arabes, qu'il nomme Cafatares, mangent non seulement le dedans des fruits en les regardant attentivement, mais le cœur même des hommes de la même façon, & qu'ils ne peuvent être tués. Je pense que les pommes, qui croissent auprès du Lac Asphaltite, ou de Sodome, dont le dedans se trouve ordinairement plein de cendres, ont pû donner lieu à l'imposture qu'on lui a débitée en ce quartier-là, & que comme un abyme en attire un autre, les inventeurs de ce conte ont fait souffrir au cœur humain la même chose, qu'ils s'étoient persuadée du fruit. Or pour vous faire comprendre, comme toute sorte d'esprits sont capables de semblables imaginations, je vous rapporterai ce qu'un Médecin Espagnol a écrit depuis peu. Il dit sur la foi du Jesuite Mendosa, que le serviteur du Duc de Bragance (c'est le Roi de Portugal d'aujourd'hui) regardant

L. 2. c. 5.

Gutierrez de Falcino du bio 3. p. 39.

40. Et 153 dant fixement un Autour ou Faucon; le faisoit tomber à terre tout sur l'heure. Il parle d'un autre homme, qui de son seul regard tuoit les enfans & même les chevaux. Et comme en revanche de ces animaux, il ajoute, qu'un cheval causoit de sa seule vuë une diarrhée mortelle aux hommes, qu'il envisageoit, c'est pourquoi l'on ne le faisoit sortir que la tête couverte, *al qual nunca sacavan en publico sino encubierta la cabeza*, ce sont ces propres termes. Je ne vous rapporterai point ce qu'il attribué aux Sorcieres, ou *Moteris*, de son país, qui guerissent par le seul attouchement, pour vous faire observer, que tout cela est fondé sur une fausse maxime, dont Pomponace s'est servi après Avicenne, que l'homme peut, comme Microcolme & l'abregé de l'Univers, posséder toutes les vertus des pierres, des plantes, & de tous les autres corps de la Nature, quand l'influence des Cieux lui est assez favorable pour cela. C'est ce qui a fait écrire à Langius, que deux enfans jumeaux en Autriche ouvroient toutes les ferrures, en approchant seulement de la porte le côté de leur corps, comme s'ils eussent possédé en cette partie la vertu du Dictame, ou de l'Aimant, qui attirent le fer. S'il y a des Serpens, tels que le Basilic, qui tuent

aussitôt de leur vue; vous venés même de voir un homme, qui fait mourir par son regard les enfans & les chevaux. Si Plin & Aulu-Gelle ont écrit après Democrite, que le Cameleon avoit la vertu de faire tomber l'oiseau de proie, volant par dessus lui; il se trouvera un Portugais ou quelque autre qui possedera la même faculté. Bref parce que l'on a crû de certains animaux, qu'ils voioient à travers les murailles, & que leurs yeux perçoient le corps des arbres; Pausanias l'a écrit d'un Lynceus, aussi bien que du Lynx, & ce Médecin Espagnol représente l'opinion de certaines personnes, qui croient, que ceux, qui naissent le jour de Vendredi Saint auquel la terre s'ouvrit, pénètrent de leur vue jusqu'en terre; ce qu'on ne sauroit soutenir sans superstition, & comme il l'avoué, sans être ridicule.

En vérité ce n'est pas sans sujet qu'on a dit, que l'incrédulité étoit le nerf, & le plus fort soutien de la sagesse des hommes; si tant est, qu'ils en possèdent quelque une, qui ne soit point folie non seulement devant Dieu, mais même à l'égard les uns des autres. Il n'y a rien de plus superbe que l'esprit humain enflé de quelque opinion de science, ni rien tout ensemble de plus imbecille & de plus ridicule;

ce que je veux vous faire reconnoître, sans m'écarter de mon propos, par quelques petits traits, dont il me souvient, & que j'ai acquis en des personnages de la plus haute réputation. Auguste n'eut-il pas bonne grace de remarquer qu'une sédition militaire, où il pensa être opprimé, lui avoit été prédite le matin par la faute de celui, qui lui avoit chaussé le soulier gauche ou le premier, ou mal & au rebours, selon que vous voudrés

Plin. l. 1. c. 7. interpréter ces termes, *levo calceo præpostere inducto?* Nôtre grand Clovis avoit-il l'esprit plus serieux, quand il envoioit, pour regler quelque entreprise, observer ce qui se chanteroit dans l'Eglise de Saint Martin de Tours

L. 2. c. 37. en y entrant, comme Gregoire de Tours, & le moine Rorico presque son contemporain le racontent? Et pour venir à nôtre tems, je ne seindrai point de nommer après ceux-là un Tycho Brahé, que la connoissance du Ciel semble avoir élevé par dessus les plus grands

Gassendus l. 6. esprits du dernier siècle. Cependant l'excellent Ecrivain de sa vie ne nous apprend-il pas, qu'avec toutes les lumieres d'enhaut, s'il rencontroit en sortant de chez lui une vieille, il y retournoit au lieu de passer outre; & qu'il prenoit de même à mauvais augure de trouver un Lièvre en son chemin. J'ai bien là

dans l'ancienne Histoire, que ce timide animal épouvanta toute l'armée de Xerxes, sans doute par la huée qu'on lui fit; & dans la moderne, que le Duc de Savoie, qui voulut surprendre Geneve reçut par un autre Lièvre le mauvais présage de son entreprise. Mais qu'un Genie tel que celui de Brahé, tout occupé à régler le mouvement de tant de sphères, où il comprenoit même celle de la Terre, ait déferé avec tant de superstition à des choses si frivoles, c'est ce qui me met dans le dernier étonnement.

Je vous puis dire néanmoins en faveur de l'important chapitre *de falso creditis*, qu'on ne parle plus ici ni du grand Veneur, ni de la magie d'Hellequin; & que la prise de deux ou trois Loups a fort diminué la créance, qu'on y avoit des forciers Loupgaroux. Il est vrai qu'aussi bien qu'en Norvège les vents s'y vendent à ceux, qui sont assez simples pour les acheter; mais ce n'est que pendant le séjour de la Cour, à qui ces mêmes vents ont donné le nom de *Aula*, parce qu'ils l'accompagnent par tout. Ils me font souvenir des exciteurs de tempêtes, dont parlent les Capitulaires de Charlemagne, où ils sont nommés *Tempestarii sive immissores tempestatum*. Vous croirés aisément d'un siècle plein

Aubigné
tom. 3.

d'ignorance, comme le sien, cette folle créance, que Saint Agobart combatit par des écrits faits exprès pour en défabuler le monde. Mais y il restera toujours assez d'autres opinions aussi frivoles & ridicules, pour faire rire ceux, qui les considéreront du bon côté; car de s'en offenser, & de les vouloir toutes corriger, ce n'est pas, dit-on, l'entreprise d'un homme sage.



DES

LONGUES TABLES.

LETTRE LXXXVIII.

MONSIEUR,

Quoique je ne sois pas ennemi des repas, qui se prennent agréablement avec les amis, je serois bien fâché pourtant de condamner comme faisoit Epicure les tables solitaires, & de nommer comme lui une vie de bête sauvage, l'usage de ceux, qui par nécessité,

cessité, ou par élection, mangent sans compagnie, *sine amico visceratio*, *Leonis ac Lupi* ep. 19. *vita est*, ce sont les termes, dont lui fait user Seneque dans une de ses épitres. En vérité le premier ne savoit pas ce que pratiquoient heureusement dans la Palestine les Esseniens, que nos Peres Chartreux, & tant de bons anachorettes ont depuis imités. Mais aussi ne pouvoit-il pas ignorer avec quelle satisfaction Diogene nommoit les Souris les parasites, sa table n'en admettant point d'autres; ce qui me fait trouver plus étrange la proposition que je viens de rapporter. Et certainement celui qui entre volontiers en conversation avec Dieu & les Anges, que ces anciens nommoient des Intelligences, ne se plaindra jamais de la solitude. Une ame philosophique qui a la Nature & tous ses ouvrages devant les yeux, non seulement se peut passer d'un autre entretien, mais seroit même souvent bien fâchée d'être divertie d'une si agréable contemplation. Et il y a peu d'esprits achevés par l'usage & par l'institution, s'ils ne sont d'une naissance tout à fait stupide, qui ne se fournissent à eux mêmes des conversations très plaisantes dans le souvenir de leurs actions passées, & en rappelant à leur mémoire ce qui est venu de plus confi-

dérable de leur connoissance. Ajoutés à cela les objets particuliers, que chacun prend journallement pour une matiere, où il veut occuper son raisonnement, & vous m'avoués, qu'il n'est pas impossible, qu'une personne, qui est tant soit peu dans l'usage du discours mental, dont nous nous sommes souvent entretenu ensemble, ne puisse faire de très-doux repas nonobstant la solitude.

Or comme je ne saurois facilement acquiescer au sentiment d'Epicure sur ce sujet, aussi soulcrirai-je toujours fort franchement à une de ses pensées, dont Senèque fait grand estime au même endroit. Elle porte, qu'il faut bien plus prendre garde avec qui l'on boit, & l'on mange, qu'à ce que nous devons boire ou manger, parce que les compagnies de la table sont tout autrement importantes, que les alimens, qui s'y prennent ne sont considérables, *ante circumspiciendum cum quibus edas, & bibas, quam quid edas, & bibas.* Vous savés ce que l'on a dit du convive des Lapithes. Figurés-vous quelque chose d'aussi confus dans ce festin où par bonheur vous ne vous êtes pas trouvé, & cela par l'inconsideration de celui qui avoit appelé à la table des personnes d'humeurs tout à fait infociables. Le commencement du trouble se

fit sur de petites railleries qui ne furent pas bien prises par quelques-uns de la compagnie, & jamais je ne reconnus mieux l'importance du conseil, que donne Macrobe à un de ses amis, de s'abstenir de toute sorte de mots piquans durant de semblables repas, où la réjouissance dégénere souvent en querelles, si elle ne se convertit en quelque chose de pis; *in conviviiis, in quibus lætitiæ insidiatur ira, à 7. Saturn. scommatibus abstinendum esse.* A la vérité l'abondance des vivres, l'excellence des divers breuvages, & la longue demeure à table, contribuèrent beaucoup au desordre. N'est-ce pas une chose étrange, que le Roi, ni les plus grands Princes de la terre n'emploient pas plus d'une demie heure à diner, & que des particuliers croupissent deux heures & plus entre les treteaux à prêcher sur la vengeance, comme l'on dit, ou à dévorer chacun au delà de la faim, — *Tribus Ursis quod satis esset,* pour me servir de l'expression d'Horace? Il est constant que les Turcs, quand même ils mangent au Divan y traitant les Ambassadeurs, ne s'y arrêtent pas davantage à table qu'une demie heure, comme je viens de dire, non plus que le Grand Seigneur à la sienne, où il seroit conscience de passer ce terme. Le silence, qu'il y fait observer

par l'emploi d'un langage muet, est une autre chose, qui rend bien reprochables les bruits étourdissans, ou pour mieux dire, les tempêtes de nos festins. Tant y a qu'à l'égard des excès de celui, dont je vous écris, ils furent d'autant plus insupportables, qu'outre mon aversion naturelle, je me représentois parmi tant de mets superflus, ce qu'Eginard assure de nôtre fameux Roi & Empereur Charlemagne, qu'il n'étoit jamais servi que de quatre plats, outre que son boire fut toujours réglé à trois fois. Bon Dieu, que Socrate avoit grande raison de recommander sur tout à ses amis, qu'ils se prissent garde du boire & du manger, qui invitent d'eux mêmes à s'en servir sans faim & sans soif. Cette pensée me passa bien de fois par l'esprit, aussi bien que celle du Rhéteur Musa, que nôtre mort venoit de celle de tant d'animaux, que nous ensevelissons dans nos ventres, *quicquid avium volitat, quicquid piscium natat, quicquid ferarum discurret, nostris sepelitur ventribus: Quare nunc cur subito moriamur? mortibus vivimus.* Je sai bien que Seneque s'est moqué de cette imagination, mais ce qu'elle a de vicieux n'empêche pas, qu'elle ne soit fort significative, & le défaut d'une sentence est souvent ce qui nous en fait souvenir, parce que

*Plutar. de
san. tuen.*

nous l'avons soigneusement observé pour l'éviter.

Je me doute bien que vous voudrés savoir le sujet de la raillerie, que je ne vous ai pas expliquée. Mais qu'il vous suffise, qu'elle échapa à celui, qui la dit, comme l'on fut tombé sur le propos de l'Amour. C'est une matiere, qu'on ne doit pas absolument condamner en ce lieu-là, puisqu'elle a toûjours servi de divertissement dans les plus sérieux convives des anciens. Ceux que Platon & Xenophon ont pris la peine de nous représenter, le font bien voir. Le banquet des sept Sages décrit par Plutarque en est une autre preuve. Et ce même Auteur remarque au troisiéme livre de ses Questions de table, qu'Epicure, qui avoit aussi dressé de sa main un célèbre festin, y traitoit du tems propre au plaisir amoureux, détournant la jeunesse, autant qu'un Philosophe le devoit faire, des dissolutions, qui s'y peuvent commettre. Souvenés vous aussi que le treiziéme livre des Deipnosophistes d'Athenée, est presque tout de cette passion, & qu'un certain Perseus de Citie y est cité, (pardonnés à cette petite allusion tombée de la plume sans y penser.) qui soutenoit dans ces commentaires sympotiaques, qu'on ne devoit jamais oublier

cette matiere aux tables de bonne chere, à cause que nous y sommes alors naturellement portés par la vertu de l'un & de l'autre aliment. Vous avés vû depuis peu quelque banquet Sceptique, où sur la même raison l'on n'a pas manqué d'insérer des propos Erotiques, examinés selon les regles de l'Epoque. Ce n'est donc pas pour s'être engagé dans un mauvais discours, qu'on doit blâmer celui, qui donna lieu à tout le scandale, mais pour avoir abusé de la liberté qu'on prend quelquefois de dire le mot, ce qui ne se doit jamais faire *dente Theonino, neque Bionæis sermonibus*, comme furent ceux, dont quelques personnes se trouvèrent ici offensées.

Il faut avouer, que c'est un défaut de ne vouloir souffrir aucune sorte de raillerie; mais c'en est un bien plus grand de ne pouvoir s'abstenir de l'employer avec outrage, contre ceux, qui ne nous ont point donné de sujet de les maltraiter, à plus forte raison contre des amis, & parmi les réjouissances de la bonne chere. Salomon dit expressément que les brocards, pour user de ce terme, sont le dissolvant des plus étroites amitiés, *mittens lapides in volatilia dejiciet illa, sic & qui conviciatur amico dissolvit amicitiam*. En effet l'impuissance d'esprit à ne pouvoir retenir un

mot piquant, est une dangereuse maladie, qu'on a fort bien nommée *vomicum morbum*, & qui est sur tout à craindre lors qu'on ne fauroit reparer le mal qu'elle fait, que par de nouvelles blessures, encore plus sensibles que les premieres. *Nihil est crudelius quam sic offendere, ut magis sis offensurus si satisfeceris*, comme en parle fort bien Seneque au sujet de la reputation d'un homme; ce qui est beaucoup plus constant où il est question de celle d'une femme. Aussi n'y a-t-il point de gens, qui soient plus fuis, ni plus dans l'averfion de tout le monde, que ceux, qu'on connoit enclins à ce vice. Chacun s'éloigne du Chardon qui pique, & il n'y a guères que les Anes qui s'en approchent; le Laurier au contraire est dans l'approbation générale, parce qu'il honore sans avoir jamais diffamé personne. Joignés à cela, qu'outre le repentir, la peine accompagne ordinairement une temerité si insolente. Il semble que ceux, qui s'y plaignent, soient nés sous la massue d'Hercule, qui domine leur ascendant, tant ils sont sujets aux infortunes des coups de bâton, outre qu'ils n'en sont pas quites souvent à si bon marché, quand ils ont affaire à des Antigones. Car pour nous contenter de ce seul exemple, vous n'ignorez pas, comme il fit mou-

rit un Sophiste diseur de bons mots, pour avoir en contestant demandé à son maître Queux ou principal Cuisinier: s'il vouloit le faire manger tout crud au Cyclope; puis, sur l'esperance qu'on lui donnoit du pardon de ce Prince, aussitôt qu'il se seroit présenté devant ses yeux, il avoit continué sa raillerie, en ajoutant: que cette condition lui ôtoit toute esperance de salut. La premiere de ces reparties se voit dans Plutarque, la seconde est rapportée par Macrobe, elles sont toutes deux fondées sur ce qu'Antigone n'avoit qu'un œil.

*l. de educ.
lib.*

*l. 7. Sa-
turn. c. 3.*

ep. 18.

Pour reprendre le propos de nôtre festin, il me fit penser à ce qu'a prononcé Seneque il y a si long-tems, *olim mensem Decembrem fuisse, nunc annum*, parce que les desordres, le libertinage, & les jeux des fêtes de Saturne ne finissoient point. Autrefois la licence des Bacchanales étoit limitée dans une certaine saison; Le Carême & ses débauches durent à présent toute l'année. Tant y a que je ne serai jamais pour les grandes & les longues tables, soit qu'on les nomme ainsi à l'égard de la profusion des vivres, soit qu'on y considère leur importune durée, ou que le nombre excessif des conviés y mette nécessairement la confusion. Celui des Graces est

en cela plus à mon gré que la neuvaine des Muses. Les Pythagoriciens me semblent avoir été trop indulgens, quand ils admettoient dans leurs Refectoires jusqu'à dix com-
l'ambl. c. 12.
 menfaux. Et je ne puis souffrir la douzaine de ceux, qui composent les Saturnales de Macrobe, puisque Vectius qui en étoit use de ces termes, *hoc presentia vestra nobis præ-*
l. 1. c. 7.
stabit, ut & Musas impleamus & Gratias. Si j'avois à traiter une si grande multitude, je pratiquerois volontiers ce que fait toujours le maitre du festin à la Chine, qui croit être obligé de s'absenter par bienléance. Il y a trop de mortification à se voir parmi tant de génies différens, & qui se rendent quelquefois insupportables. Un gourmand ravit avec
l. 7.
 insolence dans Athenée une anguille, sur ce prétexte qu'elle étoit l'Helene des meilleures tables, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être son Paris. Quand il ne se passeroit rien de tel, vous ne manqués jamais d'avoir en tête des personnes, dont tout le discernement semble être renfermé dans leur bouche, *qui plus palato sapiunt quam corde*, comme parloit Caton; outre cette sorte d'impertinens, qui mesurent plutôt la bonté des viandes par le coût que par le goût. C'est ce qui fit ajouter à ce Romain, qu'il s'étonnoit, qu'une ville

pût subsister, où un poisson étoit plus prisé & plus chèrement vendu qu'un Bœuf. Certes, tout bien calculé, la bonne chere demande beaucoup plus de satisfaction d'esprit, qu'on n'en reçoit. là;

Laberius.

Angusta capitur tutior mensa cibus;

& si l'ame ne trouve pleinement son compte, aussi bien que le corps, ce qui n'arrive guères dans ces grandes compagnies, je ne pense pas, qu'on puisse faire un bon & agréable repas.

Sal. c. 13.

Je me trouvai assis de bonne fortune auprès de l'ami, qui vous a le premier informé de ce festin, & qui n'y étoit pas avec moins d'impatience que moi. Considérant une si longue fête, il me recita tout bas le proverbe du sage Hebreu, *justus comedit & replet animam suam, venter autem impiorum insaturabilis.* Et certainement après une plénitude parfaite de nôtre part, & que nous eûmes vû boire & manger les autres au delà, à ce qu'il nous sembloit, des termes raisonnables, nous fûmes fort surpris de les voir de nouveau recommencer de sorte, que celui, qui vendit sa primogeniture pour un plat de lentilles, ne devoit pas être plus affamé, ni Lysimachus plus alteré quand il donna son Roiaume aux Getes pour une fois ou deux à boire. Tout

*Plutar. de
sera Dei
vmd.*

de bon je ne saurois croire, que l'estomac des hommes soit uniforme, & il faut qu'ils diffèrent plus par les parties, qui servent au dedans à la digestion, que par le visage, & par toutes celles, qui les distinguent au dehors. Nous eûmes donc recours à une conversation particulière, & parce que nous étions apparemment fort éloignés du dernier service, nous dîmes que si le précepteur de Trajan *de Sanit. tuem.* avoit bien nommé les questions poétiques & les historiques *secundas mensas*, ou des piéces de dessert, les douceurs de la Sceptique nous en pourroient fournir un très agréable dans ce rencontre.

Il me souvient d'abord, que sur une contestation survenue touchant la bonté d'un mets, nous commençames à faire reflexion sur la variété des goûts. Autrefois, dîmes nous, les Prêtres d'Egypte préféroient le pain sans sel à celui qui en a, *pane insulso vescerantur*. Une infinité de personnes au contraire le demandent salé, & ils ont pour eux la moralité qu'on tire de ce que les Anciens mirent Ceres & Neptune dans un même temple. Quelques-uns trouvent le poisson plus délicieux que la viande; des Médecins même l'ont quelquefois ordonné comme plus léger aux malades; & les Philosophes soutiennent, qu'on

s'en nourrit plus à propos & avec moins d'in-
 humanité que de la chair, à cause qu'il est
 d'un autre élément, & que nous n'avons nul
 commerce avec lui. Si est-ce que l'usage
 ordinaire va tout à fait contre cela, & l'on
 reçoit pour une maxime constante, que la
 chair est celle, qui nourrit la chair mieux que
 toute autre chose. N'a-t-on pas dit de l'un
 & de l'autre aliment, que la meilleure viande
 étoit celle, qui sentoit le moins la viande,
 & le plus friand poisson celui qui approchoit
 le moins du goût du poisson? Cependant on
 ne sauroit rien prononcer, qui découvre mi-
 eux la dépravation de nos bouches, qui ne
 savent ce qu'elles demandent, puisqu'il sem-
 ble qu'elles cherchent & rejettent en même
 tems une même nourriture. Nous remarquâ-
 mes là dessus comme Varron avoit soutenu
 conformément à cela, qu'il ne se trouve point
 de dessert mieux sucré, que celui qui sent le
 moins le sucre, *bellaria ea esse maxime mellita,*
quæ mellita non sunt; mais c'est qu'il condan-
 noit par cette façon de parler, qu'on achevât
 les repas avec des délicatesses, qu'on rendoit
 douces alors par le miel, comme à présent
 par le sucre. Tant y a que la vie Pythagori-
 que, & que Platon nomme Orphique au dixi-
 ème livre de ses Loix, est encore aujourd'hui

² *Satur.*
 c. 8.

en usage parmi une infinité de gens tant Payens que Chrétiens, qui s'abstiennent de manger des viandes. Aussi a-t-on écrit, il y a long tems, que l'homme n'avoit pas été créé avec les instrumens propres à se nourrir de chair; ce que Plutarque montre clairement dans son petit traité de la Sarcophagie, par sa conformation, & par toutes les parties de son corps, que la Nature emploie à cet effet. C'est peut être pourquoi l'Alcoran defend de manger d'aucun animal qui ait été tué, sans prononcer le nom de Dieu, comme s'il étoit besoin de lui demander pardon auparavant d'une action, qui d'elle-même paroît un crime. L'un des deux freres Hollandois, qui ont traité de la Médecine des Indiens Orientaux, assure, que vers Surate & Coromandel une espece de Pythagoriciens ne voudroient pour rien du monde s'alimenter de fèves rouges, ni de toutes les herbes, qui ont cette couleur approchante de celle du sang. Car ils n'ont vraisemblablement jamais ouï parler de la raison que donne Porphyre de cette abstinence Pythagorique, *quod caput pueruli, uel pendendum muliebri ex fabis nascatur, si in vas fœdile lutini per nonaginta dies conseruetur.* Quoiqu'il en soit, c'est être bien Antipodes en mœurs comme en situation à ces Caribes

Jac. Bonfilius.

Malchus de vita Pyth.

anthropophages, & à tant d'autres nations, à qui toute sorte de viandes sont bonnes.

hist. des In-
cas. l. 6. c. 10.

2. Part.

Garcilasso de la Vega dit, que les Huancas préfèrent la chair de chien à toute autre viande, & nos Relations des peuples de Canada portent, qu'ils les y engraisent pour cela soigneusement. Le Pere Pelleprat assure dans la sienne, qu'il y a des Tigres dans l'Amérique, dont l'on trouve la chair fort délicate, & qu'on y mange aussi les Singes & les Guenons. Enfin ce qui est estimé le plus im-

hist. l. 3.

monde en un lieu, passe pour un mets délicieux en un autre; & Maffée observe, que les Portugais assiégés dans une de leurs conquêtes du Levant, trouvèrent excellentes des Sauterelles, qui leur étoient venues tout à propos pour les préserver de la famine. Nous fîmes là dessus réflexions sur l'innocente nour-

Plutar. l.
4. symp.
90. l.

riture de ce Sostrate, qui se contenta de lait durant toute sa vie, sans prendre aucune autre boisson ou pâture. Et pour preuve, qu'on se pourroit fort bien sustenter sans être carnacier, nous rapportâmes, comme les Sauvages Hurons, à ce que nous en disent les Peres Jesuites dans leurs lettres de l'année 1636. apprêtent leur bled en plus de vingt façons différentes, ne se servant pour cela que du feu & de l'eau. Tant il est aisé, diroit Seneque,

d'appaiser la faim d'un homme sain, & que de mauvaises habitudes n'ont point dépravé. Le voyage de Perse fait par Olearius nous assure, qu'on y trouve fort bon le Chenevis cuit & rôti dans les cendres, outre que ceux de ces quartiers-là croient, qu'il réveille leur nature en les empêchant néanmoins d'engendrer. Voulez-vous trouver des œufs excellens sans sauce, & les faire cuire sans feu, mettez les dans le creux d'une fronde, que vous tournerés promptement, & avec l'appetit des chasseurs de Babylone, qui ne les préparent point autrement, Suidas vous est garand sur le mot *περιδινούντες* qu'ils seront très bien cuits & de très bon goût. Il en est de même du boire que du manger. L'opinion & la coutume y font presque tout. Ceux qui ne boivent qu'à la glace font rafraichir en plein hiver leur boisson; & nous lisons même dans Plutarque ce mystere pour rendre plus froide l'eau que bûvoient les Empereurs, qu'on la *l. c. symp.* faisoit devant chauffer au feu, afin que la nei- *qu. 4.* ge, dont on l'environnoit après, agit avec plus d'action. La plupart des animaux nous font voir, que l'eau la plus claire n'est pas la meilleure à boire; En effet, l'Histoire des Incas nous apprend, que par tout le Perou celle qui étoit un peu trouble passoit pour la

plus saine. Ils observoient aussi de ne boire jamais en mangeant ; mais seulement après le repas. Nous en dîmes bien d'autres sur ce sujet, & sur celui du Tabac, dont quelqu'un de la troupe nous eût insolemment infectés, s'il n'en eût été empêché. Je soutins alors, que si Raleg étoit le premier qui eût apporté dans l'Europe l'usage de cette plante & de ses fumées, après la prise de la Virginie en mil cinq cens quatre-vingt cinq, il avoit très mal mérité de cette partie du Monde, où sa mémoire devoit être en abomination. Mais enfin le tumulte s'étant fait grand, à cause des paroles aussi mal prises, qu'elles avoient été témérairement proférées, nous nous séparâmes & primes congé en demeurant d'accord ensemble de deux maximes, la première, que *melior est buccella sicca cum gaudio, quam domus plena victimis cum jurgio* ; peu & paix. La seconde, qu'on ne se repent presque jamais de s'être abstenu de manger, non plus que de parler, mais qu'au contraire l'on a souvent sujet d'être fâché de l'un ou de l'autre. Nous reconnûmes aussi, que les vapeurs des viandes avoient fait en quelques uns de la compagnie ce qu'on impute au vin, & que sans lui l'on se peut enivrer par cette *ἄνωος μέθη*, que les Latins nomment *absque vino*

Prov. Sal.
c. 17.

vino ebrietatem, ou, citra vinum temulentiam.
L'homme n'est pas si heureux, que son cer-
veau ne puisse être attaqué que d'une façon.



REMARQUES GEOGRA- PHIQUES.

LETTRE LXXXIX.

MONSIEUR,

Il est vrai qu'il se trouve beaucoup de Rélati-
ous Géographiques pleines d'impostures,
& je serois bien fâché de cautionner celles de
Mendez Pinto, & de Vincent le Blanc entre
les modernes. Ce dernier, qui étoit Marfeil-
lois, me fait souvenir de l'ancien Pytheas du
même païs, qui assuroit qu'au dessus de Thu-
lé l'on ne trouvoit plus ni mer, ni terre, mais
je ne sai quel corps composé de ces deux éle-
mens, & de consistance semblable à celle du
Zoophyte Spongieux qu'on appelle Poumon
de mer, les Italiens lui aiant donné un autre
nom beaucoup plus sale. Il soutenoit que

cette matiere étoit le lien de l'Univers, comme Strabon le rapporte au second livre de sa Géographie, & il avoit l'impudence d'en parler comme d'une chose qu'il avoit vûë. Ce bon Anachorete, qui se vançoit d'avoir été jusqu'au bout du Monde, disoit de même, qu'il s'étoit vû contraint, d'y ploier fort les épaules, à cause de l'union du Ciel & de la Terre dans cette extrémité. Mais comme l'on trouve beaucoup de contes fabuleux dans cette sorte de lecture, aussi faut-il avouer, qu'il n'y en a point de plus instructive, ni de plus digne de nous, puisque nous ne sommes au monde, que pour en contempler les merveilles, qui ne se voient nulle part ni en si grand nombre, ni si bien expliquées que dans ces livres de voyages, dont il me semble, que vous parlés avec un peu trop de mépris. J'avouë, qu'il les faut voir avec précaution, & se souvenir de ce qui se dit ordinairement des discours de ceux, qui viennent de loin, pour ne croire pas légèrement, & afin de discerner le vraisemblable d'avec ce qui ne l'est pas. Ce doit être néanmoins sans cet. . rude incrédulité de ceux, qui n'étant jamais sortis de leurs païs, se moquent de tout ce qui s'écrit des autres, *qui poco vede, poco crede.* Parce qu'ils sont accoûtumés à de certaines façons de vi-

vre, ils ne peuvent s'imaginer, qu'on en pratique de contraires ailleurs, ou que la Nature agisse autrement quelque part, qu'elle ne fait chez eux.

Cependant cette même nature n'est pas dans l'uniformité qu'ils se figurent. Et d'autant que rien ne nous découvre si à nud ses différentes faces, que les Itinéraires dont vous faites si peu d'état, je veux vous entretenir de quelques observations, que j'ai faites dans deux ou trois, qui m'ont depuis peu passé par les mains.

N'est-ce pas une chose étrange, que la longueur & la largeur de la mer Caspie nous ait été exposée jusqu'ici avec tant d'erreur, que toutes les Cartes donnoient l'une pour l'autre? Olearius les a rectifiées depuis peu, dans sa Relation de Moscovie & de Perse, nous faisant connoître, que l'étendue de cette mer du Septentrion au Midi par six-vints lieues d'Allemagne, fait sa vraie longueur, comme ce qu'elle a du Levant au Couchant par autres quatre-vint lieues semblables; constitué sa juste largeur; ce qui est absolument contraire aux descriptions de toutes les tables Géographiques. Il donne aussi fort à propos le démenti à ce Petreius, qui dans son Histoire de Moscovie faisoit l'eau de la même mer

noire comme de l'ancre, avec une infinité d'Isles pleines de villes & de villages; assurant que tout cela est faux, & que son eau est de la même couleur que l'eau des autres mers. Si vous y ajoutés l'observation qu'il fait des deux fleuves, portant le nom d'Araxes, dont l'un se trouve en Médie, & l'autre dans la Perse, vous jugerés assez, combien la lecture de tels voyages peut être utile à l'Histoire, où l'on se trouve quelquefois bien embarrassé, si l'on ignore la distinction, qu'il faut faire de ces noms semblables ou homonymes. Ainsi Paufanias a remarqué, qu'à cause que les premiers Grecs nommoient *Idus* les lieux couverts de haute futaie, l'on s'équivoquoit souvent en la situation du mont Ida, y en aiant de ce nom en diverses provinces. Et vous n'ignorés pas comme l'on a même confondu *Rodanum & Eridanum*, aussi bien que les Alpes & les Pyrenées, surquoi je vous renvoie aux traités qu'on a faits de telles bevuës.

Lib. 10.
Lips. com.
ad Pl. pa-
neg.
Jof. Scal.
lect. Anf.
l. 2. c. 16.
Suar.
diatr. 2.
ad Naud.

Certainement le profit est joint agréablement au plaisir, quand vous voies sans sortir de votre cabinet, comme une nouvelle Nature, qui se présente à vos yeux par la découverte de certains païs, dont les anciens n'eurent jamais de connoissance. L'on y voit tant de merveilles, & l'esprit en est quelquefois si

agréablement surpris, que pour ne les pouvoir comprendre, Théophraste Paracelse s'imagina la création d'un second Adam pour l'Amerique. C'est ce qui a fait mettre aussi depuis peu sur le tapis des Prédamites, pour accorder beaucoup d'histoires profanes avec nôtre Sainte Chronologie & pour se démêler des difficultés qui naissent de ce qui se voit dans de nouveaux mondes. L'on remarque encore fort utilement les fautes que ces mêmes anciens ont faites dans des contrées, dont ils ont écrit sans être suffisamment informés. Vous sçavez, qu'on avoit toujours fait la ville d'Alep plus Orientale que celle de Marseille de trois heures, ou de quarante-cinq degrés. Gassen. vit. Peir. lib. 5. Cependant les observations recentes obligent au retranchement d'une heure, & à ne mettre que trente degrés de distance entre ces deux lieux. L'erreur n'est pas moins importante que d'environ trois cens lieuës Provençales; tant l'estimation du chemin qui se fait par mer est sujette à de grands mécomptes. L'on tenoit pour constant, que les deux Poles se découvrieroient par ceux, qui étoient sous la Ligne équinoctiale. La lettre de Mandeslo, rapportée par le même Olearius, dont j'ai déjà parlé, porte, qu'il perdit l'Arctique à six degrés de la Ligne, & qu'il ne vit l'Antarti-

que qu'à huit; ce que la Relation des guerres, faites au Bresil entre les Portugais & les Hollandois, confirme, celui, qui en est l'auteur, assurant, qu'en cette position l'on ne voit ni l'un ni l'autre Pole, tant s'en faut, qu'on les découvre tous deux. Ce dernier ajoute une chose de la difficulté des vaisseaux à passer cette Ligne, parce qu'il faut monter en l'approchant; & de la facilité qu'ils trouvent à voguer quand ils sont au delà, à cause qu'ils descendent; qui mérite bien d'être examinée, dans le peu d'apparence d'établir le haut & bas à une chose liquide sur un globe tel que la terre & l'eau le constituent. *Altum mare* parmi les Latins se prend toujours pour *profundum*, & l'exemple du flux des rivières coulantes, ne fait rien dans ce fait des eaux de l'Océan précisément sous la Ligne. Mais n'y a-t-il pas plaisir à être desabusé du faux Détroit d'Anian, qui est une pure chimere; & de tant d'erreurs Géographiques, qui se justifient tous les jours, par les travaux de ceux, qui font voir si commodément toute la terre après l'avoir couruë avec mille perils?

*Horn. de
or. gent.
Act. l. 3.
c. 9.*

Un des plus grands fruits qui s'en tire, c'est d'y considérer les grands changemens, que les Grecs ont nommés *μετασχηματισμοὺς*, & dont Strabon décrit si bien les causes au pre-

mier livre de sa Géographie. La Sainte Ecriture se contente de dire que la face d'un siècle passe & disparaît; mais celles de tant de siècles passés, & de tant d'autres qui se conçoivent dans la vaste étendue de l'éternité, fournissent bien à l'esprit d'autres mutations, qu'il ne comprend jamais mieux, que par les Itinéraires recens, comparés à ceux des anciens, & par la confrontation de leur Mappemonde à la nôtre. Vous sçavez comme Eratosthene soutenoit autrefois, que l'Isthme d'Egypte, qui est le détroit de Suez, ne s'étoit fait que depuis que la mer se fut ouvert le passage de celui des Gades ou de Gibraltar. Avant cela non seulement l'Egypte, mais le mont Cassin même, & les arennes infertiles de Jupiter Ammon, si éloignées de la mer, étoient couvertes de ses eaux. Plutarque dit dans son traité de la Déesse Isis, que c'est pour quoi de son tems l'on trouvoit assez souvent des conques, & plusieurs petites sortes de coquillage dans les montagnes de toute cette région. Et il rapporte à ce propos au même lieu, que ce Phare célèbre pour avoir donné le nom à tous les autres, & qui étoit éloigné du continent de l'Egypte au tems d'Homere d'une journée, se trouvoit attaché sous celui de Trajan à la terre ferme de la même province. Peut-être

*Strab. l. 1.
Geo. § 17.*

que de si notables changemens, qu'on y remarquoit, portèrent les sacrificateurs, les plus sçavans de tout le Paganisme, à soutenir ce que nous lisons dans Solin, qu'ouï étoit alors le couchant du Soleil, son lever y avoit paru autrefois. Penfée, qu'on peut voir encore dans la seconde Muse d'Herodote, qui dit, qu'en dix mille ans selon leurs regitres cela étoit arrivé diverses fois. Quoi qu'il en soit, Aristote a soutenu depuis eux au premier livre de ses Météores, chapitre quatorzième, pour expliquer, comme toutes choses sont dans un perpetuel mouvement, qu'on labouroit autrefois le terrain que la Mer couvre présentement, & qu'il recevra encore quelque jour la même culture. Mais ce, qui nous empêche, dit-il, de bien concevoir ces grands changemens, c'est que nous ne portons pas nôtre vue assez loin, ne regardant que peu d'années, βλέποντες ἐπὶ μικρον, ce qui n'est pas capable de nous découvrir les grands effets d'un tems immemorial, pour ne pas dire de l'Eternité, qu'il présupposoit. Si est-ce qu'il observe une chose fort sensible, arrivée dans son pais, par un espace d'années assez court pour un si grand effet: C'est, que du tems auquel Troye subsistoit encore, *Trojanis temporibus*, la contrée des

Argives étoit entierement marécageuse, & celle des Myceniens fort aride, tout le contraire se voiant lors qu'il écrivoit. Je laisse à part les *catadismes* ou deluges, & les *ecpyroses* ou embrasemens, qui sont l'Hiver & l'Eté de cette grande année ou revolution céleste, dont parle Censorin. Tertullien veut, que ^{l. de die} les premiers soient comme une lexive générale ^{nat. c. 28.} aux crimes des hommes, & l'on peut dire par une semblable figure, que le feu des derniers acheve de purifier, ce que l'eau n'avoit pas suffisamment nettoié. Mais puisque les causes du flux & reflux journalier de l'Océan, n'ont pas excité de moindres mouvemens que les siens dans nos écoles, l'émotion des esprits sur ce sujet ayant égalé les plus violentes marées; je ne croi pas, qu'on puisse faire de raisonnables fondemens sur des périodes si longues, & par là si incertaines & si peu connues que sont celles, qui ne s'achèvent qu'en quarante-neuf mille ans. J'aime mieux pour appuyer tout ce discours, vous faire souvenir de ce païs conquêté par la mer de Hollande, où vous avés pû voir la pointe des clochers de trois villes, Bucha, Harles, & Exclufa, qui servent aujourd'hui de Palais aux Tritons & aux Nereides. Si vous n'aimez mieux, sans sortir de France, prendre

garde dans nôtre Histoire aux embarquemens maritimes qui se faisoient autrefois à Montpellier, & Juger là dessus combien toute la côte du Languedoc doit avoir changé, vû la grande distance de la mer où est présentement cette agréable ville.

Or sans faire de si profondes spéculations sur le système Géographique touchant ces grandes mutations du Monde, les seules moralités, qui se tirent de tant de différentes façons de vivre, qui s'y observent, & que les Itinéraires n'omettent guères à nous représenter, fournissent des reflexions à une ame un peu Philosophique, dont l'utilité & le contentement ne se comprennent que par ceux, qui les savent pratiquer. Je vous en rapporterai deux ou trois de celles, que ma mémoire tirera de mes dernières lectures. Les festins de Perse commencent toujours par les fruits & par les confitures qui finissent ici nos repas; après quoi l'on présente les viandes toutes coupées, car les Perses ne se servent point de couteaux à table. Olearius qui le rapporte pour s'y être souvent rencontré, ajoute, qu'ils ne trouvent rien si beau que d'avoir les ongles jaunes, ce qui est cause que les jours de fête ils ne manquent guères à se safraner les pieds & les mains. Il dit

aussi qu'en Moscovie les grands & les petits sont habillés d'une même façon, ce qui se pratique aucunement à Venise: Et que depuis le grand Knees jusqu'au dernier de ses sujets ils dorment tous après le diner, faisant *la fiesta* à l'Espagnole, de sorte, qu'alors toutes les boutiques de Moscow sont fermées. Le faux Demetrius, si nous en croions cet Auteur, fut en partie reconnu pour étranger, parce qu'il ne dormoit pas comme les autres à cette heure accoutumée. La seconde partie des Relations du Pere Pelleprat m'a fait savoir, que les danses, qui sont un témoignage de joie & d'allegresse presque à toutes les autres nations, sont un signe de deuil & de tristesse aux Americains méridionaux, qui emploient aussi les pleurs & les gémissemens aux occasions gaies, comme à l'arrivée de leurs amis, où les larmes sont prises pour des remarques de réjouissance. En vérité l'homme est un bizarre animal, & que les différentes coutumes maitrisent d'une étrange façon. Elles sont si puissantes sur lui, qu'en un même lieu elles sont approuver pour quelque tems ce qui avoit été auparavant detesté. Le peuple Romain, après s'être plû au gouvernement despotique, témoignoit ensuite tant d'aversión pour la Roiauté, qu'il ne pouvoit

lib. 2. de
bell. civ.

souffrir le seul nom de Roi; & on le vit quelques siècles après consacrer ses Empereurs, selon la remarque d'Appien Alexandrin; Rome devenant le lieu du monde de la plus basse & infame servitude.

C'est tout ce que vous aurés de ma Sceptique. Mais je veux ajoûter ici, pour confirmation de ce que je vous ai écrit dès le commencement, que je n'empêche bien de recevoir indifféremment pour bon tout ce que je lis dans beaucoup de Relations. Qui ne ri-
roit de voir soutenir, que les Géorgiens, habitants de l'ancienne Iberie, dite aujourd'hui Gurgistan, sont ainsi nommés à cause de leur dévotion à Saint George, après avoir vû leur nom *Georgi* dans Pline & dans Pomponius
Pl. l. 6 c. 13.
Mela l. 1.
c. 2. Str.
L.
l. 1. c. 17. Mela? Qui ne se fût moqué de Posidonius, quand il assuroit, si Strabon ne lui a rien imposé, que le Soleil se plongeant le soir dans l'Océan occidental, lui causoit une ébullition semblable à celle de l'eau où l'on éteint une barre de fer bien rouge? Ce qui est cause peut être que Florus s'est licentié d'écrire, que Decimus Brutus étant en Portugal, entendit avec une horreur religieuse ce bruit de l'extinction du Soleil dans la mer Atlantique. Nous lisons une infinité d'impertinences & de rêveries semblables, dans beaucoup de voia-

ges, qui s'impriment tous les jours. Mais il ne s'en faut pas rebuter absolument pour cela, parce qu'ils ne laissent pas, comme le bien & le mal sont mêlés par tout, d'avoir plusieurs choses considérables d'ailleurs, & dont l'on peut faire son profit en excusant les autres. Il est besoin aussi de bien prendre garde, que nous ne rejettions comme vain & ridicule ce qui nous paroît tel d'abord parce qu'il nous est nouveau, & que ne l'ayant pas assez examiné nous n'en avons pas encore reconnu les véritables causes. En voici un exemple, qui vous éclaircira nettement ma pensée. Un de vos amis aiant ouï rapporter, *Mandelo l. cit. 1.* que selon quelque Relation moderne, l'on cueilloit des huitres dans l'Isle de Madagascar sur des Orangers & Citronniers, qui fournissant encore le suc de leurs fruits, donnoient par ce moien un fort agréable déjeuner à ceux, qui s'y trouvoient, ne pût s'empêcher de railler d'un conte, qui lui sembloit si ridicule. Cependant lors qu'on lui eût expliqué, comme ces arbres venoient là naturellement sur le bord de la mer, qui les couvrant de son flux laissoit assez souvent à son retour des huitres pendantes à leurs branches où elles s'étoient attachées, ce qui arrive de même en plusieurs lieux de l'Amérique, il fut contraint

d'acquiescer avec quelque confusion à la vérité de l'observation. Je m'assure, qu'il n'eût pas eu moins de repugnance à croire, que des quatre sortes de crapaux, qui se trouvent en Canada, l'une se branche sur les arbres comme font les oiseaux, dont même ils imitent en quelque manière le chant par leur cri.

*Rel. les de
l'an 1646.*

Et néanmoins c'est une chose attestée par diverses personnes, qui ont décrit notre nouvelle France. Certes un grain d'Epoque est un souverain & merveilleux préservatif, soit contre la trop grande facilité à tout croire, soit contre cette présomptueuse & téméraire façon de nier tout ce qui ne tombe pas d'abord sous notre sens.



D'UN

AMOUR ILLICITE.

L E T T R E X C.

MONSIEUR,

La Lettre de votre ami, que vous m'avez envoyée m'a fait rire comme vous l'avez

prévû, de ses caprices amoureux, mais les questions que vous me faites là dessus sont si nombreuses, que j'ai bien de la peine à me résoudre de vous y répondre, encore sera-ce si succinctement, que je ne prétends pas employer plus de lignes pour cela qu'en contiennent vos demandes.

Ses tours de souplesse ne vous doivent pas étonner, quoique d'ailleurs il ne soit pas des plus subtils. L'amour est le plus inventif de tous les Dieux, & Mercure même ne l'a jamais été avec tant d'adresse, que quand le feu de Cupidon l'a éclairé. Souvenés-vous, que la mere de ce petit Dieu fut surnommée par les Grecs μηχανίς, *machinatrix*, parce que, dit Pausanias, il n'y a rien que Venus ne soit capable de nous faire machiner ou inventer. Lib. 8.

Le mot de vénération, que vous trouvés qu'il emploie avec trop de profanation à l'égard de sa maitresse, est véritablement de meilleur usage ailleurs. Mais souvenés-vous que les Latins ont dit *venerari* pour *Venerem exercere*, & que leurs Grammairiens l'ont derivé de ce qu'autrefois les femmes se prostituoient par devotion dans les Temples de Venus. Cela ne vous paroitra pas fort difficile à croire, quand vous considérés qu'encore tous les jours aux Indes Orientales, des plus

notables matrones s'abandonnent aux premiers venus dans de certaines Pagodes ou chapelles, au profit des Idoles qu'on y adore; ce que toutes les Relations modernes confirment.

Or puisque cette même Déesse a toujours été mise entre les étoiles errantes, pourquoi demandés-vous de la fermeté dans une passion pleine de légèreté & d'inconstance? Une femme ne fait que suivre sa nature, quand elle partage ses affections. Elle vous dira, qu'elle ne varie jamais en ce point d'aimer tout ce qui lui plait. Et celle particulièrement dont il est question, vous accusera de lui donner du blâme, où elle mérite des éloges, pour savoir mêler l'utile, qui n'est pas toujours en même lieu, avec le plaisant & l'agréable, qu'elle tient inséparable du premier. Soiez assuré, que quand les Philosophes ont prononcé leur axiome, que la Nature se contente de peu, ils n'ont pas voulu parler de celle, dont je vous écris. Enfin que pouvés-vous raisonnablement reprocher à une créature, qui a voulu changer la rude monarchie d'amour, en une douce & libre démocratie?

Cependant vous deplorés la condition de ce pauvre amant; *quasi vero hæc sacra aliter conflarent*, & comme s'il n'y avoit pas toujours

jours de l'amer dans l'amour, aussi bien que de l'allusion entre le *σέργειν*, & le *σέγειν* des Grecs, l'aimer & le souffrir, qui ne diffèrent que d'une lettre seulement selon la moralité de Plutarque. Les mêmes yeux, qui coulent si doucement dans l'ame la passion d'amour, ne manquent guères à se remplir de larmes bientôt après, *iisdem oculis quibus amatur, & fletur*. Et la plûpart des femmes se plaisent au jeu de cette Phryné, qui lui acquit le surnom de *Claustigelotos*, parce qu'elle faisoit rire & pleurer quand il lui en prenoit phantaisie. Je me souviens d'avoir lû, que cette Venus, dont nous avons déjà tant parlé, étoit l'ainée des Parques, comme pour dire, ce me semble, que c'est l'amour, qui fait toutes nos bonnes & nos mauvaises destinées. Le lit, qui commence les unes, souvent les renverse, ou le tombeau les termine; ce qui a donné lieu à cette vieille épigramme, qu'une femme n'étoit bonne qu'en l'un ou en l'autre de ces deux lieux, *vel in thalamo, vel in tumulo*. L'Ourse est dans le Ciel une des plus belles constellations, qui s'y remarquent, quoiqu'on ne voie guères de plus fâcheux ni de plus cruel animal qu'elle sur la terre. Tant y a que si les plaisirs d'une jouissance paisible sont fort doux, les disgrâces du contraire, &

*Athen.
lib. 13.*

*Parfau.
l. 1.*

les rages sur tout de la jalousie, sont encore plus sensibles. De là vient cet appetit de vengeance, qui travaille, dites-vous, si cruellement vôtre ami. N'est-ce pas l'interprétation du tableau des Smyrnéens, qui donnoit à leur Nemesis des ailes de Cupidon, pour nous apprendre, qu'il n'y a point de personnes plus vindicatives, que celles, qui sont dans les transports de l'amour?

Cette peinture me porte à vous en représenter une autre, pour répondre à l'étonnement, que vous donnent les inclinations mal placées de cette créature, qui excite tant de troubles. L'on voioit dans la ville d'Egire auprès de la statuë de Cupidon celle de la Fortune, qui tenoit une corne d'abondance; ce qui fut pris par les anciens pour un avertissement, que cette aveugle & inconstante Déesse étoit plus puissante en amour, que toutes les graces ni toutes les gentilleses, qui sont souvent contraintes de lui ceder. Le mot de Quintilien est notable là dessus, *proprium est profanae libidinis nescire quo cadat*. Et nous en avons vû des preuves depuis peu en la personne d'un Prince d'Ethiopie, dont vous n'ignôrés pas l'histoire divertissante. Tenés pour assuré, que jamais barque de passage, ni bateau public, ne fut si libre d'en-

trée à tous venans, que le sont des personnes de l'humeur, & de la condition de celle, dont nous nous entretenons.

Je ne prétens pas vous faire rien perdre pour cela de la bonne opinion que vous avés de sa complaisance. Je sais qu'elle a eu la même curiosité qu'Athenée attribué à ces Courtisanes Grecques, qui joignoient la connoissance des Mathematiques à celle de toutes les autres belles lettres, pour n'être pas moins estimées par la gentillesse de l'esprit, qu'elles l'étoient par les graces du corps, capables toutes seules de les faire rechercher. Et le ménagement de ses faveurs, que vous assurés qu'elle a eu l'artifice de si bien distribuer, mérite qu'on la compare à celle qui fut surnommée *la clepsydre*, c'est à dire *l'horloge*, pour ne se laisser jamais posséder par ses amans, qu'autant de tems qu'elle leur en marquoit sur ces anciennes horloges d'eau, qui couloient toujours trop vite à leur gré. Si est-il difficile d'excuser vôtre ami, de s'être embarqué si avant dans une affection, qui a des suites si perilleuses; si ce n'est, qu'il préfere à toutes nos coutumes celle d'une province du Perou, où l'Histoire des Incas nous apprend, qu'il n'y a point de filles qui trouvent mieux ni

Lib. 13.

Ibid.

L. 2. c. 19.

plus dissoluës & les plus abandonnées à qui en veut. *Miraris si aliquis non sapienter amat, cum incipere amare non sit sapientis?*

Mais pourquoy me voulés-vous obliger à vous dire mon sentiment sur une chose que Jupiter ni Junon n'eussent jamais voulu demander à Tiresias, s'il n'eût éprouvé ce que l'un & l'autre sexe a de plus particulier comme aiant été de tous les deux? Je vous renvoie là dessus à la solution dont Phlegon Trallien nous a voulu faire part dans ses curiosités admirables. Elle porte qu'en divisant en dix portions égales la volupté qu'on proposoit à Tiresias, il avoua pour l'avoir expérimenté, qu'il n'en venoit qu'une seule portion au partage de l'homme, les neuf autres étant de celui de la femme. En vérité vous êtes un peu trop licentieux sur cette matiere, & je vous supplie de considérer que les Philosophes Cyrenaiques, qui mettoient le souverain bien dans une volupté beaucoup plus sensuelle que les Epicuriens, defendoient néanmoins, qu'on fit l'amour à la lumiere, de crainte que les images du plaisir demeurant dans la phantaisie, n'en renouvelassent trop souvent l'appetit. Tant il est vrai, qu'on ne sauroit assez éloigner son esprit de la considération des choses, où la pudeur & le devoir

Cap. 4. de
rebus mi-
rab.

Plutara.
contr. E-
pic.

ne veulent pas que nous arrêtions nôtre attention.

Laissons donc là toutes ces prouesses voluptueuses de vôtre ami, avec celles qui vous font préférer une des nuits d'Hercule à ses douze labeurs. Il doit être selon que vous le décrivez, du naturel des Perdrix mâles, qui s'engraissent à couvrir les femelles, si nous en croions Plutarque dans la vie de Solon. Si est-ce qu'il a prodigué une chose *De Aud. sanit.* dont la proportion est telle avec le sang selon Marcile Ficin, qu'il vaudroit mieux perdre quarante fois autant du dernier. Tant y a que c'eût été un excellent homme pour les festins d'Heliogabale, où Lampride assure qu'il y avoit vint-deux services, & qu'à chacun cet infame Empereur faisoit jurer ses convives, qu'ils avoient contenté leur volupté avec des femmes dont la prostitution faisoit une partie de sa bonne chere. Vopisque rapporte une lettre de Proculus, qui n'est guères plus honnête, quand il assure Metianus, qu'ayant pris cent filles Sarmates ou Polonnoises, il en avoit dormi avec dix en une nuit, faisant mériter dans la quinzaine le nom de femmes à toutes les autres. Et j'ai bonne memoire d'avoir lû dans Belon, que Mahomet avoit *Lib. 3. c. 9.* faire en une heure à onze femmes qu'il avoit.

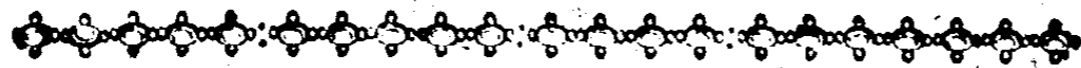
Mais c'est trop s'arrêter en un si vilain endroit,

Maxim. eleg. 5. Contractata diu crimina crimén habent.

Et puisque de tous les animaux l'homme seul est capable de pudeur, ne perdons pas notre avantage en nous en éloignant par des propos qu'elle ne peut souffrir. Il n'y a que ces tems de Saturnales, que vous puissiez prendre pour excuse de ceux de votre lettre, qui m'ont comme extorqué cette réponse.

Ce que vous ajoutés en apostille du ravissement de cette autre mignonne, me fait croire que l'on sera bientôt d'accord. En effet pour une Lucrece, & une Virginie, inflexibles & acariâtres, il y a toujours une infinité de Sabines qui s'accomodent doucement avec leurs ravisseurs.





DES
VILLES REMARQUABLES.

LETTRE XCI.

MONSIEUR,

Je ne pensois pas que ce que je vous écrivois du séjour d'une ville, où la Cour vient assez souvent, me dût obliger à vous dire mon sentiment de beaucoup d'autres comme vous le desirés. Mai par où commencerai-je? S'il faut suivre l'ordre du tems, & parler premierement des plus anciennes, l'on ne doit point douter que par le texte sacré celle que Caïn bâtit à l'Orient de la terre d'Edem, & qu'il nomma Hénochie à l'honneur de son fils Hénoch, ne mérite le premier rang. Si est-ce que Thèbes Egyptienne, autrement dite Diospolis, & Hécatonpyle, pour la distinguer de la Bœotique nommée seulement par Pindare Heptapyle de ses sept portes; cette première Thèbes, dis-je, s'attribue l'honneur de l'antiquité dans l'Hi-

*Mémoires
de l'Académie*

gen. dem. stoire profane: Et si les Grecs en sont crûs,
c. 15. les Athéniens étant nés avec le Soleil, la ville
 d'Athènes prendra le même avantage; ou
 bien celle des Arcades, qui se disoient un peu
 plus anciens que la Lune. Je pense que cet-
Lib. 8. té dernière se nommoit Lycosura, car Pausa-
 nias, qui la met en Arcadie, assure que c'é-
 toit la plus vieille qui fût au monde, comme
 celle que le Soleil avoit vue la première de
 toutes, & à l'exemple de laquelle toutes les
 autres furent depuis bâties. Je ne dis rien
 de Delphes, parce que ces mêmes Grecs se
 sont contentés d'assurer, qu'elle étoit fondée
 aussitôt après le Déluge. Il semble qu'à
 parler sans autorité, & sur la seule vraisem-
 blance, puisque les Philosophes ont cru, que
 les premières maisons des hommes ont été
 les antres & les cavernes, on peut s'imaginer
 que les premières villes se formèrent en des
 lieux souterrains, où la nature de la place
 permit qu'on cavât diverses demeures. Il
 s'en voit encore aujourd'hui en quelques en-
 droits de l'Ethiopie, qui sont peut-être les mê-
 mes dont Hérodote a parlé dans la troisième
 Muse. Quoiqu'il en soit, François Alvarez
 nous décrit une ville au pays des Gorages
 Troglodytes de Nubie, toute caverneuse &
 taillée dans le roc; Ramusio disant le même

d'une des Volges dans un autre discours. Et *Lib. 2. de
vina Apoll.
c. 6, 9. & 11.*
Philoftrate représente celle de Taxille pour
la plus grande de l'Inde Orientale, où de-
meuroit le Roi Phraotes, & dont toutes les
maisons étoient sous terre. Ceux, qui ont
considéré des villages de cette même stru-
cture le long de la riviere de Loire & ailleurs,
n'auront pas de peine à se figurer de sembla-
bles villes. Il est bien plus étrange d'en voir,
je ne dirai pas au milieu des eaux comme Ve-
nise, Themistitan, Borneo, & tant d'autres
mais élevées au sommet des arbres, comme
Oviedo nous en décrit dans son sommaire des *Cap. 10.*
Indes Occidentales & Herrera de même vers
le lac, qu'il nomme Maracaybo. On ne *Cap. 18.*
peut pas dire sans impropriété que celles-ci
aient été fondées, & il faut trouver un autre
mot que celui de fondateurs pour parler de
ceux, qui les ont édifiées.

Quant au mérite des villes, j'apprens de *Orat. de
lege Agr.*
Ciceron que les Romains n'en reconnurent
que trois dans le monde, capables de soute-
nir le faix d'un grand Empire, & de s'en ren-
dre capitales, Carthage, Capouë, & la sour-
cilleuse Corinthe, puisque Strabon nous ap- *Lib. 8.
Geogr.*
prend, que c'étoit l'épithete ordinaire de cet-
te dernière, & que la situation de son Acro-
corinthe la rendoit comme une forteresse de

toute la Grèce, où elle a mérité seule, qu'on dit, qu'il n'étoit pas permis à un chacun de l'aborder, *non omnibus licet adire Corinthum*. Aussi furent-elles toutes trois ruinées par la jalousie, que les mêmes Romains en prirent, quoique Capouë & Corinthe ne fussent ni des plus grandes, ni des plus peuplées. En effet Athènes étoit toute autre chose qu'elles à cet égard; puisque son tour n'étoit pas moindre de deux cens stades, ou de vint-cinq milles, les fauxbourgs compris & le port de Pirée, comme nous l'apprenons de Dion Chrysostome. Surquoi vous vous souviendrés de l'observation de Polybe, que les villes, qui ont le plus de tour, & de montre, ne sont pas pour cela les plus grandes; parce qu'à l'égard de l'apparence, le penchant d'une montagne, qui les fait quelquefois beaucoup paroître, ne contient pas plus de maisons qu'une plaine, vû qu'il les faut toutes élever à angles droits; & quant au tour, à cause que la figure de leur enceinte trompe ordinairement ceux, qui n'y prennent pas garde. Car après avoir représenté dans son cinquième livre Sparte d'une forme ronde, qui est la plus capable de toutes, il assure au neuvième, qu'encore qu'elle n'eût que quarante-huit stades de circuit, elle étoit néanmoins deux fois aussi

Orat. 6.

grande que Megalopolis, qui en avoit cinquante. Megalopolis est cette vaste cité d'Arcadie, qui devint deserte de telle sorte, qu'elle donna lieu au proverbe, *magna civitas magna solitudo*. Mais il faut se moquer de la grandeur de toutes les villes anciennes & modernes, si on les compare à celle de Pequín, qu'on peut appeller sur cette considération comme fait un Auteur Espagnol, la Métropolitaine de tout le monde. Et certes ce n'est pas seulement Mendez Pinto qui dit, qu'un homme à cheval & bien monté ne la peut traverser en un jour qu'à grande peine d'une porte à l'autre, & sans y comprendre les fauxbourgs; Herrera, Maldonat & assez d'autres lui donnent au moins trente lieues de tour, dix de long, & cinq de large; & si ils tombent d'accord qu'autrefois elle étoit bien plus étendue, aiant eu cinquante lieues d'enceinte, dix-sept de long, & huit de largeur. Aussi lui ajuge-t-on quatre cens soixante-dix portes bâties entre de tours & des fortresses, qui paroissent inexpugnables; Trigaut ajoutant, que douze chevaux peuvent courir de front aisément sur ses murailles. C'est donc d'elle qu'on peut dire à présent ce qu'écrivit autrefois de Babylone Philon Bylantin, que dans cette seule ville les bourgeois peu-

vent faire des voyages de long cours sans sortir de l'enclos de leurs murailles, *istic solum incolæ intra mœnia peregrinantur.* Quelques-uns la prennent pour celle de Quinsai, à qui I. 2. c. 67. Lib. 4. de orig. Gent. A. meric. c. 3. Marc Polo donne cent milles de circuit; & Hornius assure, que c'est la fameuse Cambalu. Rome, qui se disoit la maitresse de l'Univers, n'a jamais eu tant d'étendue. Aussi n'étoit-il pas permis de l'accroître, ni son *pomerium*, qui regloit son enceinte, même du tems de sa Monarchie, qu'après en avoir amplifié les Provinces. *Pomerio nemini Principum licet addere*, dit Vopiscus dans la vie de l'Empereur Aurelien, *nisi ei qui agri barbarici aliqua parte Romanam Rempublicam locupletaverit.*

Le nom secret de l'ancienne Rome, que sa Religion defendoit de reveler, & qui étoit vraisemblablement celui de Valence, me porte à vous parler de ceux de quelques autres villes, dont il me souvient; & vôtre amour pour les lettres me sera commencer par la plus lettrée, je veux dire par la plus savante de toutes. Elle fut nommée Athènes à cause de la pluralité de ses femmes, y en aiant eu beaucoup plus grand nombre que d'hommes, comme cela s'est trouvé depuis à Venise, & ailleurs, selon l'observation de Bodin.

Mais outre ce nom, changé aujourd'hui en celui de Setine, le Rhéteur Menandre nous apprend, qu'elle eût encore ceux de *Carthmie*, de *Cecropie*, de *Aété*, & de *Attique*, comme Paris a eu celui de *Lutece*. Je ne m'amuserai pas à vous rapporter les différentes appellations de plusieurs autres villes, pour vous remarquer seulement que Jerusalem est celle de toutes qui en a le plus eu, puisqu'il s'en trouve neuf comprises en ce distique,

Solyma, Lusa, Bethel, Ierosolyma, Iebus,
Elia,

Urbs sacra, Ierusalem dicitur, atque Salem.

Samarie sa competitorice fut ainsi nommée, si nous en croions Severe Sulpice, depuis *Lib. 1. hist.* que Salmanasser aiant transporté tous ses habitans dont il se défioit, y eût mis une colonie d'Assyriens pour la lui garder, parce qu'en leur langue des gardiens sont appellés Samarites. Alep, qui n'est pas fort éloignée de là, reçoit une étymologie selon Belon, que je ne voudrois pas garantir. Il veut, qu'à *L. 2. c. 112.* cause qu'elle est la premiere ville de sa region, comme l'Aleph des Hebreux & des Arabes est la premiere lettre de leur Alphabet, on l'ait ainsi nommée par allusion. La beauté de Suse lui a donné le nom de Lis dans Athenée, *εἰσον, lilium.* Et quoique Constan- *Lib. 12.*

tinople porte celui de Constantin, qui s'est peut-être corrompu en cet autre de *Stamboul*; feu Demitien d'Athènes me soutenoit, qu'il venoit de la contraction de ces trois paroles *εις την πόλιν*, dont se servent les Grecs d'aujourd'hui, quand on leur demande, où ils vont lors qu'ils s'y acheminent. D'autres le derivent de *Istambol*, qui signifie abondance de fideles, Mahomet Second aiant ainsi nommé cette ville, quand il y transporta d'Andrinople le

Des hayes. L. 8. *Afr.* siège de l'Empire des Ottomans. Jean Leon derive l'appellation du Caire du mot Arabe *Chaira*, qui signifie poule couvante; Bergeron plus noblement du verbe *cahar*, qui veut dire vaincre; & Jules Scaliger de *Cairoam*, qu'il traduit concile ou assemblée. Il y en a qui l'ont nommée Babylone & Bagdad, non pas de la confusion des langues comme celle de Mesopotamie, mais à ce que dit l'Histoire Saracénique, traduite par Erpenius, du nom d'un Hermite, qui demeuroit là auprès, lors que le grand Almanfor la fonda par l'avis de ses Astrologues l'an de nôtre supputation Chrétienne sept cens soixante-douze. Hornius m'apprend, que Carthage veut dire la

De Orig. gent. A-mer. lib. 2. c. 4. ville des Jardins. Fez dans le même Jean Leon denote en Arabe, l'or, qu'on trouva, quand Idris jetta les fondemens de cette gran-

de ville, à qui l'on attribue six cens fontaines d'eau vive. Tripoli, dit Strabon, a son nom des trois villes qui la composèrent, Tyr, Sydon, & Arade. Tricala, ou Triocala de Sicile a cette étymologie Grecque selon Diodore, des trois choses remarquables qu'elle avoit, *τρία καλά*: comme le siècle, précédant le nôtre, en remarquoit, quatre, qui rendoient Thoulouse considérable, 15. Geog.

Le Basacle, Saint Sermin,

La belle Paule, & Mathelin.

Famagouste de Cypre publie en Latin la renommée d'Auguste, depuis qu'il eut défait Antoine, *Fama Augusti*. Et l'exaltation des Isles & villes de Samos se juge parce que les Grecs nommoient les choses élevées *σάμοι*, c'est encore la pensée de Strabon. Nous L. 8. & 10.
Geogr. avons de même le mot de *Dun*, en Chateaudun & autres semblables, qui marque en vieil Gaulois une pareille hauteur. Le savant & curieux P. Borel les a mis par ordre alphabétique, dans ses Recherches Gauloises. *Lugdunum* qui en est, signifie ou montagne des Corbeaux, si le mot est tout Gaulois selon Clitophon Rhodien, ou montagne de lumière, si la première syllabe est Latine, ce que le docte Vossius n'a pas voulu déterminer. C'est la même chose des villes appellées *Ver-*

rues, qu'on voit toutes sur des montagnes, à quoi se rapporte le septième Chapitre du troisième Livre de Aulu-Gelle, où il observe, que Marc Caton nommoit dès son tems les lieux élevés *Verrucas*. D'ailleurs comme les Grecs ont eu leurs Neapolis, Palaiopolis, & autres, finissant de même, nous apprenons de Nicolas Damascene dans les extraits de l'Empereur Constantin, que les Thraciens avoient leurs Mesembries, Selymbries, Polthymbries, & assez de semblables, le mot *briç* signifiant ville, aussi bien que celui de *polis* des Grecs, & celui de *medine* des Arabes. Vous savés mieux que moi les origines tirées de la langue Allemande des villes de Bruges, Inspruc, Berghe, & plusieurs encore de même analogie. Pour celle de Terrouënne, son mauvais territoire l'a fait ainsi nommer en Latin, *Terra vana*, si nous en croions Chifflet. Et pour passer d'une extrémité de la terre à l'autre, Marc Polo explique le nom de cette grande Quinsai, dont nous avons déjà parlé, *ville du Ciel*, comme celui de *Singui*, *ville de terre*. Celle de Saint Thomas, qui est en ce quartier-là, presque sur le golphe de Bengala, s'appelle *Calamina*, & *Maliapur*, c'est à dire *ville des Paons*, à cause de la multitude de ces animaux qu'on y voit.

*De portu
Iccio.*

voit. *Malaca* la plus traficante & la plus riche ville du monde au rapport de Barbarosa (aussi la prend-on pour être dans la Chersonese dorée des anciens) signifie *Exil* dans la langue qui s'y parle, comme étant la ville du monde, qui hors le commerce, eu égard à son ciel & à son terroir, est le lieu le plus propre pour un fâcheux bannissement.

Mais laissons les étymologies, qui ne sont quelquefois que de simples allusions, pour observer, avant que de finir, quelques particularités, qui rendent des villes considérables. Celles d'Ambrun & de Briançon sont estimées les deux plus hautes de l'Europe, la première sous le nom de cité, & la seconde sous celui de ville, car il y a des personnes, qui usent de cette distinction. J'ai de la peine à croire que cette ville *Dioscurias* de la Colchide ait été fréquentée, comme dit Pline sous la foi de Timosthene, par trois cens nations de langues différentes, & que les Romains y tinssent pour cela cent interpretes nécessaires au commerce qu'ils y exerçoient. Le raisonnement de Bodin ne me satisfait pas non plus, quand il veut, que les villes, qui sont de situation haute & basse, soient plus sujettes aux séditions que les autres, nonobstant ses réflexions sur Athènes, & sur les sept

L. 6. c. 5

Lib. 5. de
Rep. c. 1.

montagnes de Rome. Gand n'a rien de tel, quoiqu'elle ait été autrefois très tumultueuse, lors qu'on remarquoit son amour ordinaire pour le fils de son Prince & son aversion perpetuelle à l'égard de son Prince même. Cardan avec Scaliger son antagoniste donnent trop à la Judiciaire, ce me semble, quand ils tombent d'accord, que *Astra condunt urbes, non homines*, sur quoi d'autres fondent l'éternité de Rome après Vegece, qui l'a nommée *urbem eternam*. Le Pere Alexandre de Rhodes, qui passa par Tauris en mil six cens quarante-huit, dit, que c'est la ville du monde, où tout est à meilleur marché. Il la fait très grande & très peuplée, comme capitale de Medie, assurant pour y avoir sejourné quinze jours, qu'il avoit là plus de pain pour un sol, qu'un homme n'en peut manger en une semaine.

3. part. cap. 61. Un autre voyageur aussi recent que lui donne Amsterdam, pour la plus belle ville, qu'il ait vûë, Paris, pour la plus peuplée, Constantinople, pour la mieux située, Rome, pour la plus libre, Hispaam, pour la plus saine, Londres, pour la mieux polie, Sourat, pour la plus marchande, Venise, pour la plus noble, Hambourg, pour la mieux fortifiée, le Caire, pour la plus chaude, Babylone, pour la plus ancienne, Dantzic, pour la plus

Le Gouz.

bourgeoise, Arzerum, pour la plus froide, & Goa, pour avoir le plus beau havre ou port. Je suis fâché, qu'il ne nous a designé celle, où font leur demeure les plus gens de bien & les plus vertueux, qui prévaudroit sans doute à toutes les autres. Demosthene allant en exil fut visité par ceux même d'Athenes, qui lui avoient été le plus contraires; ce qui lui fit redoubler ses plaintes & son affliction. Quelle ville je quitte, dit-il en soupirant, où j'avois des ennemis tels, qu'à peine me puis-je promettre de trouver ailleurs des amis semblables & aussi officieux. Quoiqu'il en soit, tous ces avantages n'empêchent pas que le Roi des Arabes ne jure encore à present à son élection de ne habiter jamais en ville, mais toujours au desert sous des tentes; ce que me confirme un Itineraire moderne, après l'avoir lû dans beaucoup d'autres plus anciennes Relations. Vincent le Blanc assure de même que le Negus d'Ethiopie fait serment, en prenant sa couronne, de ne s'arrêter jamais plus de trois jours en aucune de ses villes. Ce qui montre bien, que tous les hommes n'estiment pas également le séjour des villes, pour belles qu'elles soient; que doit-ce être à plus forte raison, de la demeure des autres, qui ressemblent à celle, d'où je vous

*Plutar. in
Dem.*

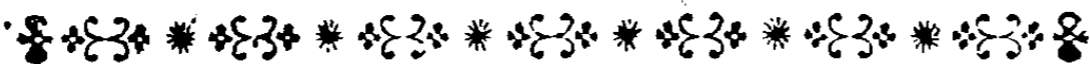
*Itin. Ori.
Carm.*

2 part. c. 11.

écrivis; En effet elle est telle, qu'à la réserve de ses eaux mal-saines, dont elle abonde, n'ayant d'ailleurs ni halles, ni cloîtres, ni places publiques, qui recompensent la rigueur de ses mauvais logemens, ou qui puissent servir d'abri soit contre le Soleil, soit contre la pluie, on ne la sauroit mieux comparer, qu'à cette Panopée, que Pausanias décrit de la sorte: *Panopæum urbs Phocensium, si urbs vocanda in qua cives non prætorium, non gymnasium, non theatrum, non forum ullum habent, non denique ullum perennis aque receptaculum.* Je sai bien qu'il s'en trouve de plus disgraciées encore, & de plus à craindre qu'elle, *in quibus etiam mortui ambulat*, comme dit autre fois Stratonicus de celle de Caune. Strabon, qui fait ce conte, parle d'une autre ville qu'il nomme aussi *Necropolis*, parce qu'elle servoit de receptacle aux cadavres des Egyptiens, qui devoit être sans doute d'un plus fâcheux & plus desagréable séjour. Mais tant y a qu'on ne croit pas, que la Cour puisse s'arrêter dans un lieu moins commode ni moins plaisant, que celui-ci. Aussi, n'y sommes nous que par maxime d'Etat, & pour mieux réussir dans ces grandes actions, qui vous font chanter si souvent le *Te Deum*, & mettre tant de lanternes à vos fenêtres, que cette

Strab. 14.
 & 17. Ge-
 ograph.

Lychnopolis dont parle Lucien dans ses véritables histoires, n'en eût jamais davantage. Lib. 1.
 Qui nous empêchera donc de nommer celle-ci une autre *Poneropolis*, ou ville de travail, opposée & comme Antipode à celle qu'Auguste appelle dans Suetone par dérision à cause de sa faineantise *ἀπραγέπολις*. Art. 91.
 Vous me pouvez accuser néanmoins de n'être pas ici fort occupé, quand je vous écris de si longues lettres. Mais que peut-on refuser à un ami tel que vous, & qui semble les exiger encore plus grandes?



DE
 LA PRIVATION DE
 L'ODORAT.

L E T T R E X C I I .

MONSIEUR,

Si nos sens ont été bien nommés les faubourgs de nôtre ame, *animæ nostræ velut*

B b iij

suburbia, parce que rien ne peut pénétrer jusqu'à elle qu'après avoir passé ces dehors; je puis vous assurer, que la mienne a souffert depuis deux mois la ruine d'une avenue par où elle avoit accoutumé de recevoir de grandes satisfactions. En effet une de ces defluxions du cerveau, qu'on appelle rhûmes, m'avoit tellement gâté par ses humidités gluantes & continuelles, ou l'os Ethmoïde, ou les caruncules mammillaires, ou le nerf, qu'on veut, qui soit l'organe de l'Odorat, qu'il ne me servoit plus, que pour remarquer que j'étois destitué de cet agréable sentiment. Je parle ainsi avec ceux, qui croient, que tous les sens jugent non seulement de leurs objets, mais encore de leurs privations; la Vuë de la lumière, & des tenebres; l'Ouïe des sons, & du silence; le Goût du savoureux, & de l'insipide; l'Attouchement du tactile & de l'intactile, ou du palpable & de l'impalpable; & par conséquent l'Odorat de ce qui a de l'odeur, & de ce qui n'en a point; quoique plusieurs veuillent, que le sens commun soit le seul & vrai juge de toutes ces privations.

Ne pensés pas pourtant, que je m'affligeasse beaucoup là dessus. J'appliquois à mon défaut ce lénitif pris de la Morale, *qui minus gaudet, minus dolet*. Et si l'odeur des roses

& des œillets ne m'étoit plus rien, je m'imaginois que la puanteur des bouës de Paris, ni celle de tant de lieux, qu'il faut traverser même dans un Louvre, ne me causeroit plus les dégoûts qu'elles donnent, ni les aversions que j'en ai eues. Je me consolais d'ailleurs par la considération de ce que l'homme, étant de tous les animaux celui, qui a le moins d'odorat, à cause qu'à proportion de sa grandeur il a plus de cerveau, & par lui ^{Arist. l. 2. de an. c. 9. & de seu. cap. 4.} plus de raisonnement qu'aucun autre; l'on peut dire, que c'est une faculté peu considérable, & dont l'excellence tient plus du brutal, que de l'humain ou du spirituel. C'est de là que beaucoup donnent pour une marque certaine d'esprit tardif, la promptitude & sagacité à distinguer les odeurs; ce qui procede vraisemblablement de ce que le chaud & le sec sont la perfection de cet organe, qui par conséquent n'a rien de plus contraire que la froideur & l'humidité du cerveau; d'où l'on voit, que ceux qui l'ont plus sec que l'ordinaire, se trouvent avoir aussi plus de disposition à flairer que les autres. L'on a même observé pour cela, que les personnes de courte & mauvaise vue, ont presque toujours le nez excellent à sentir de loin & à discerner les odeurs, d'autant que l'operation de l'œil

*Lin. Ori-
ent. Carn.
l. 2. c. 4.*

*De mir.
ausc.*

se faisant par l'entremise d'un froid humide, il y a une espece d'antipathie entre la vue & l'odorat, qui fait que le défaut de la premiere est ordinairement recompensé par la bonté & l'excellence du dernier. Mais que dirés-vous si je vous ajoûte, que pour flatter davantage ma disgrâce, je me faisois accroire, qu'il m'étoit glorieux d'avoir cela de commun avec le Lion, qui n'ayant pas assez d'odorat pour bien chasser seul, s'associe du Chat de Syrie, qui l'a excellent, & partage en suite avec lui la proie plus légalement que ne porte le proverbe de la société Leonine? Je passois même jusqu'à me représenter, que les plus précieuses choses étant sans odeur, les perles, les diamans, & l'or même entre les métaux, il n'y avoit pas grand sujet de regretter un Sens, dont la privation ne nous ôte pas l'usage ni la réjouissance de ce qui est le plus estimable, & nous exemte néanmoins du déplaisir de mille choses fâcheuses par leur puanteur. On met l'Abeille entre les animaux, qui donnent le plus d'instruction aux hommes, cependant toute amie qu'elle est des belles fleurs, elle ne peut souffrir les parfums où nôtre seul lûxe a mis le prix, & si quelqu'une en contracte la moindre odeur, Aristote observe, que toutes les autres l'en

punissent comme d'un crime. Voilà de quelle façon je tâchois de me rendre moins sensible la perte, que j'avois faite, dans laquelle tout bien balancé, *Et si bene calculum ponas*, il n'y a pas plus de dommage que de profit. Je ne vous tromperai point, quand je vous assurerai y avoir éprouvé celui-ci depuis peu, que m'étant purgé par précaution je n'eus point ce soulèvement de cœur, qu'avoit accoutumé de me causer l'odeur du Sené & de la Rhubarbe, dont étoit compolée ma médecine, qui ne me fut pénible qu'au Goût en l'avalant.

L'on n'en peut pas dire autant des autres portes de l'âme, puisqu'on appelle encore ainsi ces organes. La Vuë nous fait remarquer tout ce que le Ciel & la Terre ont de beau. L'Ouïe est le sens des disciplines, qui communique à l'esprit ce qui nous met au dessus du reste des animaux. Le Goût, & l'Attouchement, pour ne rien exagérer davantage, ne se peuvent absolument perdre qu'avec la vie. Mais quant à l'Odorat, c'est si peu de chose, & les contentemens, qu'il nous donne sont si peu considérables, qu'encore un coup comparés à ce qu'il nous fait journellement souffrir, à peine jugerés-vous qu'on en doive regretter la privation. Ne

pensés pas me dire là dessus que le nés est une partie tellement considérable, qu'on dit par figure des choses impertinentes, ou qui sont destituées de tout agrément, qu'elles n'ont point de nés. Je sai bien, que Salomon en a donné un à l'Epouse dans son Cantique, qui témoigne son importance, *Nasus tuus sicut turris Libani quæ respicit contra Damascum*: Et que Moïse aiant attribué à Dieu même des narines bien fenduës & ouvertes, Saint Cyrille pensa être lapidé par ses moines, quand il voulut soutenir contre les Anthropomorphites, qu'à le bien prendre Dieu n'avoit point de nés. Mais l'on peut vous répondre à cela, que la dépravation ni même la perte de l'Odorat, ne sont pas celle du nés, qui a beaucoup d'autres usages. Je ne l'ai jamais trouvé moins commode aux autres choses pour le défaut de sa sensation. L'on ne laisse pas de flairer au contraire après en être privé, comme le fut par le Roi de Perse ce peuple de Syrie, qui fit nommer Rhinocolure le lieu, où il reçut cette mutilation. Et souvenés-vous des raisons, que donne le Guazzo dans sa civile conversation, pourquoi Petraque n'a jamais loüé sa belle Laure de la structure ni de l'excellence de son nés.

*Diod.
Strabo. Se-
neca 3. de
ira cap. 27.
Lib. 4.*

Tant y a qu'on peut fort commodément

vivre & sans disgrâce dans la privation de ce sens, comme nous faisons peut-être dans celle de quelques autres, dont jouissent apparemment de certains animaux. Car n'y a-t-il pas raison de croire, que ceux d'entre eux, qui connoissent, pour s'en prévaloir, la force des Simples, en s'en approchant, le font par un sixième Sens, qui nous manque, & qui leur fait pénétrer jusques dans les qualités occultes, formelles & spécifiques, où nous ne voions goutte? Et pourquoi limiter au nombre de cinq, ce qui peut être restreint au seul Attouchement, sans lequel il ne se fait aucune sensation? Ou qui peut être amplifié de cet autre Sens, qui nous donne le plaisir des Voluptés Veneriennes, qui ne sont pas moins différentes du Tact ordinaire, que le goût, & qui ont aussi leur partie, où elles resident, comme les saveurs se goûtent par la langue ou par le palais de la bouche? En vérité la doctrine reçüe, plus qu'elle n'est examinée, de l'Ecole, exerce quelquefois de grandes tyrannies sur nos esprits.

Il ne faut pas perdre une si belle occasion de faire valoir la Sceptique. Qui pourroit accorder ici, dit nôtre Sextus, le Persan & l'Ethiopien? Le premier demande un nés blanc & long; l'autre n'estime que le noir &

*adv. Ma-
the. 446.*

le camus. D'ailleurs les bonnes odeurs semblent être recherchées de tout le monde, les Temples pour cela en sont souvent remplis; & Dieu même souffrit, que la Magdelene mit des parfums à ses pieds, pour un sujet bien différent de celui, qui portoit Diogene à en user de même. Socrate d'un autre côté les condamne dans le convive de Xenophon. *J. adrius in vita Diog.* Vespasien refuse une charge à un jeune homme parfumé, protestant, que s'il eût senti *Suet. in Vesp.* l'ail, il lui eût été plus agréable. Plîne nomme les parfums des voluptés étrangères, parce que ceux, qui les portent, ne les sentent presque pas, & comme il parle d'un Proscrit, qui ne fut attrapé qu'à la piste de leur odeur, *Lib. 13. c. 3.* dont il étoit rempli, Paul Jove dit, que ce Roi de Tunis Muleasses, qui mangeoit tous ses mets parfumés; fut pris de la même façon par ses ennemis. Mais comment définirons-nous une bonne odeur, si la Panthere, qui porte ce nom de ce qu'elle attire par son agréable exhalaison toute sorte de bêtes, ne fait rien de tel à l'égard de l'homme; ce qu'Aristote a observé dans ses problemes. *Lib. 44.* Plutarque assure dans ses préceptes du mariage que les parfums sont enrager les Chats. Et il n'y a que l'homme seul, qui fasse cas des plus douces fleurs de nos parterres, indiffé-

Sec. 13. 4^e.

rentes au reste des animaux. Comme je m'assure, que ces quatre colombes saupoudrées de parfums, & frottées de liqueurs précieuses, qu'Athenée dit, que les anciens faisoient voler dans des lieux, qu'ils vouloient remplir de bonnes odeurs, n'étoient nullement touchées quant à elles de l'agréable senteur, qu'elles distribuient. Nous ne nous accordons pas même entre nous à cet égard. Le Musque passe pour un poison dans Babylonie. L'encens des Arabes Sabéens leur devient à la longue plus importun qu'à nous le *Nasturtium*, ou Cresson alenois, qui n'est ainsi appelé, dit Pline, que du tourment, qu'il donne aux nés, qui s'en approchent, *à narium tormento*; comme il est dit Cardame en Grec, du déplaisir, dont il afflige le cœur. Et Cicéron assure que Verres trouvoit l'odeur d'un Apronius fort à son goût, quoiqu'il fut l'aversion du reste des hommes; & des bêtes mêmes, qui ne pouvoient souffrir la puanteur de sa bouche, non plus que de toutes les autres parties de son corps, *odor Apronii terribilissimus oris, & corporis, quem, ut aiunt, ne bestia quidem ferre possunt, uni Verri suavis est.* En voilà assez pour un homme, qui n'est que depuis peu de jours *emunctæ navis*.

Lib. 5.

L. 19. c. 8.

Lib. 5.





RAPPORTS DE L'HISTOIRE
PROFANE A LA SAINTE.

LETTRE XCIII.

MONSIEUR,

L'on ne sauroit trop détester les impies, non seulement par le motif d'une vraie religion, mais encore par ce principe de Morale, que ceux, qui manquent de foi à Dieu, ne se soucient guères de la garder aux hommes; & ne rendant pas au premier, ce qui lui est dû ne s'acquittent jamais volontiers de ce qu'ils doivent aux autres. Mais en vérité la superstition & le faux culte, qui sert de couverture aux crimes, *ubi Deorum numen prætenditur sceleribus*, selon les termes de Tite-Live, ne mérite guères moins d'aversion. C'est pour cela, dit Clement Alexandrin, que Moïse defendit l'entrée du Temple aussi bien aux Bâtards, qu'aux Eunuques, entendant par ceux-ci les francs Athées, & par les autres ceux, qui sous le prétexte d'un zèle extraordinaire, tâchent de mettre leur

*Ado.
Cent.*

vie licentieuse à l'abri des autels. Il y a bien du mal à se moquer de toute sorte de Temples, comme faisoit Zenon, & la raillerie de Diogene n'étoit pas tolerable de sacrifier un Pou sur l'autel de Diane. Ceux néanmoins, qui ne frequentent ces mêmes Temples qu'à mauvais dessein, & qui ne s'approchent de l'autel, que pour tromper le monde, doivent être & les plus haïs de Dieu, & les plus odieux aux hommes. En effet, ce qu'on remarque dans la fausse religion de fort semblable à la bonne, est ce qui la rend plus re-jettable & plus criminelle; comme le Singe n'a rien, qui le rende plus laid & plus ridicule, que d'approcher, comme il fait, de la figure humaine, sans la posséder. Vous voies bien par là, que je ne suis pas moins ennemi que vous de la superstition; mais permettez-moi de vous dire, que le zèle inconsideré de ceux, dont vous vous plaignés, ne doit pas être traité de même, & que leur erreur ne méritoit pas toute l'animosité, que vous employés contre eux.

Ils ont eu tort, je l'avoué, de scandaliser des paralleles que vous tiriés innocemment entre quelques actions de nos Patriarches sacrés, & celles des Héros profanes du Paganisme. Une infinité de Peres Grecs & Latins

ont fait sans scrupule la même chose, en des tems beaucoup plus à craindre que le nôtre. Et vous savés que dans la seconde partie du Traité de la vertu des Payens, il y en a assez d'exemples au chapitre, qui examine la Philosophie de Platon. Mais prétendés-vous réduire tout le monde à des sentimens, que vous jugés raisonnables. Vous ne le ferés plus vous même, si vous étés capable d'un semblable dessein. Et soiés sûr qu'un homme ne sauroit faire de plus folle entreprise, que celle de rendre sages tous les autres. Quoiqu'il en soit, afin que vous n'aiés pas suiet de m'accuser d'être peu déferant à vos prieres, j'ajouâterai ici à ce que vous avés déjà de moi, quelques rapports de l'Histoire Sainte avec la Profane, dont je me pourrai souvenir.

Déjà quant à la ressemblance d'Elie à Phaëton, qui donna lieu, dites-vous, à vôtre plus grande contestation, il y a plus de mille ans, que Sedulius l'a jugée d'autant plus recevable, que le nom Grec du Soleil Ηλιος , est si conforme à celui de ce grand Prophete. Je pense vous avoir autrefois écrit, comme il y avoit un tel rapport entre les Bacchanales des Gentils, & de certaines cérémonies des Juifs, que Plutarque, mal informé des der-

niers, soutient au quatrième livre de ses propos de Table, que leur religion n'étoit qu'une imitation du culte rendu à Bacchus, ignorant l'antiquité de la nation Hébraïque. Dans son traité de la pointe d'esprit, qui paroît en de certains animaux, il fait sortir une Colombe de l'arche de Deucalion, qui l'instruisit par son retour de la continuation du Déluge, & quand elle ne revint plus, l'avertit, que la terre commençoit à se découvrir. N'est-ce pas une pure transcription du texte de la Genèse? Et ce même Auteur, comparant des événemens de l'Histoire Grecque à d'autres de la Romaine, en rapporte deux, qui ont une troisième conformité avec ce que nous lisons dans Moïse de Loth, qui abusa de ses filles étant yvre. Il dit sous la foi d'un Dosithee, que Cyanippe Syracusain, pris de vin, viola sa fille, & qu'au rapport d'Aristide un Aruntius Romain, étant au même état força la sienne qui se nommoit Medulline. Toutes deux néanmoins se vengèrent depuis, en faisant mourir leurs peres; ce qui n'est pas écrit des filles de Loth, qui au contraire portèrent le leur à commettre l'inceste. Mais tant y a que le vin fut la cause d'une même faute en ces trois personnes. Voiés sur

la fin du cinquième livre de Pausanias, comme par des prieres magiques le bois s'allumoit sans feu sur un autel de Lydie; & vous jugerés aussitôt que le Diable a voulu copier ce que nous avons approchant de cela dans le vieil Testament. Il représente au livre suivant un Polydamas qui tout nud à l'exemple d'Hercule, pour ne pas dire de David ou de Samson, attaque & tuë un des plus grands & des plus fiers Lions du mont Olympe; car la Grece en a eu autrefois, ce qui n'est plus aujourd'hui. Un autre Athlete nommé Euthymus combat contre un génie noir & affreux, qu'il contraint de se jeter dans la mer; ne croirés-vous pas voir Jacob aux prises contre l'Ange qui le rendit boiteux? Et Cleomedes, aussi Athlete arrache de force une colonne, qui soutenoit le lieu où s'exerçoit la jeunesse d'Astypale, pour se venger comme il fit de ceux de la ville, par la mort de soixante jeunes garçons, qui demeurèrent écrasés sous cette ruine; les Philistins ne furent pas mieux traités par Samson, n'y aiant eu que la mort des deux champions, qui est diversement rapportée. — Vous vous souvenés des sacrifices d'Abel & de son frere Caïn. Ceux, qui se faisoient dans Thebes, aux deux fils d'Oe-

dipe, avoient cela de singulier, que tant la flamme que la fumée qui sortoit du sacrifice se partageoient toujours en deux, comme pour marque de la division de ces freres. C'est encore Pausanias qui l'écrit au neuvième livre, qui est des raretés de la Bœotie.

En vérité tant s'en faut, que toutes ces ressemblances, & une infinité d'autres, qu'on pourroit ajouter, doivent causer du scandale entre des Chrétiens, qu'elles leur font reconnoître manifestement, comme le plus malin de tous les esprits, & le plus jaloux de la gloire du Toutpuissant, s'est toujours appliqué à contrefaire les ouvrages, ou à faire supposer des fables pour des vérités, par quelques écrivains infideles & idolatres. Si Moïse approche d'un buisson ardent, & s'il descend tout lumineux de la montagne apportant les tables de la Loi; Dion Chrysostome est suscité pour assurer, que Zoroastre fut vû sur une autre *Orat. 38.* montagne au milieu des flammes, d'où il sortit pour instruire les Perses. Si Dieu se plait aux vœux de Chasteté, & si la bonne Religion a ses lieux destinés pour cela, où il n'est pas permis à l'un des sexes d'entrer où l'autre a fait sa retraite : Le Diable fait aussitôt ériger

Pausan.
lib. 7.

des Temples à Cérés, d'où, non seulement les hommes, mais encore les chiens mâles sont chassés. Et si les Israelites sont conduits la nuit par une colonne de feu : L'Histoire Grecque débite, qu'un Thrasylbulc, conducteur de quelques troupes, les mena heureusement pendant les ténèbres d'une nuit obscure, éclairé d'une semblable lumière.

Lib. 1.
Sermon.

Mais Clement Alexandrin, qui rapporte ce dernier exemple, ne le retorque-t-il pas adroitement contre le Paganisme, lui soutenant, qu'il n'y a point d'apparence d'ajouter foi à tout ce que disent les Auteurs profanes, & ne vouloir rien croire de tout ce que rapporte l'Histoire Hébraïque écrite par Moïse ? Saint Cyrille en use de même contre l'Empereur Julien. . . Cet apostat s'étoit moqué de la

Lib. 3.

création d'Eve pour servir d'aide & de compagnie au premier des hommes, vû que c'étoit elle, qui le devoit perdre par ses mauvais conseils. . . Le Pere non content de lui représenter, qu'on ne doit jamais controller les actions de Dieu, & qu'Eve ne fut pas faite pour servir de conseillère à son mari, mais pour contribuer avec lui à la génération ; ajoute fort à propos, He quoi, n'admettés-vous pas bien avec Platon dans vôtres Theo-

logie Paienne cette célèbre Pandore, qu'He-
 siode fait descendre du Ciel exprès pour y
 distribuer tous les maux, dont nôtre huma-
 nité a depuis été travaillée? Et dans un autre
 endroit, il rejette de même une raillerie
 aussi impertinente de Julien, qui demandoit
 avec quels organes & en quel langage le Ser-
 pent avoit entretenu Evé. Detestant son im-
 pieté dans laquelle il ne considéroit pas que
 le Diable fait parler & organise ce qu'il veut,
 vous souffrés bien, lui dit-il, que l'un des
 chevaux d'Achille parle dans Homere à son
 maitre; & hors de la fable même, Porphyre
 donne pour certain, que le fleuve Caucafe
 salua Pythagore, qui le traversoit: Com-
 me Philostrate assure, qu'un Orme, vraisem-
 blablement femelle, fit la même chose au
 grand Apollonius, d'une voix de femme
 mais articulée; pour ne rien dire, ajoûte
 ce Pere, des Chênes de Dodone, & du
 Bœuf de Rhode consacré à Jupiter, qui pro-
 nonçoient nôtre langage.

Voilà pour montrer, que les Peres de
 l'Eglise ont été bien éloignés de censurer
 les rapports, qui se trouvent quelquefois en-
 tre l'Histoire Sainte & celle des Gentils; puis-

qu'ils les faisoient souvent eux mêmes pour le bien de la Religion. En effet Saint Augustin n'a point feint dans son grand ouvrage de la Cité de Dieu, parlant du meurtre d'Abel, commis par son frere Caïn fondateur d'Enochie la premiere ville du monde, de nommer ce fratricide *l'archetype* & l'expresse figure de celui de Romulus; quand il répandit le sang de son frere Remus sur les fondemens de Rome la plus renommée de toutes les Cités. Et Lactance a trouvé une si grande ressemblance entre le Veau d'or des Israélites, & celui, que nourrissoient avec tant de superstition les Egyptiens, qu'il nomme hardiment le premier *Apim*. Mais la superstition trouve à redire à tout, comme il y en a de toutes les façons. Il se trouve des superstitieux ignorans & indiscrets, d'autres le sont par ambition, quelques-uns par avarice, & les pires de tous sont ceux, qui cherchent dans ce zèle hypocrite l'impunité à toute sorte de licence. Souvenés-vous de ces méchans, qui aiant occupé le Temple de Jerusalem, furent cause de sa destruction. Joseph dit, qu'ils prenoient la qualité de grands Zélés, *lib. 4. de se Zelotas vocabant.* Et vous n'ignorés pas, *bell. Jud.* qu'une partie de ceux, qui remplissoient autre-

fois nos Croisades, étoient les plus scelerats ^{c. 5. & l. 7.}
d'entre nous ; comme la *Gazua* des Musul- ^{c. 11.}
mans, qui est leur Croisade ou assemblée
contre les Chrétiens, est d'ordinaire compo-
sée des plus méchans de tous les Sectateurs
de Mahomet. Ceux, qui vous ont fâché,
sans user de comparaison, ne valent peut-être
guères mieux parmi nous. Ils font mine de
se scandaliser sur les moindres termes du Paga-
nisme, & veulent, que tout leur soit permis
dans une vie plus criminelle, que ne fut jamais
celle des Infidèles. Riés-vous sans émotion
de tout cela, & considérés, que la vallée
des Titans est bien nommée dans le livre des
Rois ; que les mots de Sirenes, & d'Onocen-
taure, se trouvent dans le Prophète Isaïe ;
& que les Pleïades, Arcturus, & Orion, se
lisent sans scandale parmi les saintes morali-
tés de Job. Et certainement si nous ne lais-
sons pas de parer nos Églises de tapis de Tur-
quie, fabriqués par des mains impies, &
où même le plus auguste de nos Sacremens
se voit souvent profané. Si nous employons
librement à l'embellissement des Autels Chré-
tiens quelques étoffes du Japon ou de la Chi-
ne, que nous savons avoir été tissées & tra-
vaillées par des mains idolâtres ; Pourquoi

ferions-nous difficulté de nous servir des dictions ou des pensées de ceux, qu'une différente religion a séparés de nous, & rendu même ennemis de nos vérités Evangeliques? Les Israélites se prévalurent sans scrupule de ce qu'ils pûrent enlever aux Egyptiens.

